nrf

JACQUES SPITZ

*LES ROMANS FANTASTIQUES*

# L'expérience DU DOCTEUR MOPS



GALLIMARD

**Jacques Spitz**

# L'EXPÉRIENCE DU DOCTEUR MOPS

(1939)

# 1

Si le mois d'avril n'avait pas été si pluvieux cette année-là à Paris, rien ne serait arrivé, ou il serait arrivé autre chose. Mais à quoi bon épiloguer sur le rôle joué par les circonstances accessoires dans les grands événements de la vie ? Maintenant, je ne crois plus aux causes et aux effets, à ces explications laborieuses qu'on forge après coup pour rendre compte de l'enchaînement des événements. Tout se fait n'importe comment, et ce n'est que pour une satisfaction assez vaine de l'esprit qu'on imagine une suite logique dans le cours des choses.

Je venais de rentrer en France pour y passer l'année de mon congé. Il faut avoir séjourné trois années consécutives dans les îles du Pacifique, les Philippines, Timor, Bali, pour bien comprendre ce que peut signifier un retour en France. Retrouver des arbres, des laitages, des nuits fraîches, des sommeils sans moustiquaires, des femmes dont les yeux brillent et semblent enfin signifier quelque chose, de vieilles maisons, de vieux paysages, sans scorpions, sans serpents, sans insectes, et des gens dont on comprend sans effort la langue… Mes quinze premiers jours à Paris furent enchanteurs, car c'est par Paris que, naturellement j'avais commencé. Mais après quinze jours de folies en tous genres, je m'éveillai de l'espèce de griserie où m'avait plongé ce retour pour prendre conscience qu'il pleuvait tout le temps et que j'avais froid. Le séjour sous les tropiques m'avait rendu frileux. Je ne pouvais plus quitter ma pelisse. Deux semaines de pluie avaient suffi pour que je fusse repris par la nostalgie de ce soleil que j'avais maudit pendant trois ans sous l'équateur. Le remède n'exigeait pas un grand effort d'imagination. J'étais seul, libre d'aller à ma guise, je suivis le courant traditionnel qui mène les oisifs vers le Midi, et je m'éveillai un matin dans la couchette d'un train longeant la Côte d'Azur. Je descendis à Monaco, parce qu'à ce moment je venais de finir mon petit déjeuner et que presque tout le monde avait quitté le wagon. J'aurais aussi bien pu m'arrêter à Nice ou à Menton, enfin ce fut Monaco.

La première journée fut exécrable. Si l'hôtel était confortable et le soleil en bonne place dans le ciel, je ne trouvais autour de moi que des gens de soixante-dix ans : petites voitures d'invalides, plaids, couvertures sur tous les genoux, vieilles mains tachées, tordues, renflées de veines et de bagues démodées, bouteilles d'eau minérale sur toutes les tables, et, partout, des regards vides, décolorés de vieilles gens attendant la mort sous des casquettes à carreaux comme en

portent les millionnaires américains.

Le lendemain matin, pour m'éloigner un peu de cet asile de vieillards trop riches, je pris en flânant un chemin qui suivait la côte à travers les pins et les palmes débordant les murs des villas. En approchant d'une petite crique, j'aperçus une de ces minuscules autos, comme on n'en trouve qu'en Europe, qui s'engageait sur le chemin conduisant à la mer. Ce chemin n'était guère qu'un sentier, et la voiture fortement cahotée avait à manœuvrer avec délicatesse dans les passages difficiles. Elle parvint cependant jusqu'à la plage et, lorsque le conducteur en descendit, je constatai avec surprise qu'il s'agissait d'une femme, d'une femme jeune à en juger par sa sveltesse et la souplesse de ses gestes. Elle tira de sa voiture un instrument bizarre, que je reconnus être un de ces tricycles qui vont sur l'eau et dont on voyait bon nombre sur la côte. Puis, rejetant la robe sous laquelle elle était en costume de bain, la jeune femme grimpa lestement en selle et commença à pédaler sur la mer. On eût dit une araignée aquatique, un jouet comme en vendent les camelots sur les trottoirs.

Quand j'arrivai au bord de l'eau, elle était déjà assez éloignée. Après un instant d'hésitation, je décidai que mon caleçon me tiendrait lieu de slip, et me laissai aller à mon tour dans l'eau transparente.

Je ne me proposais pas particulièrement de rejoindre la sirène en tricycle, je cédais seulement à une envie juvénile de m'amuser dans l'eau comme on m'en donnait l'exemple dans ce matin ensoleillé. J'étais aussi assez bon nageur pour n'avoir pas à craindre de me présenter dans ces conditions, et même en tirer un petit plaisir de vanité. Mais l'eau, dans cette petite anse déjà chaude, me caressait si agréablement la joue que je ne pensai bientôt plus qu'à la nage.

Certes, la perspective d'une aventure occupe toujours l'esprit d'un homme de mon âge quand il n'a rien à faire et dispose d'une année de liberté. Mais quelle aventure pouvait valoir le simple plaisir d'être à même l'eau infinie, claire comme sous les tropiques et, qui plus est, offerte jusqu'à l'horizon sans le barrage de ces filets d'acier qui protègent des requins les plages océaniennes ? J'étais libre d'aller aussi loin que je le souhaitais vers le large, l'œil au ras de l'azur et brassant la molle étendue… Mais si les mers européennes n'ont pas de requins, elles présentent d'autres inconvénients.

Un canot automobile vint souiller de son bruit horrible et de son odeur d'essence mon décor marin. Je plongeai pour ne plus le voir. Revenant à la surface, je me trouvai à une cinquantaine de mètres de la jeune femme qui, pédalant toujours, haute sur la mer, se dirigeait maintenant vers la côte.

Le sillage du canot prit de flanc le tricycle dont les flotteurs se

soulevèrent. Je vis l'appareil basculer, l'occupante essayer de se rétablir, puis finalement rouler à la mer. J'en ris d'abord. Mais bientôt un cri parvint à mes oreilles et je vis un bras s'agiter comme pour un appel. Je nageai vers le tricycle renversé, une des chevilles de la jeune femme s'était prise entre la chaîne et le cadre, et, bloquée dans une position incommode, elle ne pouvait nager. Je la soulevai d'une main en appuyant de l'autre sur l'engin renversé, elle retrouva sa liberté.

— Merci, dit-elle, ma foi il était temps.

En quelques brasses, nous fûmes au rivage, poussant devant nous l'appareil. Je la regardai : dans l'ovale du bonnet de caoutchouc s'inscrivait un visage tout jeune, et très pur de traits. « Mais les femmes sont toujours ravissantes ainsi », me dis-je en songeant aux religieuses et aux aviatrices. Puis je me remémorai sa taille humide et ferme qu'avait enserrée mon bras pendant que je la libérais.

— Il est heureux que vous ayez été là, dit-elle enfin d'une voix toute naturelle où ne perçait plus le léger essoufflement de son appel. Seule, je ne serais peut-être pas arrivée à m'en sortir.

Elle massait sa cheville.

— Êtes-vous blessée ? demandai-je, avec une certaine hypocrisie, car je voyais là un prétexte à toucher sa jambe nue.

— À peine éraflée, dit-elle en s'écartant un peu. C'est cette chaîne qui m'a coincée.

Mon regard remonta de la cheville au visage. D'un geste brusque, elle se libéra de sa coiffure en caoutchouc, un flot de boucles blondes, un peu mouillées sur la nuque, vint s'épanouir au soleil. Dès qu'elle eut secoué la tête pour permettre à ses cheveux de reprendre leur pli naturel, je pus lui donner un âge : vingt ans environ.

— Je l'essayais aujourd'hui pour la première fois, et je n'en ai pas encore bien l'habitude, m'expliqua-t-elle en empoignant à deux bras le tricycle pour le recharger dans la voiture.

Comme je me montrais un peu surpris de la voir prendre si vite ses dispositions pour s'en aller. « J'ai interrompu votre bain », dit-elle, « excusez-moi ». Et elle remit sa voiture en marche.

Je restai seul sur la plage, assez déçu de voir l'aventure tourner court. Évidemment, je ne pouvais m'attendre à ce qu'elle me sautât au cou en me disant que je lui avais sauvé la vie, mais elle aurait pu ne pas partir aussi subitement, sans me serrer la main, sans même avoir une de ces formules de politesse qui permît au moins d'espérer une nouvelle rencontre… Allongé au soleil, je méditais sur l'ingratitude des jeunes filles, tout en m'accusant de n'avoir pas su profiter de l'occasion, quand deux coups de klaxon me firent lever la tête.

Parvenue sur la falaise, l’inconnue avait arrêté sa voiture et faisait fonctionner son avertisseur pour attirer mon attention. À deux reprises, elle me fit de la main un geste amical, puis remit sa voiture en route. Cette façon de prendre congé qui ravivait mes regrets me parut assez perfide. Je pensai : « C’est une petite rosse ! » Je la croyais perdue pour toujours. Je ne savais pas encore que la Côte d’Azur n’est qu’un grand village.

Tout l’après-midi, j’avais traîné des regrets et un état d’esprit morose dans diverses boîtes de Nice. Le soir, rentré à Monte-Carlo, après avoir hésité entre la roulette et les ballets russes, j’avais opté pour ces derniers. Bien que la salle fût en majorité remplie de ces gens d’âge dont la vue me désolait, l’assistance était élégante et ma voisine en particulier me donnait à rêver. D’elle, je ne voyais qu’un profil intelligent et fin, et son parfum qui m’enveloppait assez insidieusement effaçait peu à peu le souvenir de mon aventure manquée du matin. Dans l’ombre, je me laissais aller à ce jeu qui consiste à substituer, à l’image assez lancinante d’une femme, la présence de celle qui lui succédera peut-être. À un regret déjà adouci du passé se mêlait une curiosité point encore trop aiguë de l’avenir. Ma voisine, vraiment, embaumait, et ses longues mains, vierges de bagues, s’emparaient délicatement des rênes de ma rêverie, lorsque, brusquement, à trois rangs de fauteuils devant moi, je reconnus la chevelure dorée qui avait brillé sur la plage dans le soleil matinal.

Aussitôt, je n’eus plus de regards que pour cette nuque blonde. À divers mouvements légers, je compris qu’elle était en compagnie de son voisin de fauteuil dont le crâne chauve renvoyait dans l’ombre une part de la lumière de la scène. Je supputais déjà qu’il ne pouvait être un rival bien sérieux… Cette fois, il ne fallait pas laisser échapper l’occasion.

Pendant l’entracte, un hasard convenablement aidé m’amena face au couple dans le couloir des loges. Je n’eus pas à ruser davantage, l’inconnue vint à moi, souriante, et la main tendue.

— Père, je vous présente mon sauveur, dit-elle en riant, et j’ignore son nom.

Je me nommai, le monsieur chauve murmura un nom que je n’entendis pas.

— Et voici ma cousine Narda, continua-t-elle en s’effaçant devant une jeune fille un peu gauche, d’environ dix-sept ans, et qui était restée à l’écart.

— Puisque vous leur avez sauvé la vie, me dit tout de go le père, je peux vous en confier la garde. Je m’absente un instant, ne m’attendez pas.

Il parlait avec un léger accent étranger et ses sourcils extraordinairement broussailleux contrastaient avec son crâne tondu que j'avais d'abord cru chauve. Il disparut dans la foule, je gagnai un coin du foyer avec les jeunes filles. L'incident du matin fournissait un thème de conversation tout indiqué.

— Une éraflure qu'on voit à peine à travers le bas, me répondit-on en souriant toujours.

Mon habit devait inspirer plus de confiance que ma tenue de nageur, car l'amabilité perçait sous la banalité des propos. J'appris que la jeune Narda arrivait en droite ligne de son pensionnat suisse, pour les vacances de Pâques.

— … et elle aime mieux aller au théâtre que de venir nager avec moi, ajouta-t-on d'un air taquin.

À quoi Narda répondit d'une voix presque enfantine :

— Yvane ne veut pas comprendre que l'eau des piscines suisses est bien plus propre.

Je souris, et me retournant vers Yvane dont j'apprenais enfin le nom :

— Mais, si vous ne craignez pas ma compagnie, je m'offre à vous accompagner lors de votre prochaine expérience nautique.

— Il nous faudrait un tandem, répondit-elle plaisamment et sans donner suite à ma proposition.

L'entracte s'écoula sans que je pusse obtenir un engagement ferme que je ne pouvais solliciter ouvertement. La sonnette retentit, nous dûmes nous séparer. Un pli au front, et une fois de plus déçu, je regagnais ma place solitaire, quand, traversant la foule, Yvane revint vers moi :

— J'oubliais de vous demander, dit-elle rapidement, venez donc prendre le thé après-demain. Nous habitons au château de la Colle, à quelques kilomètres au-dessus de Nice sur la route de Vence. Vous demanderez la maison du docteur Mops, mon beau-père, vous trouverez sans peine.

Puis, avec une inclinaison amicale de la tête, elle se laissa emporter par le courant des spectateurs.

J'avais acquiescé sans mot dire. Cette invitation faite avec retard me rappelait l'adieu lancé du haut de la falaise. Était-ce une marque de sa tournure d'esprit que de revenir sur des situations dénouées ? Ou devais-je voir dans ces manières de *post-scriptum* son intention de montrer qu'elle cédait simplement aux obligations de la politesse ? J'y songeais, me remémorant ses paroles, quand j'accrochai

désagréablement sur le mot « beau-père ». Je ne l'aurais pas crue mariée, et, en l'apprenant, toutes les idées que je m'étais déjà faites sur elle se trouvèrent en porte-à-faux. Rien dans ses gestes, dans son habillement – sa longue robe blanche très simple et l'absence de bijoux – n'indiquait qu'elle fût en puissance de mari. Mais, comme le rideau se relevait, elle tourna légèrement la tête vers la salle et, rencontrant mon regard, me fit un signe si manifestement puéril, que je compris mon erreur. « Beau-père » a deux sens. Sa mère devait s'être remariée avec le docteur Mops.

J'étais nanti d'un bagage d'impressions suffisant pour donner matière à d'agréables songeries. En sortant du théâtre, au lieu d'aller me coucher, je gagnai le bar de l'hôtel pour m'y griser lentement. Plein d'assurance, je trouvai encore le moyen d'acheter la voiture d'un vague marquis italien qui venait de se faire ratisser à la roulette et qui buvait à mes côtés. Au reste, une voiture allait sans doute m'être utile. Et dans l'enchantement juvénile que me procurait la menue possibilité d'intrigue offerte en ce jour par un précieux hasard, je m'endormis au seuil de l'ivresse.

# 2

Mon entrée au château de la Colle fut saluée par les aboiements de deux grands chiens danois, heureusement enfermés dans un chenil, mais qui me déchirèrent les oreilles pendant près de cinq minutes, avant que la porte du perron fût ouverte par un domestique javanais. Ma surprise devant ce visage asiatique, auquel je ne m'attendais guère, redoubla à la vue des souvenirs coloniaux : panoplies, trophées, sculptures sur bois, masques, qui encombraient le salon où l'on me fit entrer. Les vitres mêmes des fenêtres étaient faites de ces coquillages translucides, à la teinte d'albâtre, qu'on emploie à Manille en place de verre. Je me trouvai brusquement transporté aux Indes néerlandaises ou aux Philippines, alors que je croyais être en Provence.

J'en étais encore tout dépaysé, quand la porte s'ouvrit sur Yvane dont l'apparition blonde et bleue me ramena heureusement à moi-même dans l'espace et le temps. Elle comprit le sens du sourire reconnaissant avec lequel je l'accueillis.

— Quelle idée de vous avoir fait entrer ici au milieu de tout ce bric-à-brac !… s'exclama-t-elle. Mon beau-père, qui est Hollandais, a séjourné plusieurs années à Batavia, m'expliqua-t-elle avec un geste ironique pour toute la quincaillerie orientale qui encombrait les murs. Venez, nous serons mieux ailleurs.

Je la suivis sur la terrasse située derrière le corps de logis et qui dominait un petit vallon. Une oliveraie escaladait la pente qui nous faisait face, et l'on devinait des vignes derrière le rideau de cyprès tendu sur la première crête. C'était un abrégé de la campagne provençale.

— Ici, je vous retrouve, dis-je à Yvane.

Très simple dans sa robe de grosse toile bleue, elle apportait une charmante gaucherie, teintée de lassitude, à me fournir rapidement les explications d'usage.

— La propriété compte une vingtaine d'hectares, mais ils ne sont guère entretenus. Je devrais m'en occuper, mais je manque de courage.

— Êtes-vous donc maîtresse de maison ?

— Oui, depuis la mort de ma mère, depuis deux ans. Mon beau-père me laisse le soin de tous les détails domestiques. Comme j'ai horreur

de donner des ordres, ça tombe plutôt mal.

Je l'assurai qu'encore que je fusse architecte, je préférais les maisons à l'abandon, et les herbes folles dans les allées.

— Ah ! Vous êtes architecte », fit-elle. Et, s'abandonnant à la première association d'idées : « Justement, les jardiniers me talonnent pour obtenir la réfection du réservoir et je ne sais comment m'y prendre… »

— Eh bien, ma visite n'aura pas été inutile, je vais vous donner une consultation, lui dis-je en riant.

Nous escaladâmes la pente de l'oliveraie au sommet de laquelle avait été creusé un de ces grands réservoirs à ciel ouvert, comme on en trouve en Provence, et qui, s'ouvrant au ras du sol, ont des allures de piscine. Le réservoir était à sec, le fond avait besoin d'être bétonné.

— Je vais m'adresser à un entrepreneur et vous faire fournir un devis… Mais je ne m'attendais guère à parler d'affaires.

— Moi non plus, me répondit-elle, si sincèrement que nous en rîmes tous deux.

— Je vais donc changer de sujet et vous faire des compliments, repris-je.

— Pourquoi ? demanda-t-elle alors innocemment, en tournant vers moi ses grands yeux couleur de sa robe, mais où passait l'éclat vernissé des faïences de Delft.

— Parce que vous parlez très bien français, répondis-je en tournant court devant tant de naïveté.

— Mais je suis française. Ma mère était française avant de se remarier avec un Hollandais. Je m'appelle Yvane Suyter, c'est un nom flamand.

Quand nous revînmes sur la terrasse, le thé était servi sous un platane, et divers personnages s'agitaient déjà autour de la table.

— Enchanté de vous voir ici, monsieur Delambre, me dit, avec une rondeur que je savais maintenant hollandaise, le docteur Mops.

En tenue de propriétaire campagnard, il avait coiffé son crâne d'un panama et fumait un cigare. On me présenta à un homme encore assez jeune, Dirk Linard, qui était son secrétaire. Narda était aussi là, très occupée à rattacher le fil électrique du grille-pain à une prise de courant le long de la balustrade de la terrasse.

— Mais tu vas te salir les mains, lui dit Yvane.

— Eh bien, j'irai me les laver, répondit-elle avec une logique imperturbable d'enfant.

Comme Yvane tendait au docteur une tasse de thé, il déclara préférer de la bière.

— Ici, dit-il, il ne fait pas assez chaud pour que les boissons chaudes soient rafraîchissantes.

— C'est une théorie de médecin, fis-je.

— Non, de buveur de bière, me répondit-il en riant. Du reste, cette médecine-là ne m'intéresse pas. Je suis neurologue… Mais je ne vais pas vous ennuyer et ennuyer toute cette jeunesse avec l'histoire de mes recherches. C'est bien assez que Dirk ait à subir mes discours.

Dirk, sans mot dire, se perdait dans la contemplation d'un criquet égaré sur la table. Narda épluchait maintenant le platane dont l'écorce était soulevée par la chaleur. Tout cela était plutôt banal, mais, de ces divers êtres rassemblés, se dégageait une impression assez étrange qui, au reste, me mettait plutôt à l'aise. Au lieu de former un milieu, un cercle de famille plus ou moins fermé qui s'oppose toujours à l'intrusion d'une figure nouvelle, chacun ici paraissait suivre le cours de ses pensées personnelles. Ses compagnons de chaque jour ne semblaient pas compter pour lui plus qu'un nouveau venu comme moi-même. J'avais ainsi l'impression de m'insérer sans douleur au milieu d'une cordiale désunion.

Par politesse, je tenais les vagues propos de circonstance. Le docteur me donnait la réplique. À la façon dont il tenait son cigare entre ses dents, j'avais déjà vu qu'il avait un râtelier. Le soin avec lequel il lissait ses sourcils, seul endroit pileux de son visage, indiquait un certain cabotinage qui m'empêchait de le prendre au sérieux, mais, quand le domestique apporta sur un plateau quelques lettres, il eut, pour mettre ses lunettes, un geste net qui révélait l'homme d'études, tandis que, cerclé de verre, son regard de myope prenait une intelligence indéniable.

— Bien, bien, fit-il à part lui. Je vais remonter travailler avec Dirk. Lors d'une prochaine occasion, je vous montrerai différentes choses qui vous intéresseront peut-être, monsieur Delambre.

Son départ parut alléger l'atmosphère. Narda n'en continuait pas moins à émietter des morceaux d'écorce sur la table.

— Allons, finis ! s'écria Yvane.

— Je viens d'entendre en vous la voix de la mère qui réprimande, dis-je à Yvane tout en lançant à la jeune cousine un regard amusé. Quelle différence d'âge y a-t-il entre vous ?

— Cinq ans. Narda a dix-sept ans, mais elle a toujours été très mal élevée en pension. Elle est orpheline, fille d'un frère de ma mère, m'expliqua Yvane à voix basse. C'est mon beau-père qui s'occupe d'elle

aussi…

Il entrait dans son intonation une légère tristesse qui me surprit un peu. Je n’insistai pas. Nous nous levâmes pour faire le tour de la propriété. Comme nous nous retrouvions finalement devant ma voiture, elle se planta devant moi et me dit brusquement :

— J’ai peur que vous vous soyez ennuyé.

Je l’assurai du contraire.

— Pourtant, me dit-elle sans m’écouter, je me mets à votre place. Je rencontre une jeune fille dans la mer, je l’aide à se tirer d’une situation périlleuse, je la retrouve par hasard au théâtre, tout cela est assez bizarre et mon imagination travaille. Je rêve d’une fée sportive, de je ne sais quelle *star* menant une existence luxueuse, d’un décor fantastique digne d’une femme tombée du ciel, et je trouve une pauvre fille, vivant prosaïquement avec son beau-père, presque seule dans une vieille maison… À votre place, je serais déçue.

— Et la jeune fille qui aurait aussi le droit de rêver, que dit-elle quand elle ne trouve qu’un grand diable d’architecte qui lui promet de faire réparer son réservoir ?

Elle rit, renversant la tête en arrière, et les éclats de ce rire qui sonnait jeune et frais soulevaient sa gorge brunie.

— Ah ! je vois maintenant que ma réflexion était indiscrète, déclara-t-elle.

— La jeune fille reste plus mystérieuse qu’elle ne croit l’être, lui assurai-je.

La voyant, en effet, devant moi, droite, simple, sans fard, claire de regard et de chevelure, je trouvais qu’elle participait au mystère des choses limpides et dénuées d’artifices.

Elle invitait à rêver, mais en plus magnifique encore, comme font rêver sur l’énigme de l’existence un caillou brillant au bord du chemin, une tige dressée sous le ciel, un animal sauvage libre de ses gestes.

— Puis-je, en bon camarade, venir vous prendre demain pour vous emmener à mon tour, à Cannes par exemple… ?

— Avec Narda ? demanda-t-elle après un instant d’hésitation.

— Bien sûr, déclarai-je en mettant le moteur en marche.

Parvenu à une certaine distance sur la route, j’arrêtai la voiture pour allumer une cigarette.

Tout cela était à la fois simple et assez étrange. Je me regardai dans le rétroviseur : « Curieux, curieux », murmurai-je. Je me souris. Je ne me reconnaissais plus.

Quand je me présentai le lendemain à l'heure dite, je trouvai Yvane en conversation avec un jardinier dans l'allée centrale.

— Narda ne veut pas venir, me dit-elle d'emblée.

— Je pense que ça ne changera pas notre programme. Votre beau-père ne voit pas d'inconvénients à ce que vous sortiez avec moi, j'espère ?

— Et pourquoi donc ? me répondit-elle d'un air surpris.

Son ton, son allure semblaient assez décidés.

— Ça m'amuserait de conduire, dit-elle en ouvrant la portière.

Je lui cédai le volant, elle démarra avec beaucoup d'assurance. Dans les petites rues embouteillées de Cannes elle se faufila assez adroitement. D'autorité, elle choisit une des boîtes connues de l'endroit, nous parquâmes sur le port. Comme je la louais de son esprit de décision, elle répliqua bizarrement :

— C'est que je lutte contre mon complexe d'infériorité.

— Un mot de votre beau-père ? fis-je.

— Mais non, tous les idiots parlent de leurs complexes en ce moment, ne l'avez-vous pas remarqué ?

J'avouai mon ignorance et la date récente de mon retour en France. Elle écoutait distraitement tout en dansant. Elle dansait bien. Secrètement je la confrontais avec les femmes présentes : au milieu de tous ces visages refaits à coups de crème et de poudre, sa fraîcheur et sa jeunesse s'imposaient. Mais la chaleur était étouffante et l'orchestre faisait vraiment trop de bruit.

— Vous amusez-vous ? lui demandai-je.

Elle me regarda pour chercher dans mes yeux la réponse à faire, et répondit « non ». Nous reprîmes la voiture, et abandonnant les plaisirs de la côte, piquâmes au hasard vers l'intérieur des terres. Un même goût nous portait vers les endroits déserts et vrais. Au bord de la route, une petite auberge s'offrit, dont la terrasse dominait la région jusqu'à la mer. Là nous pûmes avoir de la limonade sous une tonnelle.

Sa main nue était allongée sur le coin de la table. Par jeu, je la recouvris de la mienne, comme pour une mesure de dimension.

— J'ai la peau plus foncée que vous, déclara-t-elle. Après deux ans de séjour, j'ai droit à une certaine avance.

— Si vous m'aviez rencontré en short à Bali, je vous aurais battue pour la noirceur. Je n'avais plus d'un Blanc que le nom…

Elle resta songeuse et déclara :

— Comment expliquez-vous que je ne sois pas curieuse de connaître

votre passé ?… Du reste, il en est comme ça pour tout. C'est bizarre, à mon âge, je n'éprouve aucune curiosité. Le monde ne me tente pas. Par instants, je pense que c'est une maladie.

Je m'aperçus que, sans que j'y prisse garde, ma main, étendue sur la sienne, s'était repliée pour l'emprisonner tout entière. Je ne bougeai pas, mais je sentis que son regard s'abaissait comme le mien sur nos doigts immobiles. Elle restait muette.

— Je ne l'ai pas fait exprès, fis-je.

— Je le sais. C'est comme les vrilles de la vigne. Avez-vous vu la vigne grimper au printemps le long d'une treille ? Les vrilles s'enroulent en quelques heures autour des fils d'appui, on dirait de petites mains conscientes, et pourtant elles ne savent pas ce qu'elles font, pas plus que ne l'ont su vos doigts…

— Peut-être n'en est-ce que plus révélateur ? L'expression d'un instinct naturel profond…

— Sans doute, mais cela n'a pas de sens.

Elle me dévisagea et dit :

— Tenez, je sais ce que vous pensez, vous êtes satisfait que je vous aie dit que ça n'avait pas de sens, et que je ne me méprenne pas sur un geste qui aurait pu vous engager malgré vous.

— Vous lisez bien dans les pensées, avouai-je.

— Donnez-moi une cigarette, fit-elle alors, assez abruptement pour que je puisse voir qu'elle voulait seulement que je libère sa main.

— Vous direz à mon beau-père, reprit-elle d'une voix différente, que je sais lire dans les pensées. Il en sera jaloux, c'est sa grande ambition.

— Mais, fis-je un peu interloqué de cette intrusion du beau-père dans la conversation, ses travaux sont-ils vraiment sérieux ?

— Je le crois, répondit-elle avec une certaine gravité. Quel bonheur que vous n'ayez pas de briquet ! s'écria-t-elle comme je lui tendais une allumette. C'est affreux, je ne peux pas supporter les gens à briquet.

— Moi non plus, cette odeur d'essence, et cette vulgarité du mouvement du pouce sur la molette…

Son visage s'éclaira et précipitamment elle ajouta :

— Oui, oui, mais j'ai découvert la vraie raison. Le feu est une chose noble, et faire du feu une opération si sacrée qu'il faut respectueusement employer les deux mains pour que naisse la flamme. Tandis qu'avec un briquet vous allumez la mèche avec désinvolture, c'est un véritable blasphème, d'une trivialité pénible, c'est célébrer le

mystère en garagiste… Le soleil, le feu ; ce sont mes Dieux à moi…

Je l’écoutais, un demi-sourire aux lèvres. Il commençait à être tard. Devant nous le soleil creusait d’ombres plus longues les collines rocheuses. Les mas éparpillés sur les terrasses des champs laissaient se dorer leurs façades blanches. Dans le pin sur nos têtes, les grillons chantaient. Un long instant, nous considérâmes en silence le couchant sur la plaine.

— L’heure virgilienne, murmurai-je.

À mi-voix, je l’entendis dire :

— *Majoresque cadunt…*

Et comme je la regardais surpris : « Je suis bachelière », m’expliqua-t-elle avec une nuance d’ironie à l’égard d’elle-même.

La Fiat nous attendait devant l’auberge. Je lui demandai si elle voulait toujours conduire. Elle secoua la tête. Son humeur semblait avoir encore changé, elle restait muette. D’elle, je ne sentais plus que sa hanche appliquée contre moi, parfois, dans les virages. Troublé, je ne trouvais rien à dire. Il semblait que nous fissions l’épreuve de nos silences, la plus redoutable de toutes.

Quand j’arrêtai la voiture devant la grille de la propriété, le silence du moteur vint rendre le nôtre encore plus sensible et pesant. Sans bruit, car je ne vois pas d’autre mot pour rendre la signification de ce mouvement qui devait, je le sentais, déclencher en elle un orage intérieur, elle tourna la tête vers moi. Nos visages se trouvèrent si proches que nos lèvres s’effleurèrent. Elle ouvrit la portière et, sautant sur le sol, poussa la grille sans se retourner.

# 3

Le lendemain, s'il avait fait moins beau, moins de soleil, moins de printemps dans l'air, je me serais trouvé presque raisonnable. Une bonne pluie m'aurait tout à fait remis dans le droit chemin, en me ramenant au sentiment de la grisaille nécessaire comme un fond de teint dans toute vie bien conduite. Mais avec toutes ces couleurs – il y avait des brassées de fleurs dans tous les salons de l'hôtel et les parterres du casino n'étaient que mosaïques vivantes – je me sentais la tête encore peu solide.

Aucun nouveau rendez-vous n'avait été pris, mais le réservoir à réparer me fournissait un prétexte pour me manifester quand je voudrais. La matinée ne s'était pas écoulée que j'avais déjà téléphoné à un entrepreneur de Nice.

Puis, comme je passais devant le casino, je tombai sur le docteur Mops qui remontait dans sa grosse Mercédès conduite par le chauffeur malais.

— Déjà au jeu, docteur ? demandai-je familièrement.

— Non, pas encore, j'essaierai dans quelques jours probablement.

— Eh quoi ? fis-je, depuis que vous êtes ici, n'auriez-vous pas encore tenté votre chance ?

— Je n'étais pas prêt. Je suis seulement venu chronométrer le temps qui sépare deux coups à la même table.

Sans se soucier que je le comprisse, il apportait à me répondre ce sérieux un peu naïf qui m'avait déjà frappé chez lui. Je pensai qu'il préparait quelque martingale.

— Méfiez-vous, lui dis-je, les mathématiques sont formelles, et le hasard a des lois qu'on ne saurait tourner.

Cette fois, il ne me fournit pas d'explication, et se contenta de me demander : « Je vous emmène à la Colle ? »

L'occasion s'offrant d'elle-même, je pris place dans la grande voiture.

L'influence du printemps ne devait pas seulement se faire sentir sur moi, car, au long de la route, la cordialité du docteur se fit plus expansive.

— Ah ! me dit-il avec cette pointe d'accent qui donnait à ses propos un air bon enfant, vous avez de la chance d'être jeune, monsieur Delambre ! Pourtant, quand je songe à ma jeunesse, à toutes les bêtises que j'ai pu faire… Penseriez-vous, en me voyant, qu'il fut un temps où j'ai cru photographier des âmes ?

Je ne m'attendais guère à ce genre de bêtises de jeunesse, et j'éclatai de rire.

— Oui, je m'occupais de psychisme, je photographiais des *aura*, des boulets vitaux. Pendant des nuits, j'ai couché sur des plaques sensibles pour obtenir l'empreinte de mes états d'âme, j'en glissais même sous les traversins de mes amis… J'ai perdu trois ans de ma vie aux Indes pour étudier les secrets de la magie indigène ! Et je ne vous parle pas des séances spirites, des poignards à couper les émanations, des enregistrements électriques de prières, de l'*expir* et de l'*inspir*… La faute en incombait à ma première femme. Je m'étais marié trop jeune, j'étais amoureux. Ma femme était théosophe : par amour je donnais dans les mêmes folies qu'elle. Le pire était que nous étions tous très emballés dans le petit cercle que nous formions, et que mes études médicales me donnaient un vocabulaire et une autorité qui impressionnaient. Comment peut-on être bête à ce point ? C'est la jeunesse… Dans nos pays du Nord, on ne mûrit pas aussi vite que chez vous, mais aussi on reste jeune plus longtemps. Puis ma femme est morte : elle s'est jetée par la fenêtre un jour de grande inspiration, l'*inspir* devait la soutenir. Mes yeux se sont ouverts. Après, j'ai lu Auguste Comte, Le Dantec, pour ne citer que vos philosophes, et j'ai brûlé ce que j'avais adoré, je suis revenu à des idées saines. Le cerveau sécrète la pensée comme le rein l'urine. *Der Mann ist was er ist.* Tout est inscrit dans la matière. Il entrait encore là beaucoup de naïveté, je vous l'accorde. Mais je me remis, cette fois sérieusement, à mes études. La science a achevé de me former en me soumettant à ses disciplines. J'ai été l'élève de Berger à Iéna pendant six ans. Je me suis passionné pour ses travaux sur l'électricité de l'encéphale, avant de voler de mes propres ailes.

J'écoutais distraitement ce récit fait le sourire aux lèvres avec une extrême volubilité. Il me fallait dire quelque chose :

— Dans mon métier, nous n'avons affaire qu'à des pierres, c'est moins dangereux.

— Beau métier néanmoins, fit le docteur, métier d'artisan et d'artiste…

Il parut avoir épuisé avec ces mots la possibilité d'un développement sur l'architecture, car il continua sans transition :

— Je suis content que vous ayez fait la connaissance de mes jeunes

filles. Elles voient très peu de gens et ma compagnie n'est guère agréable. Je fais effort pour les emmener de temps en temps à droite ou à gauche. Mais tout ce qui amuse l'humanité m'assomme, et inversement…

Il fit suivre cette déclaration d'un gros rire satisfait qui lui enlevait toute âpreté. Comme nous arrivions, il me proposa de l'accompagner dans son bureau au premier, en attendant le déjeuner. Je ne pouvais refuser et j'entrai à sa suite dans une sorte de vaste bibliothèque, très confortablement meublée et d'une propreté tout hollandaise. Aux croisées, des vitraux de couleur contribuaient à donner à cet intérieur l'aspect et l'intimité d'atmosphère d'un tableau de petit maître.

Une grande photographie était dressée sur le bureau :

— Ma première femme, m'expliqua le docteur.

Prenant la photo entre le pouce et l'index, il la fit pivoter sur le support. Au verso, était encadré un autre visage féminin.

— La seconde, dit-il.

Je ne m'attardai pas au côté comique de cette juxtaposition, ému que j'étais de retrouver dans ce nouveau visage les traits d'Yvane : c'était le même nez, court et fin, la même saillie légère des pommettes, la même obliquité des traits qui donnait au visage une expression de biche un peu peureuse.

— Whisky ? fit brusquement le docteur, il ajouta, à titre d'excuse peut-être : « Vieille habitude de colonial. »

J'acceptai. Il tira à lui un petit bar roulant. Soudain, il poussa un juron, sonna. Une domestique malaise entra pieds nus, il lui fit raidement des observations en hollandais. Sans mot dire, la domestique alla déplacer de cinquante centimètres une grande lampe à pied qui occupait un coin de la pièce.

— Je ne peux pas supporter que les objets de mon cabinet ne soient pas rigoureusement à la même place, me dit alors le docteur. La moindre modification de disposition bouleverse mes idées. Depuis dix ans, je travaille dans un décor inchangé… Quand je pense qu'un jour Yvane a eu l'idée d'apporter ici un bouquet de fleurs ! C'est la seule fois où je me suis emporté avec elle, la pauvre enfant !

Cette petite scène m'avait laissé une impression un peu pénible. Mon regard, gêné, parcourait la pièce. À demi dissimulé par une échelle roulante, une sorte de grand plan de Paris pendait devant les livres de la bibliothèque. La rencontre de cette image familière me fut agréable. Mais le docteur me dit :

— C'est une planche anatomique, considérablement agrandie, représentant la face interne de l'hémisphère droit du cerveau. Elle est

pendue là depuis dix ans. Je n'ai pas pu me résoudre à la décrocher, et elle reste dans mon antre comme le hibou de la sorcière.

Le whisky à la main, il alla se planter devant le tableau et ricana :

— Rien n'est beau comme un cerveau, vraiment. Chaque méandre, chaque sillon du *pallium* a son sens. Et dire que je sais tout cela par cœur ! Quelle merveille qu'un labyrinthe où l'on ne se perd pas !… Tenez, monsieur Delambre, si vous êtes amateur, voici une assez jolie pièce…

Il fit basculer un couvercle de bois verni qui découvrit, sur un socle de marbre noir, une masse blanchâtre solidifiée dans laquelle je reconnus cette fois les lobes d'un cerveau.

— Un beau moulage, dis-je avec le léger écœurement du profane.

— Un moulage ! C'est une préparation anatomique, durcie au formol, une réussite qui m'a coûté assez cher, mais je pouvais bien faire ça : c'est le cerveau de ma seconde femme.

Je ne pus réprimer un cri.

— J'avais demandé qu'on fît l'autopsie du cadavre. N'était-ce pas le moins que je prélève un morceau de choix et l'objet favori de mes études ? me dit le docteur. Le conserver dans l'alcool ? Jamais ! Une lente pétrification en a fait cette œuvre d'art… Dans votre bureau d'architecte, monsieur Delambre, vous avez peut-être une vue du Parthénon, de la cathédrale de Reims, ou de l'Empire State Building, que sais-je ? Architecte du cerveau, pourquoi n'aurais-je pas en bonne place un encéphale parfait, l'encéphale d'une femme que je me suis longtemps plu à imaginer parfaite ? D'autres auraient gardé son cœur, mais il faut laisser ce viscère à la signification symbolique que lui donne l'imagination populaire. Pour nous qui serrons de plus près les secrets de la chair, un cerveau est autrement plein de souvenirs. Tenez, souvent il m'arrive de songer que là – et du bord de son verre il touchait une région du marbre gris – dans l'aire striée bordant la scissure calcarinienne, se sont formées maintes fois ces images de moi-même qui se reflétaient dans les yeux de ma pauvre Gilberte. Ses bras, ses beaux bras nus, l'impulsion qui les poussait à se refermer sur moi, venait de cette circonvolution frontale ascendante, au bord de la scissure de Rolando ; et là, dans la région qui s'étend du mésocéphale au bulbe rachidien, là où résidait avec le « centre du moi » de cet être adorable le régulateur suprême de toutes ses fonctions physiologiques, est restée sans doute, obscurément inscrite dans les fibres pétrifiées, toute la personnalité de la disparue. Que fut-elle, qu'un peu de matière organisée ? un ballet d'atomes savamment ordonné, un faisceau de cellules régi par cette structure supérieure dont je conserve ici l'être même d'une façon autrement authentique, autrement vraie que dans

les vains souvenirs de ma propre pensée, ou dans ces images superficielles que nous retracent les plaques photographiques ?…

Il s'abandonnait, un peu grisé par l'alcool peut-être, assez oublieux de ma présence. La cloche du déjeuner vint opportunément me dispenser de lui fournir la réplique. Je me sentais plutôt mal à mon aise. Lorsque, dans le hall, nous retrouvâmes les jeunes filles, leur présence me fut un soulagement. Yvane me serra la main, en camarade, avec, peut-être, une légère nuance de détachement. Dirk vint se mettre à table après nous avoir tous salués en claquant les talons. Le docteur, à côté duquel il prit place, fut le seul à lui tendre la main.

Pendant le repas, mon impression de malaise se dissipa peu à peu. La majeure partie de la conversation fut abandonnée aux tentatives plus ou moins ouvertes de Narda qui voulait obtenir de son oncle l'autorisation de rester à la Colle, au lieu de retourner après les vacances dans son pensionnat suisse. Je me fis son avocat. Nous obtînmes enfin du docteur un « Nous verrons », qui était presque un consentement, et me valut en remerciement un sourire en dessous de la jeune cousine. D'entrer dans cette petite comédie familiale m'avait amusé, mais je n'étais pas là pour jouer les grands frères. Comme on se levait de table, je priai Yvane de me conduire au réservoir que j'avais à faire réparer.

J'attendais ce moment du tête-à-tête. Il fut d'abord presque décevant. Elle restait rêveuse, mais peu à peu me confia :

— Je songeais cette nuit à notre promenade d'hier, et, derrière mes pensées, je voyais reparaître, comme sur un fond de brume, cet affreux : « À quoi bon ? » qui m'a poursuivie toute ma vie. La pensée de votre amitié n'arrivait pas à le faire disparaître…

Cette tristesse contrastait tellement avec sa jeunesse et l'éclatante santé de son corps que j'aurais pu refuser d'y croire. Mais son intonation était sincère. Elle ne jouait pas une comédie de coquetterie, et semblait être au contraire la première surprise de ce qu'elle disait.

Loin de me trouver rebuté par ces dispositions maussades, j'éprouvais plutôt un désir de me rapprocher d'elle, pour l'aider à s'arracher à elle-même, la forcer à s'épanouir librement, heureusement. C'était comme un besoin de dévouement, une bonne action à faire. J'affectai un grand optimisme, parlai avec assurance, faisant étalage de vigueur et de volonté pour donner un exemple tonique.

Nous allions à petits pas, ayant oublié le prétexte de ma venue. Au fond de la propriété, se dressait sur la colline un petit pavillon. Je lui proposai de me le faire visiter. Les trois pièces, de plain-pied, étaient surmontées d'une *loggia* à laquelle on accédait par une échelle et qui

s'ouvrait sur les montagnes de l'arrière-pays.

— N'avez-vous jamais eu envie d'habiter ici ? demandai-je.

— Eh bien non, voyez-vous, ce sont de ces idées qui ne me viennent pas toutes seules. Les idées qui me viennent toutes seules ne sont jamais les bonnes, ajouta-t-elle avec une nuance d'amertume.

Elle s'assit sur le bord de la *loggia*, s'adossant à la colonne. Était-ce l'ombre que projetait sur elle la toiture ? Ses yeux me parurent plus clairs, plus bleus, plus immenses. Un très vague sourire flottait tristement sur son visage. J'eus le sentiment bizarre que je le reconnaissais et m'aperçus qu'elle retrouvait l'expression de sa mère dans le portrait qu'avait conservé le docteur. Mais l'horrible souvenir de la pièce anatomique enfermée dans le coffre verni vint se superposer à son image vivante, et je dus faire effort pour le chasser de mon esprit. Elle se mit à dire, d'une voix de tête un peu forcée, comme si elle récitait un texte :

— Un monsieur se promène sur la Côte d'Azur. Des milliers de messieurs se promènent sur la côte. Pourquoi, *ce* monsieur ? Quelle différence entre le jour où, prenant son bain dans la mer, on a rencontré ce monsieur, et tous les autres jours où l'on a pris des bains dans la mer ? Le monsieur, bien sûr, a rencontré bien des dames qui prenaient aussi des bains, dans la mer ou ailleurs. Et *ce* monsieur s'est-il demandé : « Pourquoi donc *cette* dame ? »

Brusquant le ton, elle ajouta :

— Oui, pourquoi cette rencontre pourrait-elle prendre un sens grave, quand rien ne la distinguait, alors qu'elle s'est produite, de toutes les rencontres du monde ?

— Ma foi, commençai-je sans trop savoir ce que j'allais dire, s'il y a eu hasard, pourquoi s'en plaindre ? Les nuages du ciel, les étoiles, la vie, tout est hasard.

Elle soupira, levant la main vers son front :

— Oui, oui, je suis bien bête quand je laisse aller ma pauvre tête.

J'eus aussi, pour protester, un mouvement de main discret vers cette tête qu'elle calomniait. Doucement, comme un animal confiant, elle s'inclina pour amener son front au creux de ma paume. C'était la première fois que je touchais son visage. Avec émotion, je laissais mes doigts se modeler sur les tempes, venir au contact de la courbe de son front, quand le souvenir de l'atroce relique conservée par le docteur vint encore se présenter à mon esprit. J'eus l'impression que j'avais le devoir de la soustraire à une atmosphère déprimante, à une sourde influence, cause de l'inquiétude dont témoignaient ses pensées.

Elle releva la tête – toute cette scène n'avait duré que quelques

secondes – et dit d'une voix changée et rieuse :

— Vous avez les mains fraîches, vous m'avez guérie.

Comme nous redescendions l'échelle de la *loggia*, une idée brusque me traversa l'esprit, et, sans plus y réfléchir, je m'écriai :

— Est-ce que vous ne me loueriez pas ce pavillon ?

Elle resta un instant interdite : « Quelle idée ! »

— Très sérieusement, dis-je, l'endroit me plaît. Il me rappelle ces bungalows des Indes, ouverts à la nuit fraîche. Vous n'en faites rien ; pour ma part, j'en ai assez d'habiter à l'hôtel. Si j'avais l'impression d'être chez moi, je resterais plus volontiers quelque temps sur la côte.

— Mais vous seriez très mal, les pièces sont inhabitables.

— Il suffirait de peu de choses pour les remettre en état.

Brusquement, elle s'écria avec une spontanéité enfantine :

— Vous croyez ? Oh ! Ce serait chic alors !

Nous commençâmes à étudier méthodiquement les lieux. Elle apportait à cette visite domiciliaire un entrain et une gaieté dont elle n'avait pas encore témoigné ce jour-là.

— Vous estimez vraiment que la chose serait possible ?

— Pourquoi pas ? Si votre beau-père veut bien de moi comme locataire…

— Oh ! Ça lui sera bien égal.

J'étais sincère dans mon désir de louer le pavillon : le pittoresque et la tranquillité de l'endroit, l'oliveraie devant ma porte, la vue sur les montagnes, tout cela me plaisait. Pourtant, tandis que je levais la tête pour interroger le plâtre assez défaillant des plafonds, je n'en pensais pas moins : « Je suis en train de me passer la corde au cou moi-même. » Mais je le faisais avec un certain contentement, de l'allégresse même. Elle semblait s'amuser tellement !

Nous allâmes étudier les possibilités que j'aurais de rentrer chez moi sans passer par la propriété. Un chemin longeait la clôture du domaine et rejoignait directement la grand-route. Une porte, à vrai dire condamnée, s'ouvrait sur le chemin, il suffirait d'en retrouver la clé. Une fois débarrassés des fagots qui les encombraient, les débris d'un hangar voisin fourniraient pour l'été un garage suffisant à ma voiture. Nous jouions, comme des enfants dans le fond d'un parc, à construire une maison de Robinson. L'intimité se faisait plus étroite entre nous.

# 4

Rien de ce que nous imaginions n'était impossible. Au lieu de mettre les ouvriers de l'entrepreneur au réservoir, je les envoyai dans le pavillon. Tous les jours, j'allais surveiller les travaux. Une semaine plus tard, j'aurais déjà presque pu m'installer.

Si j'avais pu craindre de me trouver trop rapproché des habitants du château en louant le pavillon, cette crainte s'avéra tout d'abord bien vaine. On mettait la plus grande discrétion à ne pas troubler mes allées et venues. J'avais refusé les meubles que m'avait offerts le docteur, préférant acheter quelques chaises ou accessoires rustiques au hasard de mes visites chez les antiquaires dans les villages de l'intérieur. Quand il m'arrivait de rencontrer Yvane, je lui demandais de m'accompagner dans mes courses. Nos recherches l'amusaient, je le voyais bien. Il lui arrivait de soupirer :

— Et dire que ces choses m'accableraient d'ennui s'il s'agissait de ma maison !

Il entrait là un demi-aveu dont le charme tenait à son caractère fortuit : c'était une constatation qu'elle faisait innocemment, sans y prendre garde, et dont la signification véritable semblait lui échapper.

Je lui demandai de m'appeler Pierre puisque je l'appelais par son prénom. Elle le fit immédiatement, sans aucune gêne. Même, il lui arriva parfois de me tutoyer par inadvertance, sans qu'il y ait jamais eu entre nous rien qui justifiât une intimité plus grande. Cela donnait à nos relations un air de camaraderie agréable, qui eût cependant été un peu puéril, si, en d'autres circonstances, je ne l'avais trouvée grave, tourmentée. Parfois, son regard devenait si vague que, plongeant dans ses prunelles, j'avais l'impression qu'aussi loin que je pusse aller, m'enfonçant infiniment dans les brumes et les landes bleutées de son monde intérieur, je ne parviendrais jamais à la rejoindre. Mais, ces sautes d'humeur empêchaient nos rencontres de tourner à l'habitude, et l'intérêt que je leur portais de se mettre en veilleuse. Je pouvais la voir et la revoir, aucune monotonie ne venait ternir son personnage.

Un jour, j'étais allé à Biot prendre un chargement de pots en terre cuite que je destinais à l'ornementation de ma future demeure, quand je rencontrai sur la route Dirk rentrant à pied à la Colle. Au cours des derniers dîners où il avait paru, il n'avait pas ouvert la bouche. Je voulus être aimable et, passant à sa hauteur, lui proposai de monter. Il

le fit sans hésitation.

— Vous étiez allé faire un petit tour ?

Il prit un temps avant de répondre :

— J'étais commis d'agent de change à Amsterdam avant d'entrer chez le docteur.

— Ah oui, fis-je, j'oubliais de vous demander. Vous n'avez donc pas toujours étudié la médecine ?

— Je m'occupe surtout d'aider à certaines expériences, et bien du temps se passe en conversations que je ne fais qu'écouter.

— Je me demandais en effet quel genre de collaboration vous apportiez au docteur ?

— Il faudra encore que vous me donniez du feu, déclara-t-il.

— Je me tournai vers lui pour lui tendre des allumettes, mais, à ma surprise, il n'avait rien dans le bec.

— Façon amusante de demander des cigarettes, fis-je. Tenez, prenez-en dans la poche de la voiture, de votre côté.

Il prit lui-même une cigarette, l'alluma.

— Vous avez bien raison, dit-il.

— De quoi ? De ne jamais lâcher le volant ? On n'est jamais assez prudent, et j'ai là tout un lot de poteries.

Il avait l'air d'être dans la lune et ses propos étaient décousus au point que je le soupçonnais d'une intention secrète. Où voulait-il en venir ? Est-ce que ma présence à la Colle auprès des jeunes filles n'éveillerait pas chez lui une certaine jalousie qui lui donnait à mon égard cette attitude étrange ?

— Elle est bien belle, et digne qu'on l'aime, déclara-t-il brusquement.

Du coup, je sursautai, et arrêtai la voiture.

— Voyons, mon cher Dirk, dis-je délibérément, inutile de jouer au plus fin. De qui parlez-vous ? Parlez-vous de M^lle^ Yvane ?

Il tirait péniblement sur sa cigarette. Ses grands yeux ronds me dévisageaient avec étonnement.

— Vous avez embrayé en troisième, dit-il.

La voiture était arrêtée. Il était fou ou faisait l'imbécile. Agacé, je haussai les épaules et, sans plus insister, embrayai à nouveau, mais, troublé par sa phrase, je passai en effet la troisième vitesse et le moteur cala. Je jurai en appuyant à nouveau sur le démarreur. La compagnie du docteur devait avoir troublé l'esprit du pauvre garçon. Je m'abstins

de lui parler pendant les quelques kilomètres qui nous restaient à parcourir, et même, au lieu de le déposer au château, je décidai intérieurement de le laisser sur la route, à l'endroit où bifurquait le petit chemin qui menait directement au pavillon. Il comprit sans doute mon intention, car, avant même que j'eusse ralenti, il me dit fort poliment :

— Je vous remercie de m'avoir épargné un bout de chemin. Je préfère maintenant rentrer discrètement, sans dire que je vous ai rencontré. De votre côté, je vous demanderais de n'en pas parler. Au revoir et merci.

Nous étions encore à trois cents mètres du croisement, il s'y prenait à l'avance pour me faire ses adieux. Arrivé au chemin, je le déposai, il me salua encore très aimablement, mais sans mot dire.

Encore sous le coup de cette scène bizarre, j'arrivai au pavillon. Yvane était sur le pas de la porte avec une grande brassée d'œillets.

— J'espère ne pas être indiscrète, me dit-elle. Je venais pour que les vases ne restent pas vides. Rien n'est triste, ni même de mauvais augure, comme un vase vide.

Posant les fleurs sur le rebord de la fenêtre, elle vint m'aider à décharger la voiture.

— Ne trouvez-vous pas Dirk vraiment bizarre ? lui demandai-je.

— Je ne sais pas, je ne fais guère attention à lui, répondit-elle.

— Je me demande s'il n'a pas conçu pour vous une grande passion, continuai-je sans penser à mal.

Elle rougit violemment.

— Qui vous autorise à penser cela ? C'est certainement faux, mais cette pensée me fait honte… Oui, les hommages les plus respectueux, d'où qu'ils viennent, me semblent une diminution de moi-même.

Elle eut comme un mouvement de colère, et d'une voix précipitée continua :

— Je voudrais que personne ne m'ait jamais remarquée, n'ait pu avoir pour moi une pensée, même de simple sympathie. C'est pour cela que je vis seule, ne vois pas de gens de mon âge. C'est une atteinte à ma liberté qu'on puisse disposer de moi ainsi sans mon consentement. Cela me salit, ne le sentez-vous pas ?

Visiblement très émue, elle restait les bras inertes, en plein désarroi, comme frappée au point sensible.

Je me reprochai ma brusquerie, ma méconnaissance de la pudeur extrême dont elle témoignait. J'étais trop maladroit, trop lourd, pour cette sensibilité exagérée. Elle ne paraissait pas entendre mes excuses,

mais peu à peu se maîtrisa.

— Non dit-elle, c'est moi qui suis ridicule de me laisser aller ainsi, mais je ne peux pas me dominer, pardonnez-moi… Donnez-moi simplement la main, un instant, sans rien dire.

Je pris sa main. Nous étions appuyés contre les œillets couchés au bord de la fenêtre. Devant nous, le soleil du soir touchait l'horizon. D'un champ voisin montaient les bêlements d'une chèvre, et déjà, tout autour, les crapauds lançaient leur note solitaire. Dans l'air calme, l'odeur des fleurs se faisait plus insistante.

Nous nous tenions la main comme deux enfants bien sages. Je respectais son silence qui, en se prolongeant, donnait à ce que je n'avais cru être qu'un caprice une signification plus grave que je comprenais mal. Je la regardai : les yeux perdus à l'infini, son visage tourné vers le couchant semblait en appeler à la langueur du soir, aux nuages qui s'étiraient dans le ciel, de la fatigue de vivre. Peu à peu, dans l'ombre qui montait, je croyais la voir s'évanouir, devenir l'âme de la nuit, lointaine, impalpable, à peine vivante. Plus ému, j'accentuai la pression de mes doigts. Elle tressaillit, revint enfin à elle-même, parla. Sa phrase, murmurée d'une voix apaisée, un peu triste, prit dans le grand cadre de silence qui l'avait précédée une résonance étrange, sibylline :

— Il fait nuit. J'étais venue pour mettre des fleurs dans les vases et je n'aurai pas eu le temps de les arranger.

La cloche du dîner sonna de l'autre côté du vallon. Elle fit quelques pas.

— Je ne peux pas croire, dit-elle encore, que vous habiterez ici.

— Si, demain soir, je vous assure, je serai là.

Dans mon esprit, ces mots n'avaient que la portée d'une réplique polie, mais, en les entendant dans le silence et après la longue scène qui avait précédé, je fus frappé moi-même du caractère un peu solennel qu'ils se trouvaient prendre : c'était comme une promesse, un engagement.

Yvane la reçut sans mot dire et parut l'emporter sous le feuillage argenté des oliviers.

## 5

Fidèle à ma promesse, je pris dès le lendemain mes dispositions pour quitter l'hôtel. Je venais de régler la note et sortais sur la place du casino quand je remarquai, parmi les voitures en attente, la Mercédès du docteur.

— Il joue donc, quoi qu'il en prétende, pensai-je.

De fait, le docteur, flanqué de Dirk, parut peu après. Il proposa, cette fois encore, de me remonter à la Colle. Dirk s'assit à côté du chauffeur, je pris place à l'intérieur. Nous avions à peine démarré que le docteur déclara :

— La matinée a été bonne… Et, tirant de sa poche un gros paquet de billets : « Quatre cent vingt-deux mille », précisa-t-il.

Je m'exclamai.

— Prenez garde de ne pas les reperdre, ajoutai-je à tout hasard.

— Je ne peux pas perdre, je joue à coup sûr.

— Par exemple ! je voudrais bien savoir…

Il se rencoigna dans la voiture pour me dévisager ironiquement :

— Vous m'aviez mis au défi de trouver une martingale. Il faut bien que, de temps à autre, la science serve à quelque chose.

Ma curiosité n'était pas satisfaite. Jusqu'alors il m'avait été assez difficile de le prendre au sérieux, mais le paquet de billets m'obligeait à revenir sur ma première impression. Je n'hésitai pas à le presser pour obtenir quelques précisions. Il se fit prier :

— C'est une histoire assez longue qui exige des explications circonstanciées. Ne consentiriez-vous pas à m'accompagner au laboratoire ?

Désireux de tirer la question au clair, j'acceptai. Le docteur donna un ordre et la voiture qui entrait à la Colle contourna le corps du logis pour nous déposer devant une porte latérale de l'aile gauche. Un petit escalier grimpait au premier étage et débouchait directement dans une enfilade de pièces blanchies à la chaux et meublées seulement d'appareils scientifiques.

Fort posément, le docteur commença par revêtir une blouse blanche à manches courtes. Puis il se coiffa de la classique petite calotte du

chirurgien.

— Cher monsieur Delambre, me dit-il, vous n'êtes pas sans savoir que l'activité du cerveau s'accompagne de courants électriques qu'il est assez facile de déceler ?

— Mon Dieu, fis-je sans me laisser intimider par la solennité de ces préparatifs, je me doute bien que l'électricité doit avoir son mot à dire là-dedans…

Il sourit de cet aveu d'ignorance, sonna. Un Javanais en blouse blanche parut, auquel il dit quelques mots en malais.

— Nous allons commencer par une expérience classique, fit-il.

Le Javanais revint, tenant un gros lapin par les oreilles.

— Voyez cet animal, me dit le docteur. Je vais d'abord l'endormir.

Il injecta le contenu d'une seringue sous la peau du lapin qui tomba assommé sur le marbre de la table. En deux coups de rasoir, avec des gestes rapides et précis, il eut tondu le sommet du crâne de la bête.

Puis il disposa sa victime sur une tablette, lui immobilisa la tête, et branchant sur le courant électrique une sorte d'outil de dentiste, il l'appliqua sur la partie dénudée.

— Ce petit appareil, une merveille, permet de faire de tout crâne une écumoire, dit-il. Voyez, je ménage quelques orifices dans la boîte crânienne de cet animal, et voilà qu'apparaît la dure-mère, ajouta-t-il en indiquant une membrane laiteuse semblable à une coupole de méduse au milieu du trou qu'il découpait.

Ce genre d'opération est toujours assez impressionnant, je regardais en faisant la grimace.

— La bête est maintenant parée, déclara alors le docteur. Vous voyez que c'est moins long que de faire un civet.

Le Javanais, qui faisait office d'aide, transporta ensuite l'animal sous un appareil fixé au plafond, et d'où pendaient diverses fiches. Le docteur en prit une qu'il introduisit dans l'oreille du lapin, puis il m'indiqua une sorte de pendulette située en face de nous.

— Le miroir de ce galvanomètre va nous renseigner sur les courants électriques qui traversent le circuit.

Une seconde fiche fut amenée au contact de la cervelle même du lapin, le petit miroir se mit à osciller.

— Ondes alpha de la région occipitale, murmura à part lui le docteur. Excitons l'animal, continua-t-il en piquant la patte du lapin qui tressaillit, voyez, l'impulsion motrice s'accompagne d'un courant électrique que dénonce une forte déviation du galvanomètre.

Dans mon incompétence, je trouvais que c'était se donner beaucoup de mal pour qu'une glace se balance au bout d'un fil, mais je feignis un grand intérêt.

— A-t-on fait la même expérience avec des hommes ? demandai-je.

— Comment donc ! s'écria-t-il. Bien entendu, on ne découpe pas la boîte crânienne, on amène simplement les électrodes au contact du cuir chevelu. J'ai du reste un local particulier pour l'étude des encéphalogrammes.

Abandonnant le lapin au Javanais auquel il fit encore quelques recommandations que je ne compris pas, il me précéda dans une autre grande pièce au milieu de laquelle trônait un fauteuil surmonté d'une sorte de couronne ou de casque assez semblable à ceux qui servent à onduler les coiffures féminines.

— J'ai acquis une expérience suffisante pour pouvoir opérer sur moi-même, dit le docteur. Le dispositif expérimental est ici un peu plus délicat, mais reste en gros le même que celui de tout à l'heure. Allumons cette petite flamme, son image, réfléchie dans le miroir de l'oscillographe, va venir se projeter sur cet écran et rendre visibles les pulsations du courant.

S'approchant des fenêtres aux verres dépolis, il tira brusquement un écran noir qui plongea la pièce dans une demi-obscurité, puis, rejetant d'un mouvement de main rapide sa calotte blanche, il prit place dans le fauteuil et se coiffa du casque.

— Ne bougez pas, me dit-il, je vais me taire pendant quelques minutes pour laisser s'apaiser les rumeurs de mon activité cérébrale, puis je mettrai le contact, et vous verrez sur l'écran les oscillations lumineuses correspondant au rythme des courants de Berger qui me parcourent l'encéphale.

Je me tus docilement, intrigué comme au cinéma, et partagé entre une sourde inquiétude et la satisfaction d'être initié à de hauts mystères scientifiques. Le docteur fit comme il avait dit, et au bout de quelque temps, le point lumineux se mit à décrire de grandes oscillations sur l'écran.

— Vous voyez, maintenant que je vous parle, dit le docteur, l'effort d'attention que je dois faire a pour effet de freiner le rythme des oscillations qui sont étouffées par d'autres courants prenant naissance dans la zone du langage articulé.

Le déplacement sur l'écran s'était en effet ralenti, puis il revint à son amplitude première quand le docteur eut cessé de parler.

— L'expérience est surtout saisissante quand on la fait sur soi-même, car on y assiste à la fois extérieurement et intérieurement, si je

puis dire. N'avez-vous pas envie d'essayer ?

— Ça ne fait pas de mal ? demandai-je.

— Nullement, vous êtes là comme au théâtre dans un fauteuil.

Je pris sa place. Il m'appliqua délicatement la tête contre l'appuie-tête, et je sentis deux petites pièces métalliques venir au contact de ma peau derrière les oreilles.

— Les électrodes émoussées passent entre vos cheveux et ne vous piqueront pas. Relâchez-vous, ne pensez à rien, comme si vous alliez vous endormir.

J'obéis. Dans la pièce sombre et silencieuse, le point lumineux peu à peu commença son balancement. Il était agité de frissons réguliers, entrecoupés de périodes plus calmes.

— Commencez maintenant une opération mentale, me souffla à mi-voix le docteur. Épelez l'alphabet à l'envers.

Je commençai intérieurement : Z, Y, X… et j'eus la surprise de voir disparaître sur l'écran le frémissement de la tache. Comme je cherchais la lettre qui devait venir après cet X, sans la trouver, le point lumineux s'immobilisa complètement décelant l'effort de ma pensée. Avant de trouver la lettre, je dus réciter intérieurement tout l'alphabet à l'endroit : A, R, C,… et les oscillations recommencèrent pendant cette énumération facile. Puis je repris W, V… et butai à nouveau avant de retrouver U et T, ce qui provoqua un nouvel arrêt des pulsations.

Le docteur avait raison, l'expérience était assez saisissante. Les efforts variables de l'attention se trouvaient matérialisés sur l'écran par les frémissements de la tache. On croyait voir dans sa propre tête, chose plus impressionnante que de voir battre son cœur. Pour faire danser sur l'écran le petit feu-follet qui figurait l'étincelle de la pensée, il suffisait de vouloir penser, ou de ne pas le vouloir. Jamais commande plus ténue et plus directe ne devait avoir permis de régler hors de soi l'évolution d'un phénomène. J'étais comme le Dieu de cette tache dansante.

— Nous n'avons pas seulement la possibilité de détecter les ondes de Berger qui reflètent l'activité de la pensée, nous pouvons aussi déceler les courants spéciaux dus à l'affectivité, me dit le docteur.

Je sentis qu'il déplaçait dans mes cheveux une sorte de peigne métallique pour l'amener sur le côté droit de mon front où il parut chercher avec soin l'emplacement convenable. La tache lumineuse se mit à décrire un petit cercle au milieu de l'écran.

— Relâchez-vous.

La tache lumineuse s'immobilisa presque. Alors il me souffla très

doucement à l'oreille :

— Cher monsieur Delambre, quels sont vos sentiments à l'égard de ma belle-fille Yvane ?

Une bouffée de sang me monta au visage, je sursautai dans le fauteuil. Sur l'écran, le petit cercle s'élargit jusqu'à en toucher les bords, menant une danse extravagante.

— Je ne vois pas quel rapport, dis-je à tout hasard et la gorge sèche.

— Aimez-vous ma belle-fille ? reprit le docteur.

— Vous me permettrez de garder mes sentiments pour moi, répondis-je avec une insolence voulue.

— Hélas ! j'ai grand-peur que ce soit impossible, fit le docteur qui ne quittait pas des yeux l'écran où la sarabande du cercle lumineux perdait toute retenue.

— C'est une trahison ! m'écriai-je furieux en me débarrassant d'un seul coup de tous les instruments qui m'auscultaient le crâne.

— Calmez-vous, cher monsieur, fit le docteur en relevant les écrans qui obscurcissaient les fenêtres. Ma question s'explique très bien. Je n'ai pas cherché, sans raison importante, à surprendre des secrets qui ne m'appartiennent pas. Si vous ne devez être qu'un ami de passage, je ne vous dois que les égards dus à l'amitié, rien de plus. Mais si l'intérêt que vous éprouvez pour ma famille répond à un sentiment plus profond, il est normal que je vous fasse confiance et que, sous le sceau du secret, je vous fournisse des explications supplémentaires sur mes travaux : il me déplairait en effet de passer maintenant à vos yeux pour un personnage qui gagne sa vie au jeu…

Ma colère s'apaisait mal.

— Mes sentiments, je les ignore moi-même, commençai-je.

Le docteur eut un geste, accompagné d'un sourire.

— Je ne vous demande plus rien, ce que j'ai vu me suffit. Mais tout ce que nous avons fait jusqu'à présent ne compte que peu auprès de ce qui me reste à vous apprendre. Vous étiez curieux de connaître ma martingale, monsieur Delambre, votre curiosité va être satisfaite. Voulez-vous que nous passions dans mon bureau ? Nous y serons mieux pour causer.

# 6

Cette séance au laboratoire me laissait furieux et assez désemparé. La situation se trouvait retournée. Le docteur Mops, que je traitais jusque-là avec désinvolture, avait pris barre sur moi. Je me sentais diminué, prêt à subir son ascendant encore que je m'en défendisse. La pensée que je pouvais avoir été attiré dans je ne sais quel traquenard se faisait aussi jour en moi. Dès que nous eûmes quitté les salles d'expérience, il abandonna le ton un peu solennel qu'il avait pris, pour retrouver sans transition l'allure bonhomme et cordiale qui était à l'ordinaire la sienne. Ce brusque changement d'attitude ne fut pas sans me confirmer qu'il n'y avait qu'affectation dans sa jovialité coutumière, et je me tins encore davantage sur mes gardes.

— Un peu de genièvre ? me proposa-t-il quand nous fûmes dans le bureau. Skiedam est notre Bordeaux, et porte la renommée de la Hollande dans tout l'univers. Ma foi, cela vaut bien Rembrandt !

J'avalai l'alcool et me sentis plus rassuré sur mes bases. Le docteur se cala dans un fauteuil et, croisant les bras, commença par caresser à plusieurs reprises ses biceps velus sous les manches courtes de la blouse blanche.

— « Je vous ai dit, cher monsieur, que je ne voulais pas avoir de secrets pour vous. Cela va m'obliger à vous rappeler quelques données histologiques. Elles peuvent ne pas vous intéresser, elles ont leur importance. Depuis longtemps on a remarqué que, à l'inverse des cellules ordinaires qui composent notre organisme, les cellules nerveuses ne se multiplient pas. Vous naissez avec toutes vos cellules nerveuses et, leur nombre ne pouvant augmenter, elles vous accompagnent jusqu'à la mort. Ainsi, dès la naissance, la structure matérielle du système nerveux qui supportera tout l'édifice psychophysiologique de votre personne est prête à jouer son rôle, à se charger de toutes les connaissances que vous acquerrez. En d'autres termes, votre cerveau est une plaque qui s'impressionne à mesure que vous avancez dans la vie, et sur laquelle vous ne pouvez rien effacer puisque les grains qui la constituent sont toujours les mêmes. Cette particularité des cellules nerveuses est riche de signification sur la nature de la personne humaine. Point n'est besoin de faire appel à une âme surnaturelle pour justifier la conservation du moi au milieu de l'écoulement général des choses, la permanence de la cellule suffit à

l'expliquer.

« Je passerai maintenant à l'autre bout de la spéculation philosophique. Je vous ai déjà fait une profession de foi matérialiste. Je crois que tout ce qui se passe dans l'univers, tout ce qui s'y passera, dépend de facteurs matériels dont l'évolution est régie par des lois immuables. Tout est écrit depuis le premier jour de la création, et rien ne peut modifier en quoi que ce soit le déroulement du programme initial. »

Après la scène du laboratoire, cette conversation philosophique avait quelque chose d'anodin, et, à tout prendre, je la préférais à des expériences où je servais de sujet. J'eus un geste de condescendance polie, comme pour réserver mon opinion, et me contentai de boire une gorgée de genièvre.

— « Ce que je viens de vous dire n'est pas essentiel à la suite qui reste acquise quelle que soit l'hypothèse qu'on accepte, mais cela explique l'orientation que je donnai à mes recherches. J'ai pu localiser dans l'écorce cérébrale les zones qui président à l'organisation de la mémoire, j'ai pu détecter, comme dans les expériences que nous venons de faire, les courants électriques associés à l'activité de ces zones.

« Tout à l'heure, si vous ne m'aviez pas brusquement interrompu, je vous aurais montré sur le lapin au crâne ouvert une curieuse expérience, au reste bien connue, qui consiste à rythmer artificiellement les oscillations électriques des courants corticaux. Il suffit de soumettre l'animal à des excitations périodiques : une lampe qui s'allume et s'éteint devant ses yeux, pour que les pulsations des courants cérébraux se modèlent sur le rythme artificiel de la lampe. Dès lors, suivez-moi bien. »

Il se leva, étendit un doigt de professeur pour souligner un point important de l'exposé, et continua :

— Voici un sujet. Je localise les courants cérébraux correspondant aux zones de sa mémoire. Je les soumets à un rythme accéléré d'oscillations qui ont pour effet de donner aux cellules nerveuses de sa mémoire une activité plus intense, plus rapide que l'activité normale. Je *vieillis* ainsi artificiellement les cellules, je les pousse dans le temps, dans la durée, en un point de leur évolution qui précède celui où se trouvent les autres cellules. Mais ces cellules de la mémoire n'ont pas deux façons de vieillir. Si, comme je vous l'ai dit, le film de l'évolution du monde est de tout temps enregistré dans les archives de l'avenir, si ce qui doit arriver est déjà contenu dans ce qui est arrivé, les cellules vieillissent comme elles devaient normalement vieillir, mais plus vite, et, au résultat, l'activité poussée de la mémoire de mon sujet le précède

dans le temps pour me révéler alors l'avenir déjà enregistré, que rien ne peut modifier. J'obtiens finalement un sujet qui a *la mémoire de l'avenir*… Ce sujet, vous l'avez deviné, c'est Dirk.

Je restai un peu médusé, la tête renversée dans le fauteuil pour ne pas quitter des yeux le docteur, car je me méfiais maintenant de tous ses gestes. Mais le souvenir de l'étrange attitude de Dirk, lors de notre dernière rencontre, me revint à l'esprit.

— Dirk, reprit-il, resté entièrement normal quant à son comportement, vit actuellement en pensée à une minute dix secondes en avant du présent. Sa vie se déroule en partie double : son corps tient compagnie aux nôtres, et il fera au bon moment tous les gestes à faire, mais sa pensée le précède dans le temps de soixante-dix secondes et il dira, de temps à autre, ce qu'il y aura à dire soixante-dix secondes plus tard !

Il accompagna ces derniers mots d'un ricanement triomphal.

— Mais, balbutiai-je, Dirk consent à cette expérience ?

— La question n'est pas là, fit sèchement le docteur. Maintenant, vous comprenez très aisément la suite. Soixante-dix secondes d'avance dans la connaissance de l'avenir, il suffit de savoir en profiter. La durée moyenne qui sépare deux coups à une table de la roulette est de soixante-dix secondes. Au-dessus de la table de jeu, après chaque coup, un chiffre s'allume indiquant le numéro qui vient de sortir. Je me place avec Dirk de façon à voir ce signal. Le 12 vient de sortir et s'allume. Je lui demande : « Quel est le numéro allumé ? » Il me répond : « 28 ». Je sais que le 28 sortira le coup suivant et je joue le maximum. S'il ne répond rien, c'est qu'il ne peut rien dire parce que la cadence d'un coup à l'autre différera de soixante-dix secondes. Ce matin, j'ai obtenu quatre réponses, soit quatre coïncidences, résultat : quatre cent mille et quelques francs. Depuis une semaine, la principauté m'a versé douze millions.

Mon ahurissement se teintait d'un sourire prudent.

— C'est la fortune assurée… fis-je.

— Pas encore, dit le docteur. Mon petit manège ne saurait durer toujours, et, ce matin même, je me suis senti épié par quatre inspecteurs de la police des jeux. On ne peut rien me reprocher, mais on peut m'interdire, sous un prétexte ou sous un autre, l'entrée des salles de jeux. J'ai cueilli douze millions au passage, mais, en réalité, mes intentions sont autres.

Je fronçai les sourcils, repris par l'inquiétude.

— Souffrez, dit alors le docteur, que nous en restions là. Je vous ai fait les confidences promises. Pour le reste, il me déplairait de

m'avancer avant d'avoir des certitudes, de vendre la peau de l'ours, comme on dit en français. J'espère que vous ne m'en voulez plus et que nous sommes toujours amis…

Toutes mes pensées se brouillaient dans ma tête, je me levai, serrai machinalement la main qu'il me tendait, et sortis.

Je ne revins un peu à moi qu'en me retrouvant à l'air libre. J'avais pris une dose trop forte de docteur, à moins que ce ne fût le genièvre… En tout cas, ma première impression claire fut une envie irrésistible de m'en aller le plus loin possible, le plus vite possible. Tout ce qui se passait ici m'apparaissait inquiétant, vaguement dangereux. J'avais fait une folie en souhaitant m'installer dans les dépendances du château. Prendre le large au plus tôt était la solution de la sagesse.

Peu à peu, l'air frais sous les arbres du parc calma cependant mon agitation. Au détour d'une allée, je tombai sur Narda en compagnie des deux chiens danois.

— Savez-vous que mon oncle m'a permis de rester ici ? me dit-elle. Je suis bien contente de ne pas retourner en Suisse. Si vous n'aviez pas été là pendant le déjeuner l'autre jour, je n'aurais pas osé parler.

Sa voix fraîche de toute jeune fille me faisait du bien à entendre. La pensée me vint d'en appeler au jugement de son innocence sur le point qui me préoccupait.

— Narda, que pensez-vous de votre oncle ?

— Lui ? Il me fait rire, me répondit-elle en riant elle-même.

« Heureux âge ! » pensai-je. Mais, qui sait ? peut-être avait-elle raison et convenait-il de rire ? Sa compagnie me ramenait à une vue plus saine des choses. Je me prêtai à son bavardage. Elle me dit incidemment, avec cette précision qu'ont les propos d'enfant, qu'Yvane était chez son coiffeur à Cannes. Yvane, c'était extraordinaire, je n'y avais plus songé. Mais aussitôt, toute ma pensée fut envahie par elle. Pouvais-je fuir et l'abandonner ?

Du pavillon, où je poursuivais mes méditations, je devinais entre les branches des oliviers l'aile gauche du château, celle des laboratoires, à quelques centaines de mètres. C'était une tache pénible dans le paysage et comme une sourde menace. Vraiment, la prudence me commandait de m'arracher à ces lieux, je le sentais. Mais, d'autre part, songeant à Yvane, je trouvais qu'il n'y avait pas de péril immédiat, que je pouvais encore attendre pour voir comment les choses allaient tourner. Malgré tout, je restais indécis.

J'allai jeter un coup d'œil à l'intérieur de ma demeure. Le divan, confortable sous ses cretonnes claires, semblait accueillant. Dans la pièce d'entrée, les fleurs qu'avait apportées Yvane mouraient

lentement dans les vases. La promesse que j'avais faite la veille me revint à la mémoire. À bien y réfléchir, mon malaise tenait surtout à une vague crainte de surprendre des secrets que je n'avais pas à connaître, à me trouver complice de faits que je préférais ignorer. Et ce pauvre Dirk, dans tout cela, quel rôle jouait-il ?… Tout bien pesé, je ne pus me faire à l'idée de dormir si près du docteur. Il aurait pu influencer mes rêves, se livrer pendant mon sommeil à je ne sais quelle expérience sur moi. Avant la nuit, je sautai dans ma voiture, j'allai coucher à l'hôtel à Nice.

— Quand on a une maison, il est beaucoup plus drôle de ne pas l'habiter, me disais-je à titre d'excuse.

# 7

Quand je m'éveillai dans ma chambre d'hôtel, les événements de la veille s'étaient un peu tassés dans mon esprit. Mes craintes m'apparurent exagérées. J'avais une maison qui m'attendait au pied des collines, que faisais-je encore à l'hôtel, dans cette ville bruyante, quand depuis deux jours je n'avais pas vu Yvane ? Traversant le marché de la vieille ville, j'emplis de fleurs ma voiture, et, fort de cette justification de mon séjour à Nice, je pris le chemin de la Colle. Tout était silencieux dans le pavillon et les environs. La *loggia* était charmante dans le soleil frais du matin. Je commençai à déballer mes affaires.

On frappa au carreau : c'était Yvane, désireuse de savoir comment j'avais dormi. J'avouai n'avoir point couché là. Elle en parut consternée.

— Ce qui me déçoit surtout, continua-t-elle, c'est qu'hier soir je vous imaginais là, dans votre maison, que je croyais vous y voir… et j'apprends maintenant que c'est faux ! Je ne suis pas habituée à ce que mes pensées puissent être fausses… Il n'y avait rien dans la maison où je croyais vous voir. Comme c'est extraordinaire !

Bien que ces soupirs pussent paraître assez puérils, il m'était impossible de ne pas être ému par les inflexions de sa voix où se résumait ce qui semblait être l'essence d'elle-même : une sincérité désarmée et désarmante devant la vie.

Pour la consoler, comme on console un enfant, je lui annonçai que j'avais trouvé un petit bateau de cinq mètres à vendre dans le vieux port à Nice et que nous pourrions peut-être l'acheter à frais communs. Mon idée fit merveille pour chasser sa déception. Le « nous » qu'elle répéta avait dans sa bouche quelque chose de clandestin et de chaste qui me ravit. Elle voulut aller voir le bateau tout de suite. Je cédai à son désir. Devant le bateau, il fallut l'essayer. J'avais à me faire pardonner mon manque de parole, je consentis à tout. Nous refusâmes l'assistance du matelot qui voulait nous accompagner, la mer était calme, nous pouvions bien manœuvrer seuls.

Yvane était d'une maladresse charmante, en dépit de sa docilité à suivre mes conseils. Le départ fut assez laborieux, mais nous prîmes tant bien que mal le large. Passée la première période d'activité, nous nous trouvâmes enfin côte à côte, les mains sur la barre. Alors nous

eûmes ensemble la pensée que, pour la première fois, nous étions vraiment seuls, car nous échangeâmes en même temps un sourire qui avait cette signification.

Elle se laissa aller en arrière, sur le faux-pont, la nuque en porte-à-faux dans le vide, les yeux défiant l'éclat du ciel, et sa chevelure flottant au-dessus de notre sillage.

— J'ai l'air d'avoir pêché une sirène, fis-je.

Sur la barre était restée posée sa petite main, brune et nerveuse, qui ne semblait plus faire partie de son corps allongé, une main oubliée, suivant sagement les mouvements que j'imprimais au gouvernail, une main si seule et d'une ossature si délicate qu'elle en était attendrissante. Je m'inclinai, je l'embrassai longuement dans le vallon qui se creuse à la naissance de deux doigts.

— Vous m'embrassez en septembre, fit sa voix chantante au-dessus de la mer.

Et comme je comprenais mal :

— Vous savez bien, l'endroit où l'on compte les mois sur le poing fermé, trente et un, trente jours… Vous m'avez embrassée en septembre.

— Revenez près de moi, lui dis-je. Que faites-vous si loin ?

Elle releva son buste.

— J'oubliais, voilà ce que je faisais, j'oubliais.

— Oublier quoi ?

— Tout. C'est mon impression dominante en ce moment : l'oubli. Et cela me repose infiniment. Comme si j'avais tout laissé pour être ailleurs.

— M'ayant laissé avec le reste ? demandai-je.

— Non, pas vous, mais moi, mon « moi » que j'ai laissé.

— Alors, donnez-le-moi, je vais le garder pendant que vous n'êtes pas là.

D'un geste de petite fille obéissante, elle vint appuyer sa chevelure sur mon épaule. La voile nous emportait silencieusement sans effort, je murmurai :

— Un joli « moi », brun et or, tout parfumé du sel de la mer, un « moi » léger comme un ciel du matin.

Un mouvement sec de sa tête roulant sur mon épaule, indiqua une dénégation muette. Elle dit :

— Un « moi » qui me lasse et me désespère, un « moi » dont je ne

sais jamais où il ira, ce qu'il fera, un « moi » qui m'entraîne dans des songes où je me perds… Elle me regarda en face : « Est-ce le même ? Est-il possible qu'il y ait tant de différences entre ce « moi » que vous voyez du dehors et celui que je vois du dedans ? »

— Alors, c'est celui du dedans qu'il faut me donner à garder.

— Non, c'est un animal sauvage, intraitable, répondit-elle. J'aime mieux vous donner l'autre.

Je dis : « Je les veux tous les deux. »

Elle hocha pensivement la tête, mais revint se blottir contre moi.

Moi aussi, j'oubliais tout. J'étais bien loin en ce moment de la Colle, du docteur, de son affreuse logique, de ses sombres expériences. Mon indécision coutumière cédait devant une certitude : la pensée que, de toute la vie où j'avais séjourné depuis trente ans, moi aussi sans trop la comprendre, il n'y avait à retenir et emporter que cette chose toute simple et merveilleuse, cette forme vivante serrée contre moi.

Je virai de bord dans une crique où l'eau était si calme, si transparente aux rayons du soleil que par vingt mètres de fond on pouvait deviner les taches de sable et les algues du sol sous-marin. Penchée sur le bord, Yvane dit, – et longtemps je devais m'en souvenir :

— Quels étranges et merveilleux paysages ! Pourquoi les noyés seuls ont-ils le droit de s'y promener ?

— Et les scaphandriers ?

Elle protesta contre cette lourdeur.

— Ce sont des paysages où il faut aller nue, caressée par les algues, cheveux au gré des flots, les yeux à même la mer… Ys, la ville d'Ys… Ce sont mes initiales, savez-vous ? Y. S. J'aimerais aller par les rues de ma ville engloutie, la ville d'Ys…

— Je le disais bien que j'avais pêché une sirène !… Et dès le premier jour j'aurais pu le savoir, continuai-je en faisant allusion à notre rencontre.

C'était la première fois que je me trouvais évoquer un souvenir que nous avions en commun. Je lui demandai ce qu'elle avait pensé de moi ce jour-là.

De la main, elle caressa le contour de ma joue.

— Rien. Je ne pouvais pas savoir que vous seriez si indulgent à tous mes caprices, si accueillant à tous mes propos de petite fille. On me dit souvent que je n'ai pas douze ans d'âge. J'aimerais que ce fût vrai. Mais j'ai plutôt l'esprit sans âge… Il n'y a qu'avec vous que je puis dire ce que je pense.

Le vent avait tourné, une légère houle se levait. Les mouvements du bateau nous amenaient parfois au contact l'un de l'autre, comme pour une leçon de salutaire rudesse, pour nous rappeler nos corps faits de muscles et d'os. Mais je n'avais pas le cœur, non plus que la pensée, à des gestes exigeants.

Je n'étais plus un enfant, ni même un tout jeune homme. À bien des reprises, il m'avait été donné de connaître la compagnie de femmes que l'on disait agréables. En ces circonstances passées, l'obligation de jouer un rôle, de me montrer attentif à l'impression que je pouvais produire, ou aux tâches attendues, m'avait toujours gâché l'agrément de ces rencontres. Ici, je ne trouvais rien de pareil. Pour la première fois, je me laissais aller sans arrière-pensée, sans souci d'un jeu à mener, non que je me laissasse conduire, mais tout se faisait de soi-même. « Avec vous, je puis dire ce que je pense », disait-elle. « Et moi », aurais-je pu lui répondre, « je n'ai jamais ressenti qu'avec vous cette impression d'être bien, sans effort. »

Nous ne revînmes qu'au soir. Et, ce soir-là, pour la première fois, je couchai dans le pavillon. L'attrait d'un cœur vierge l'avait emporté sur les troubles dangers qui semblaient rôder dans les allées du parc. L'événement prenait une valeur symbolique, et marquait un pas vers l'acceptation d'une situation qui, tôt ou tard, allait exiger une démarche officielle. Mais avant de me décider à parler au docteur, il me fallut pourtant bien près d'une semaine.

# 8

Je me fis annoncer dans le courant d'une matinée. Les impressions pénibles ressenties lors de mes premières visites m'assaillirent à nouveau dès mon entrée dans le bureau. Chaque objet occupait sa place immuable, et si les vitraux des fenêtres ne jetaient pas leurs taches de couleur sur le tapis, c'est que le ciel plombé de ce matin tournait à l'orage.

— Voilà quelque temps que nous n'avions eu le plaisir de nous rencontrer, me dit gaiement le docteur. Il n'est que d'être voisins pour ne pas se voir.

Je désirais en venir le plus rapidement possible au but de ma visite. Le docteur ne m'en laissa pas la possibilité :

— Votre demeure est-elle propice au travail ? Quant à moi, je n'ai pas perdu mon temps. Il marqua une pause pour m'annoncer avec plus d'emphase : « Dirk est en avance de quarante-huit heures… »

Tout ce que je m'étais proposé de dire me resta du coup dans la gorge, se trouvant hors de mesure avec cette extraordinaire déclaration. Moi qui voulais avoir oublié toute cette affreuse expérience, je m'y trouvais brutalement replongé, et demeurai saisi, la respiration coupée comme par un jet d'eau glacé.

— Nous n'allions pas rester en chemin après les premiers résultats encourageants obtenus, continua le docteur qui parut désireux de profiter de ma surprise pour placer des confidences. Le traitement par excitations artificielles semble agir de plus en plus rapidement à mesure que nous progressons. Les difficultés rencontrées sont, le croiriez-vous ? d'un ordre beaucoup plus mesquin : elles tiennent aux mesures à prendre pour rester en contact avec le sujet. Ces mesures, je les avais pressenties, mais je n'imaginais pas leur mise en œuvre aussi délicate. En effet, non seulement Dirk ne parle que si le décor qui l'entoure est identique à celui où il se trouvera quarante-huit heures plus tard, mais il faut encore que la situation des interlocuteurs soit celle-même qui se reproduira le surlendemain. Dans ces conditions seulement, il y a accrochage entre les deux composants de sa personne, entre son corps et sa pensée, et par suite expression possible. Autrement, il est déphasé, pourrais-je dire, il ne dit rien.

« Vous comprenez maintenant l'importance que j'attache à la

permanence du décor autour de nous ? Un simple bouquet de fleurs sur ma table suffirait à paralyser Dirk. De plus, comme les questions que je lui pose doivent être celles que je lui poserai le surlendemain, je suis contraint à un emploi du temps très strict, se répétant scrupuleusement chaque jour, faute de quoi je ne pourrais espérer que des accrochages fortuits.

« Vous semblez incrédule, je vais vous convaincre. Il va être dix heures, l'heure de mon premier entretien journalier avec Dirk. Pour qu'il vous accepte comme interlocuteur, il faut d'abord que vous me promettiez de revenir me voir après-demain à la même heure, habillé autant que possible de la même manière. À cette condition, il vous dira aujourd'hui ce qu'il devait vous dire après-demain. C'est promis ?

Machinalement, j'inclinai la tête.

— Je vais d'ailleurs voir tout de suite si vous tiendrez votre promesse. S'il vous reconnaît, c'est que vous viendrez.

Il se leva, gagna la porte au fond de son bureau, et, l'œil fixé sur la montre de son poignet, attendit qu'il fût exactement dix heures pour crier :

— Nous allons pouvoir travailler Dirk, voulez-vous descendre ?

— Oui monsieur, fit la voix de Dirk.

— Ce sont nos phrases rituelles, m'expliqua le docteur tandis que j'entendais un bruit de pas sur les marches d'un escalier intérieur.

Dirk parut, calme, assez dégagé d'allure, plus à son aise que lors de notre dernière rencontre.

— Bonjour Dirk, fis-je d'une voix un peu étranglée.

— Tiens, monsieur Delambre, je suis heureux de vous voir.

Le docteur m'adressa un regard de satisfaction, sans doute pour me remercier de la visite que je lui ferais le surlendemain. S'approchant d'une fenêtre, il l'ouvrit sur le ciel.

— Que pensez-vous du temps, Dirk ?

— Soleil radieux, jour glorieux, fit Dirk.

Or, jamais il n'avait fait si noir, et l'orage paraissait sur le point d'éclater.

— Vous savez maintenant le temps qu'il fera après-demain, me dit le docteur. Ne craignez pas de faire des réflexions à haute voix, Dirk les entend peut-être, mais il ne manifestera pas si elles ne sont pas dans la ligne d'après-demain.

— Trouvez-vous réellement qu'il fait beau ? demandai-je à Dirk. Ne voyez-vous pas des nuages ?

— Vous plaisantez, répondit-il, jamais le ciel n'a été si bleu.

À ce moment jaillit un éclair, le tonnerre retentit, et j'observai que Dirk avait tressailli.

— Avez-vous entendu ? lui demandai-je.

Il ne répondit pas.

— Votre question n'est pas de celles qui seront posées après-demain, le sujet est décroché, m'expliqua le docteur. Mais, cher monsieur Delambre, vous pensez bien que si je pousse ce jeune homme vers l'avenir, ce n'est pas seulement pour connaître le temps qu'il fera et faire recouvrir en temps utile mon parapluie. Comme nous n'avons plus de secrets pour vous, nous allons continuer devant vous la suite de nos travaux journaliers.

Il mit entre les mains de Dirk une longue bande de papier assez étroite, puis passant de l'autre côté de son bureau s'assit un crayon à la main.

— Vous pouvez commencer, Dirk, pas trop vite, fit-il.

— Central Mining 4 215. Geduld 1 700. Union Corporation 1 680. Areas 355. Anglo American 511. Gold-fields 698. Royal Dutch 6 957. Rio 2 486…

Je reconnus alors, dans la bande de papier qu'il lisait, une de ces feuilles comme en déroulent les appareils enregistreurs des cours de la Bourse. Le docteur notait les chiffres. Dirk, imperturbable, continuait :

— Rosario 4 520. Quilmès 5 390.

Au bout d'un quart d'heure, Dirk eut terminé sa lecture.

— Vous avez compris ? me demanda alors le docteur. Sur ce rouleau figurent les cours de la Bourse d'hier. Ce matin, comme tous les matins, il m'a été apporté de la succursale du Crédit Lyonnais à Nice. Je le fais lire par Dirk, qui, en son ancienne qualité de commis d'agent de change, n'a cessé de s'intéresser à la finance. Mais ce qu'il lit, ce ne sont pas les cours d'hier, ce sont les cours de demain. La suite est facile à saisir. Tout à l'heure, je vais téléphoner mes ordres. Je ne peux pas dire que je joue, puisque j'achète et vends à coup sûr. Et, cher monsieur Delambre, sur le marché des valeurs, nous ne trouvons plus d'inspecteurs pour nous interdire l'entrée des salles de jeu !

Un éclair diabolique faisait briller son regard derrière ses lunettes. Il sembla attendre quelque exclamation de ma part. Je lui refusai ce plaisir.

La séance était terminée, Dirk vint me serrer la main. Je me sentais une grande pitié pour ce pauvre diable.

— Au revoir, Dirk, fis-je en lui pressant longuement la main.

Il remua les lèvres, mais aucun son n'en sortit.

— Signe qu'après-demain, à dix heures trente-cinq, vous serez déjà sorti de mon cabinet, dit le docteur. Votre visite sera plus brève que celle d'aujourd'hui…

Je m'étais levé, j'étais sorti sans dire un mot. Comme chaque fois que j'avais rendu visite au docteur, je me trouvai d'abord dans l'état d'une boussole affolée par un orage magnétique. Je ne savais plus que penser et que faire. « Ah ! Il croit que je reviendrai, il se trompe ! » commençai-je par m'écrier. Porter ainsi atteinte à ma liberté, il ne manquait plus que ça ! Pour commencer je m'en irais… Mais poussant cette hypothèse d'une fuite précipitée, je me demandai où j'irais porter mes pas. Je pouvais rendre visite à mon beau-frère au Caire, ou aller retrouver une vieille amie à Cambo, vieux souvenir de mon dernier congé, mais aucune de ces perspectives n'était bien emballante. Quant à reprendre le vagabondage que j'avais mené jusqu'alors, c'était chercher des aventures qui seraient à coup sûr moins étranges que celle que je trouvais ici…

La pluie diluvienne qui commença à tomber me rafraîchit un peu la tête. En dépit de ses prétentions scientifiques, toute cette histoire était louche. La façon dont Dirk était traité m'indignait surtout. Non que j'eusse une sympathie spéciale pour le pauvre garçon, mais il était difficile de voir traiter comme un cobaye un être humain sans élever une protestation. Je ne m'étais pas montré assez énergique. De tous ceux qui vivaient dans l'entourage du docteur, j'étais le seul qui pût lui tenir tête. Moi parti, qui sait ce que sa tyrannie ou son influence pourraient faire des êtres qu'on lui abandonnait ? Mais, qui sait aussi s'il ne s'était pas servi de sa belle-fille pour m'attirer dans un guet-apens, et tenter sur moi quelque autre expérience ?… Eh bien, je ne reculerais pas, et, puisque j'étais entré dans le jeu, il aurait à compter avec moi. Pour commencer, je lui dirais que je n'acceptais pas qu'on estropie un être pour gagner à la Bourse…

Je ruminai des réflexions de ce genre toute la journée qui suivit. Yvane était absente. Prise d'une crise d'énergie, elle était allée à Marseille pour dédouaner des colis venant de Hollande. J'étais moi-même gonflé à bloc quand je me retrouvai, au jour et à l'heure dite, dans le cabinet du docteur.

La scène se reproduisit avec une fidélité hallucinante.

— Nous allons pouvoir travailler, Dirk, voulez-vous descendre ?

— Parfaitement, monsieur.

Dirk parut.

— Bonjour, lui criai-je.

Il ne répondit pas.

— Voilà qui montre que votre visite ne se reproduira pas dans quarante-huit heures, ironisa le docteur.

Puis il y eut la scène de la croisée.

— Que pensez-vous du temps, Dirk ?

— Déjà bien chaud pour la saison.

— Donc, le temps ne changera pas d'ici après-demain, conclut le docteur.

— Vous ne trouvez donc pas Dirk qu'il y a des nuages ? fis-je déjà heureux de constater qu'il voyait le ciel aussi bleu qu'il l'était réellement.

Mais j'avais oublié qu'il ne pouvait me répondre puisque je ne devais pas être là le surlendemain.

Le docteur lui mit dans les mains les cours de la Bourse.

Aucun son ne sortit de ses lèvres.

— C'est vendredi, m'expliqua le docteur, et demain samedi la Bourse de Paris est fermée. Il ne peut donc rien dire. Je lui laisse cependant le papier dans les mains pour ne pas perdre le rythme de nos occupations régulières.

Familiarisé avec l'atmosphère, j'étais moins impressionné. C'était le moment que je m'étais fixé pour intervenir. Je pris le docteur à l'écart et commençai de but en blanc :

— N'avez-vous pas abusé de vos pouvoirs pour contraindre Dirk à s'engager dans cette horrible aventure ?

Le docteur releva la tête avec surprise pour me toiser sous le verre de ses lunettes. Je soutins avec résolution son regard. Il put voir que j'étais décidé à tout.

— Je pourrais vous demander de quoi vous vous mêlez, me répondit-il sèchement.

— Je ne supporterai pas qu'on torture quelqu'un devant moi, quels que soient les mobiles plus ou moins scientifiques qu'on invoque.

L'impassibilité qu'affectait le docteur achevait de me mettre en colère. Malgré moi, mes poings se serraient. Le docteur poussa un soupir.

— Ce beau mouvement de générosité, commença-t-il, tombe à faux, ainsi qu'il est en général de règle. Vous voulez des explications, les voici, quoiqu'il m'en coûte : l'homme dont vous prenez la défense a profité de l'hospitalité qu'il trouvait à mon foyer pour séduire ma femme. Oui, ce galopin, monsieur, m'a déshonoré. Par amour, que non

pas ! par vanité. Bien plus, il a osé comploter ma propre disparition. Sa conduite criminelle fut à l'origine de la mort de Gabrielle. Un mot de moi, il serait entre les mains de la Justice, il le sait. J'ai sur lui un droit de vie ou de mort, et je pourrais légitimement disposer de lui à mon gré, mais je ne lui ai pas imposé de conditions, c'est lui qui, pour se racheter, m'a-t-il dit, m'a demandé de le prendre comme sujet d'expérience… J'aurais préféré le chasser, ne plus le voir… Ah ! Je ne sais si vous avez aimé, monsieur Delambre, si votre confiance a été trahie. Moi, j'aimais, j'aimais avec une stupidité, un aveuglement, une foi, enfin passons… L'affreuse révélation fit de moi une loque. C'était un effondrement intérieur, un déchirement viscéral, un goût du néant qui me submergeait. À quarante ans passés, Gabrielle avait conservé toute la naïveté de l'enfance. La maternité même n'avait pas réussi à la lester de gravité et de soucis. Elle était comme l'incarnation de la jeunesse éternelle, sa candeur était prodigieuse…, c'était pour cela que je l'aimais. Je vous étonne peut-être. Il est extraordinaire que l'équilibre de nos vies sérieuses et appliquées se trouve reposer sur des appuis si minces, si légers que la moindre voix tentatrice peut les faire fléchir. Concevable ou non, cela est. Elle, elle n'était pas coupable, elle ne pouvait comprendre, elle s'était abandonnée à je ne sais quel jeu. Quand elle a compris, elle en est morte… Mais lui, ce misérable… Et, à toute heure du jour, il faut que j'aie devant moi le visage de cet homme, la bouche qui s'est posée sur…, les mains qui ont… Ah ! c'est affreux. Dans la jalousie, les images précises qui tiennent à la chair sont particulièrement torturantes. La source de ces images est là, constamment sous mes yeux. De lui ou de moi, le plus à plaindre n'est pas celui que vous pensez. Il y a trois ans de cela, et je n'ai rien pu oublier encore… Après ce coup, que me restait-il ? Mon travail. Mes recherches, je m'y suis jeté avec l'ardeur du désespoir, c'était le seul lien qui me rattachait à la vie. Et c'est aussi pour éloigner de moi cet homme, ce rappel constant de mon malheur, que je le pousse devant moi dans l'avenir, plus loin, plus loin encore…

Cette confession me laissa une fois de plus interdit. Tout le plan d'offensive que j'avais projeté en était bouleversé. Au lieu de me trouver en présence d'une machination plus ou moins obscure, je ne découvrais qu'une lamentable et banale histoire de malheurs conjugaux. Sur le moment, je ne trouvai plus rien à dire. Mais de ces confidences, je retenais surtout, avec un égoïsme qui faisait bon marché des déceptions sentimentales du docteur, ce qui concernait la mère de celle qui me tenait à cœur. Dans le bref portrait qu'avait fait le docteur de cette Gabrielle, j'étais surpris de la trouver moralement aussi semblable à sa fille, et plus étonné encore que les raisons qui avaient motivé l'attachement du docteur : le charme d'une certaine innocence, d'une certaine candeur, fussent celles mêmes qui m'avaient

séduit chez Yvane. Une telle identité de sentiments m'empêchait de sourire d'une infortune assez comiquement avouée entre deux expériences. De plus, dans ce recommencement poursuivi à travers les générations successives, et dans cette communauté d'instincts qui faisait les hommes toujours émus par les mêmes choses, je trouvais je ne sais quoi de mécanique, d'obligatoire qui diminuait, me semblait-il, la portée, la valeur de mon inclination pour Yvane. Alors que je croyais naïvement l'avoir choisie parce qu'elle était elle, et parce que j'étais moi, alors que notre rencontre me paraissait merveilleuse parce qu'elle me semblait unique, je n'avais fait que céder aux obscures sollicitations de l'hérédité et de l'instinct général qui gouvernaient le cœur de tout mâle. Je n'avais été qu'un jouet, qu'un rouage. Avait-il donc encore raison, le docteur, quand il prétendait que tout était inéluctablement inscrit d'avance dans les profondeurs matérielles de la chair ?

Ce semblait être aussi une manière de règle qu'après chacune de mes entrevues avec le docteur les sentiments que j'éprouvais pour Yvane fussent comme ébranlés, et qu'il me fallût la revoir, revivre avec elle quelques jours avant que se retissent tous les mystérieux petits liens qui nous attachaient l'un à l'autre.

S'en rendait-elle compte ? Il se peut. Jamais sa présence ne se faisait plus discrète, plus légère, que dans ces instants où je m'éloignais d'elle en pensée, – comme si elle eût deviné que c'était là le meilleur moyen de me reprendre.

J'avais renoncé à l'interroger de front à propos des confidences du docteur. Il me semblait que des questions précises eussent rompu le charme et la délicatesse de l'atmosphère où se déroulaient nos rapports. Ce qui se passait entre nous ne devait avoir trait qu'à nous-mêmes. Aussi pris-je mon parti – et peut-être fut-ce ma grande faute – de soustraire complètement notre intrigue aux pensées qui continuaient à m'occuper à d'autres heures et qui se concentraient sur l'activité du docteur. Avec Yvane, je n'étais qu'avec elle, je ne souhaitais voir d'elle que la personne même qu'elle voulait être pour moi, la détachant, la retranchant de ses tenants et aboutissants, de tout ce cadre dans lequel elle avait vécu. Je la prenais comme une apparition soudaine qu'on ne cherche pas à s'expliquer, pour mieux me laisser séduire par la magie de sa présence gratuite. En elle, aussi, il faut le reconnaître, quelque chose invitait à cette manière de faire. Il semblait qu'elle exigeât, pour être pleinement elle-même, de ne pas être rattachée de façon trop étroite et précise au monde qui l'environnait. Il était dans son destin de jouer les fées. Et l'on ne doit pas soulever les voiles de brume qui planent sur la lande où se donne la féerie.

Mais il me restait assez d'heures de solitude pour réfléchir, de façon

plus terre à terre, à la confession du docteur. La première surprise passée, il m’apparut que je n’avais entendu que la version que lui-même donnait des événements, version qui, à plus d’un titre, me paraissait suspecte. Un autre témoignage eût été nécessaire, et ce témoignage je ne pouvais l’obtenir que de Dirk, de Dirk devenu invisible et étroitement tenu au secret. À force d’y songer, j’en vins à me persuader qu’une rencontre avec Dirk m’était indispensable, et, peu à peu, je dressai tout un plan pour y parvenir.

# 9

Dirk habitait certainement le château puisque les séances journalières avaient lieu dans le bureau du docteur. La présence des chiens interdisait toute investigation nocturne. Il m'était impossible de me fier aux domestiques malais pour essayer de lui communiquer un billet. Restait la solution la plus simple : profiter d'une absence du docteur dans la journée pour rejoindre l'endroit où, prisonnier plus ou moins volontaire, Dirk était gardé.

Mais il fallait auparavant situer autant que possible cet endroit. Pour une fois, mon métier d'architecte allait m'être utile en me permettant de reconstituer, d'après ce que je pouvais observer de l'extérieur du château, son plan intérieur. Il comptait deux étages, sans parler du rez-de-chaussée surélevé où personne n'habitait. Je savais, pour y être allé, que le docteur avait son bureau et les pièces qui lui servaient de laboratoire, au premier. Quand il avait appelé Dirk par la petite porte de son cabinet, j'avais entendu ce dernier descendre des marches, donc Dirk devait se tenir à l'étage supérieur. Du côté qui faisait vis-à-vis à mon pavillon, la façade de cet étage ne comptait pas moins de quatorze fenêtres. Sur l'autre face du bâtiment, les observations que je ne pouvais faire qu'en passant dans l'après-midi devaient forcément être plus discrètes : le nombre des fenêtres était le même, quelques-unes étaient parfois ouvertes : chambres de domestiques, et, peut-être, chambre de Dirk. La difficulté était de déterminer celle-ci pour ne pas entrer par inadvertance chez les Javanais.

Les jeunes filles habitaient l'aile droite qui était à ma gauche quand j'observais de mon pavillon, le docteur au contraire habitait l'aile gauche. Dirk devait être logé non loin de lui, ce qui me laissait le choix entre sept fenêtres sur chaque façade. Le grand escalier que j'avais pris pour monter chez le docteur occupait le milieu du bâtiment et menait au premier étage dans le long couloir, courant de bout en bout, et où s'ouvrait, entre autres portes, la porte du bureau. En me souvenant des vitraux de couleur qui ornaient les croisées du cabinet, je pus aisément repérer sur la façade les trois fenêtres qui leur correspondaient.

L'escalier intérieur qui menait chez Dirk devait aboutir au-dessus de ces fenêtres et ne pouvait conduire sur l'autre façade du château si, comme je le supposais, un couloir médian courait de bout en bout du

second étage, en répétant la disposition adoptée pour les communications du premier étage, ce qui était vraisemblable étant donné la symétrie de l'immeuble. Cela ne me laissait plus le choix qu'entre deux fenêtres du second étage sur la façade qui me faisait vis-à-vis. Supposant alors que l'escalier menant du premier au second occupait le milieu du bâtiment, je calculai qu'ayant atteint le palier du second étage j'avais à prendre à ma droite, marcher pendant dix à douze mètres avant de me trouver en face d'une porte ouvrant dans la pièce où se tenait Dirk.

À mesure que je l'analysais ainsi, la maison perdait peu à peu pour moi de son mystère, ce qui était un avantage moral pour la bonne réussite de mon entreprise. Mais, maintenant que je resonge à tous ces calculs, à tout ce temps que je perdais pour tenter de découvrir ce que je devais apprendre et dont je ne me doutais encore nullement, j'en viens à me demander si, ce faisant, je n'étais pas le jouet d'une volonté supérieure. Enfin, passons…

Bien entendu, je ne pouvais opérer que de jour. De temps à autre, le docteur se faisait conduire sur la côte, et j'avais heureusement un signe de son absence quand la Mercédès n'était pas au garage. Qui mieux était, le bruit de la lourde voiture sur les graviers de l'allée venait jusqu'à ma retraite et m'avertissait à domicile du départ. Il ne me restait qu'à attendre une occasion favorable.

Le 24 mai – cette date devait avoir une terrible importance – je ruminais mon plan, étendu dans un hamac à l'entrée du pavillon, quand le bruit caractéristique de la Mercédès vint m'avertir que le docteur venait de partir. Je savais qu'Yvane était allée à Nice pour conduire Narda chez le dentiste. La voie était entièrement libre. Je décidai de tenter ma chance.

Je descendis rapidement dans l'oliveraie, dans la tenue même où j'étais, un complet de flanelle bleu marine et des espadrilles, puis je remontai sur la terrasse du château que je contournai par le côté droit. Un coup d'œil au passage sur la porte ouverte du garage me confirma que la Mercédès était sortie. J'atteignis le perron sur la façade principale, appuyai sur la poignée de la porte qui s'ouvrit. J'étais dans la place.

Affectant un air dégagé, au cas où j'aurais rencontré un domestique, je pris le grand escalier qui me mena au premier étage. Jusque-là, tout alla bien. Je restai un instant en arrêt devant une reproduction de la *Leçon d'anatomie* qui décorait le palier. Puis, n'entendant aucun bruit, je mis le pied sur l'escalier du second. Je commençai à me sentir dans l'état d'esprit d'un cambrioleur. L'escalier, plus étroit, était décalé de trois mètres sur la gauche, ce qui modifiait mes calculs. Au second étage, je me trouvai devant un couloir assez étroit où m'attendait une

surprise : toutes les portes donnant dans ce couloir étaient du même côté et s'ouvraient en face de moi pour correspondre, par conséquent, à des pièces dont les fenêtres se trouvaient sur la façade principale. Tous mes calculs tombaient à l'eau.

Je revins sur mes pas, assez désorienté, et frappai au premier à la porte du bureau du docteur. Rien ne répondit. J'appuyai sur le bec de cane, la porte était fermée. Deux tentatives analogues sur les portes voisines ne furent pas plus heureuses : le docteur avait pris ses précautions.

Peu à peu, l'inquiétude qui avait accompagné mes premiers pas cédait à un sentiment d'irritation qui donnait à mes démarches plus d'audace. Après m'être assis dans un fauteuil de rotin sur le palier du premier étage, pour y reprendre mes déductions à loisir en face de la *Leçon d'anatomie*, je remontai au second, comptai quatorze mètres (onze mètres plus trois mètres de décalage de l'escalier) dans le couloir depuis le palier du second, puis, faisant face à la paroi où ne se trouvait aucune porte, je la frappai du poing à deux reprises. Rien ne répondit. Le mur sonnait le plein. J'allais répéter mon geste quand j'eus la surprise d'entendre un éternuement étouffé, puis un second. Le bruit semblait venir du parquet. Il n'y avait pas de doute, quelqu'un était là, qui ne pouvait être que Dirk. Mais il fallait que je pusse entrer en communication avec lui.

Je redescendais pour faire une nouvelle tentative au premier étage quand je remarquai, à mi-hauteur de l'escalier, une porte dissimulée dans la boiserie. Elle s'ouvrit sans difficulté sous une poussée un peu énergique, découvrant un étroit couloir, éclairé au ras du plancher par le haut des fenêtres du premier étage. L'étage avait été coupé à mi-hauteur sur une certaine étendue, ce que je n'avais pu prévoir, et c'est dans une des pièces ainsi constituées que devait être logé le prisonnier. Le couloir aboutissait à un escalier en colimaçon qui, après quelques marches ascendantes, était barré par une voûte de construction récente. Mais je distinguai, dans l'ombre de l'escalier qui n'était pas éclairé directement, une sorte de placard s'ouvrant dans la paroi. J'en ouvris les battants pour découvrir une ouverture assez étroite, du genre de celles qui servent au passage des plats entre une cuisine et son office. J'étendis le bras, à tâtons trouvai au fond un volet que je poussai. Une petite pièce, à peine éclairée, se révéla en contre-bas. Sur un divan d'angle, je distinguai une forme allongée.

— Dirk ! appelai-je.

La forme se leva, je reconnus la silhouette de Dirk plus que son visage, tant la pièce était obscure. Il vint vers l'ouverture, et leva les bras comme pour recevoir quelque chose que je lui eusse tendu. C'était par cet endroit qu'on devait lui apporter sa nourriture, et il répétait un

geste familier.

— Dirk, lui dis-je, c'est moi, Pierre Delambre, je vous cherchais, je tiens à vous voir en l'absence du docteur. N'y a-t-il pas un moyen qui me permette d'aller commodément jusqu'à vous ?

Ses lèvres remuèrent, aucun son n'en sortit. L'évidence vous confond par son caractère d'évidence d'autant plus qu'on ne l'a pas prévue. Je rencontrais là l'obstacle capital auquel, en dépit de toutes mes réflexions, je n'avais pas un instant songé dans la préparation de l'expédition. Comment entrer en communication avec Dirk, puisque la pensée du pauvre garçon n'occupait plus la minute présente ? J'insistai pourtant :

— Dirk, faites un effort, je vous en prie. Ne pourrais-je pas avoir une conversation avec vous ? Je ne savais pas qu'on vous tenait prisonnier ainsi. Quels que soient vos torts, le traitement qu'on vous fait subir est inhumain, pis, d'une cruauté intéressée qui me répugne. Je suis votre ami, Dirk, prêt à faire tout mon possible en votre faveur. Répondez-moi, dites-moi que vous m'entendez.

Ma voix prenait un accent plaintif, je ne pouvais engager la tête bien avant dans l'ouverture, mais j'y passai mes bras. Dirk, dressé sur la pointe des pieds, avait saisi la main que je lui tendais et la serrait avec une énergie où je croyais voir la marque de son désespoir de ne pouvoir s'exprimer. La manche bleue de mon habit paraissait noire dans l'ombre. J'avais l'air d'être penché à une portière et de faire des adieux à un ami resté sur un quai de gare. La poignée de main de Dirk se faisait très longue et, soudain, j'entendis :

— Cher ami, j'ai été de tout cœur avec vous. Quelle fin épouvantable !… Pauvre Yvane, cette mort étrange, atroce ! Noyée ! Noyée dans de pareilles conditions…

D'abord je ne compris pas. Puis, subitement, un coup me frappa au cœur. Je poussai un hurlement de bête et retirai brutalement ma main.

— Dirk, m'écriai-je dans l'ouverture, Dirk répétez, que dites-vous ? Que dites-vous ? Yvane… Dirk, qu'avez-vous dit ? Répétez ?

Je hurlai, menaçai… Il ne souffla plus mot, et, sous mes injures, regagna même son divan.

Je me tus, j'étais inondé de sueur. Machinalement, je fis quelques pas dans le couloir. Non, ce n'était pas possible, je m'étais trompé. Et pourtant, avec une intensité, une précision que n'avait jamais eue en moi le souvenir d'aucun son, j'entendais encore les paroles retentir : « Pauvre Yvane, cette mort étrange, atroce !… Noyée ! Noyée dans de pareilles conditions… »

À mi-chemin dans le couloir, je fis demi-tour pour revenir vers la

lucarne, essayer de renouer le fil que mon cri avait brisé. Je priai encore, suppliai, rien n'y fit. Dirk ne se dérangea même pas.

« Cette mort atroce !… Noyée !… noyée dans de pareilles conditions… » Les mots bourdonnaient dans ma tête. Mon esprit se refusait encore à en accepter toute la signification. Je m'étais effondré dans un fauteuil du hall, résolu à guetter le retour du docteur, l'attendant même avec une impatience auprès de laquelle celle que j'avais mise à le voir partir n'était que dérisoire. Que faisait-il donc ?… Il fallait que je le voie sur-le-champ… Je ne sais combien de temps s'écoula dans cette situation. Enfin, j'entendis la voiture arriver devant le perron, je me précipitai :

— Docteur, docteur !

— Qu'y a-t-il ? dit-il devant mon air hagard.

— Ah ! Docteur.

Il m'entraîna rapidement dans le bureau, à l'écart du chauffeur qui déchargeait la voiture.

— Dirk, dis-je, Dirk… Dites-moi d'abord… De combien de temps est-il… ? Enfin, quelle est son avance ?

— Vingt-neuf jours et six heures, répondit-il. Mais pourquoi ?

— Vingt-neuf jours et six heures, répétai-je. Vingt-neuf jours et six heures… Non, ce n'est pas possible ! m'écriai-je révolté.

— Mais enfin, m'expliquerez-vous ? me demanda-t-il avec un agacement compréhensible.

Je lui dis tout, sans rien omettre, les doutes que j'avais conçus, la façon dont je l'avais espionné, je lui racontai dans tous ses détails mon équipée de l'après-midi, je ne cachai rien.

Quand j'eus prononcé les paroles échappées à Dirk, je le vis pâlir, et, sans qu'il dit un mot, des larmes se mirent à couler de ses yeux.

— Non, non, m'écriai-je, dites-moi que je me trompe, que ce n'est pas vrai ! Vous ne le croyez pas, vous ne le pensez pas ! Je n'ai plus d'espoir qu'en vous, ça ne peut pas être vrai. Dirk fait erreur, il parle quelquefois au hasard.

Le docteur secoua la tête. Doucement, il demanda :

— Répétez-moi les paroles que vous avez entendues.

Je répétai.

Le docteur baissa silencieusement la tête et abrita ses yeux derrière sa main.

— Mais enfin, criai-je encore, nous lutterons, maintenant que nous sommes avertis, que nous savons, nous pouvons prendre nos

précautions en conséquence… Ce bateau, ce bateau que nous devions acheter, je sais maintenant ce qui me reste à faire. Il faut la tenir à l'écart de la côte, nuit et jour… Puisque nous savons, que nous savons grâce à vous, grâce à vos expériences, il faut que nous puissions en tirer parti.

Il secoua la tête et répondit tristement :

— Nous savons aussi que la terre tourne, et nous ne pouvons pas pour cela l'arrêter. Ce que vous espérez est aussi impossible que d'immobiliser le soleil.

Cette résignation m'indigna. Je me levai, frappai un grand coup sur la table :

— Eh bien moi, dis-je, je n'accepterai pas, je relève le défi. Je la sauverai, je veux la sauver… Mais vous ne comprenez donc pas que je l'aime ! criai-je dans le visage redevenu impassible du docteur. Je l'aime depuis que je l'ai vue. Jamais je ne l'ai dit, avoué, ni à elle, ni à moi-même, mais je l'aime… Je ne me laisserai pas arracher celle que j'aime. Yvane, Yvane…

Je ne savais plus ce que je disais. Le docteur m'observait en silence.

— Calmez-vous, fit-il, vous ne m'apprenez rien que je ne sache déjà. Mais, nous autres hommes, devons être forts. Si un médecin vous avait annoncé qu'une maladie fatale l'emporterait, ne réussiriez-vous pas à vous dominer ?

— Mais un accident peut s'éviter. Noyée, noyée, elle ! Quand je pense que, l'autre jour encore, penchée sur le bord du bateau, elle disait à propos du fond de la mer… Ah ! C'est affreux ! Mais je lutterai, je lutterai, j'aurai raison contre vous, contre vos expériences, contre tout… Je n'y crois pas, du reste, je vous le dis en face, je ne crois pas à tout ce que vous faites.

Il vint à moi, me prit par les épaules.

— Mon pauvre ami, mais oui, n'y croyez pas, j'ai pu me tromper.

Il était visible qu'il ne parlait ainsi que pour me laisser une espérance. Je me laissai tomber dans un fauteuil, répétant :

— Mais je l'aime… Je lutterai, je lutterai… aidez-moi…

— Oui, fit-il, je vous aiderai. Mais ne l'avertissez pas, ce serait trop atroce. Parlez vaguement de pressentiment, si vous voulez, et encore, avec son caractère si sensible… Veillez, veillez sur elle. Voyons, nous sommes le 24 mai. Vingt-neuf jours, cela nous donne jusqu'au… Voyons, le mois de mai compte trente ou trente et un jours ?

À ces mots, me revint le souvenir de la phrase : « Vous m'avez embrassée en septembre », je ne pus résister, et me laissai aller à une

crise de larmes.

Revenant à moi, un peu calmé, je murmurai :

— Je me suis peut-être trompé, peut-être ai-je été abusé par des consonances. Si vous essayiez de me confronter à nouveau avec Dirk ?

Le docteur parut réfléchir.

— La scène que vous m'avez décrite, et pendant laquelle s'est produit de façon tout à fait fortuite l'accrochage du décor et de la pensée de Dirk, reproduit visiblement une scène d'adieux sur un quai de gare. En ce moment, c'est-à-dire dans vingt-neuf jours, vous êtes dans le train, vous avez quitté Dirk, vous êtes loin de lui, il est donc impossible qu'un nouvel accrochage se produise entre vous et lui pour l'instant.

Le calme et la lucidité avec lesquels je le voyais raisonner m'indignèrent et me rendirent toute ma fébrilité.

— Mais il faut faire quelque chose quand même ! Cherchez, n'acceptez pas !…

— Vous me voyez aussi atterré que vous, ô mon ami. Yvane est la seule affection qui me reste sur la terre, le dernier lien qui m'unisse encore à ma pauvre Gabrielle… Je crois voir revivre sa mère quand je la vois… Vous l'aimez, vous ne pouviez pas trouver un être plus délicat et plus précieux… Je vais réfléchir. Mais je vous la confie, Pierre…

Et il ajouta, en me poussant doucement vers la porte :

— Qui sait ce que peut l'amour ?

# 10

Je ne voulais pas perdre un instant. J'allai m'établir auprès de la grille d'entrée pour guetter le retour d'Yvane. L'inquiétude me rongeait. Qui sait ? déjà peut-être… Quand je vis apparaître la petite voiture sur la route, je me précipitai au-devant d'elle.

— Yvane !… Yvane !… appelai-je.

Je sautai sur le marchepied, j'étreignis Yvane, et me jetant sur ses joues, les couvris de baisers. Je la retrouvais, elle était vivante, bien vivante ! Ma conduite tranchait si étrangement sur ma réserve habituelle qu'elle en resta tout interdite.

— Mais qu'y a-t-il donc ? demanda-t-elle de sa même voix calme de toujours, nuancée pourtant de surprise.

— Ce qu'il y a ?… Rien, rien, fis-je en me reprenant. Si ce n'est que je suis bien content de vous revoir ! Vous aussi, ajoutai-je en me tournant vers Narda.

Et, pour donner le change, je voulus la serrer aussi dans mes bras.

— Non, pas sur la joue, dit-elle, ma dent me fait encore mal.

Elle tourna la tête pour se dérober et ma bouche tomba en travers de sa bouche.

— Mais voyons, Pierre, pourquoi ces manifestations soudaines ? demanda Yvane.

— Il y a si longtemps que vous étiez parties, j'ai fait un rêve affreux. Yvane, venez avec moi tout de suite, Narda rentrera la voiture.

Dès que la voiture eut disparu, je renouai mes bras autour de la taille d'Yvane. Je ne me lassais pas, pour m'assurer de sa présence, de toucher son corps, ses muscles, de la sentir robuste et pleine de vie auprès de moi. Il n'entrait vraiment aucune tendresse dans ces gestes.

— On dirait un jeune chien qui retrouve son maître, fit-elle amusée.

— Oui, fis-je, c'est cela, c'est bien cela.

Je ne voulais perdre aucune minute pour la mettre en garde, je n'avais préparé aucun mensonge.

— Yvane, promettez-moi… ou plutôt, je vous supplie de me promettre… c'est une faveur que j'implore de vous… Écoutez, c'est très

sérieux : il faut que vous me promettiez sur tout ce que vous avez de plus cher… Tant pis si cela vous paraît bizarre…

— Ah mais, quel préambule ! Qu'avez-vous donc ce soir ?

— Je vous demande de vous engager à ne pas quitter la Colle pendant un mois, à ne pas approcher de la côte, à ne prendre le bateau sous aucun prétexte.

— Quelle bizarrerie ! Pourquoi ?

— Il ne faut pas que vous me demandiez des explications, c'est très grave, je vous assure… très grave pour moi.

Nous marchions dans une contre-allée, je reprenais peu à peu mes esprits. Le petit sourire qu'elle avait eu sur les lèvres pendant mes démonstrations se figeait en une grimace légère que semblait avoir oublié sur son visage sa pensée occupée à réfléchir. Je ne voulais pas qu'elle réfléchisse – il me paraissait si facile de deviner – je voulais qu'elle accepte mes conditions comme une bizarrerie de mon caractère.

— Une épreuve que j'ai décidé de vous imposer. Mais je vous supplie de m'accorder ce que je vous demande, si stupide que cela vous paraisse.

À l'accent de ma voix qui devait être assez angoissée, son beau visage se fit grave.

— Yvane, continuai-je, tout ce que je taisais dans mon cœur, tout ce que je ne pouvais me décider à dire, mais qui se laissait voir mieux que le soleil au ciel… Yvane, puisque vous savez que vous êtes pour moi la seule chose qui compte sur la terre…

Elle mit un doigt sur mes lèvres. Elle avait raison, mieux valait me taire. Je balbutiai encore « Mon amour », ou plutôt mes lèvres en articulèrent les syllabes sur ses lèvres. Nous étions debout, au milieu des cyprès impassibles. Mes deux mains soutenaient ses épaules. De la tête aux pieds nos deux corps se touchaient. Pour la première fois, je la tenais contre moi, non plus comme une grande fleur rencontrée au bord du chemin, mais comme la seule entre les créatures. Je serrai contre ma poitrine, comme l'autre moitié de mon cœur, ce cœur que je sentais battre à travers l'étoffe légère, ce cœur dont, peut-être, étaient déjà comptés les battements qui le séparaient du silence…

Alors commencèrent les jours les plus angoissants et les plus merveilleux que j'eusse jamais connus.

Tant que j'étais avec Yvane, la touchant de mes mains, ne la quittant pas du regard, découvrant dans son adorable visage mille retraites cachées où j'allais me perdre en songes, m'égarant dans tous

les secrets de sa nuque et de sa chevelure, éprouvant de mes lèvres la caresse de ses cils, le coin frais de ses paupières, retrouvant sur sa joue les parfums que laissaient échapper dans les airs toutes les herbes de mai, j'oubliais, j'oubliais tout.

D'avoir parlé, d'avoir mis fin à mes hésitations stupides, à mes réticences intérieures, avait ouvert les voies à un flot de tendresses qui s'échappait de moi en torrents de joie, me secouant de bonheur, me donnant une confiance infinie dans les forces de l'amour.

Mais quand, la nuit venue, je me retrouvais seul avec moi-même, l'atroce angoisse me reprenait. Je la voyais sous la menace affreuse. Songeant que le plus grand remords des vivants est de ne point avoir assez aimé, assez dit leur amour aux êtres disparus, j'eusse voulu, sans relâche, pour échapper au moins à ce remords, dire, redire encore à l'Yvane vivante un amour si grand, si immense, qu'il puisse la combler pour l'éternité.

Puis, l'insomnie se poursuivant, je forgeais contre moi des griefs insensés. « Lâche », me disais-je, « tu n'as parlé, tu ne t'es engagé que parce que tu savais qu'elle allait mourir. Cet amour-là n'est pas celui qui peut vaincre la mort. C'est avant de savoir qu'il fallait te déclarer. N'espère pas l'arracher au destin qui l'attend. »

Dès l'aube, dès qu'un dernier souci des convenances le permettait, je courais sous les fenêtres d'Yvane. Je ne voulais perdre aucune minute. Tout pénétré encore de mes terreurs nocturnes, je la croyais morte, et, chaque fois, mon premier baiser était comme un baiser que j'eusse déposé sur un visage sans vie dans une chambre mortuaire. Et j'avais la joie indicible de voir ce visage s'animer, s'éveiller, revivre, de sentir autour de mon cou se nouer deux bras de chair, de retrouver l'Yvane vraie de toujours.

Elle s'était docilement pliée à mon interdiction de ne pas s'écarter de la Colle, de n'approcher sous aucun prétexte de la côte. Plus de promenades en bateau, plus de bains de mer. Je me prétendais jaloux, je la voulais à moi, avec moi, tous les instants du jour. Une nuit, je m'éveillai couvert d'une sueur d'angoisse, je venais de penser dans un demi-sommeil au réservoir que j'avais oublié. À fleur de terre, il était un danger permanent. Je me levai aussitôt, j'allai ouvrir le robinet de vidange, et je ne quittai l'endroit que lorsque le réservoir fut à sec.

Certes, il est connu d'associer la mort à l'amour. Mais ici, il n'était pas question de littérature, et jamais ces deux divinités ne furent enlacées aussi intimement, aussi réellement qu'elles le furent pour moi au cours de ces jours. La pensée de la mort agissait sur mon cœur pour en extraire, avec une intensité inouïe, toute la passion dont une créature humaine pouvait être capable. J'aimais, j'aimais à en mourir

moi-même.

Peu à peu, les jours passaient, et je reprenais espoir. À mesure que je m'éloignais de l'instant de l'horrible confidence, que je voyais Yvane, heureuse, bien vivante, confiante dans la tendresse infinie que je lui témoignais, je me prenais à douter, j'oubliais. Toutes mes précautions étaient prises. Je montais une garde vigilante. Le cauchemar se faisait moins pénible. Je tenais une comptabilité sévère, rayant chaque jour après l'autre sur mon calendrier porteur d'une noire accolade allant du 24 mai au 22 juin. Les jours passaient sans accident. Le mois de juin fut délicieux de lumière et de fraîcheur.

— Me tiendrez-vous encore longtemps prisonnière ? me demandait Yvane durant les longues soirées blanches où le soleil semblait ne pouvoir se décider à disparaître.

Pour me taquiner, elle proposait une petite promenade en auto sur la corniche, mais devant l'effet que faisait aussitôt sur moi une proposition de ce genre, elle n'insistait pas, murmurant seulement :

— Bizarre épreuve, cela ne ressemble à rien…

Je ne vivais que pour elle, qu'avec elle. Je me refusais à voir tout autre habitant du château, je voulais que rien ne vînt troubler le rêve où nous nous réfugiions. L'oubli du monde extérieur me rendait plus confiant dans les puissances du cœur. Yvane était là, toujours là. Sa taille souple, que je sentais comme une liane ferme et vivante à mon côté, m'était une certitude qui m'aidait à chasser les sombres angoisses de mes nuits. Plus calme, moins inquiet quant à l'immédiat, je pouvais la regarder vivre, avec plus de curiosité pour son esprit. Il m'apparut que sa pensée, qui m'avait toujours été assez mystérieuse, ne s'était pas laissé envelopper dans l'immense tendresse que je drapais autour de son corps et de son cœur. Au contraire, comme assurée que quelqu'un, qui était un peu elle-même, avait pris la garde de sa chair, et la dispensait du souci de garder le contact avec la réalité de chaque jour, elle semblait user de ses possibilités de loisir pour pousser ses rêves vers des horizons plus lointains où je la suivais à peine. Silencieux, je restais à mi-chemin de ces hauteurs, comme le berger qui laisse son troupeau s'ébattre vers les cimes, assuré qu'il est de le retrouver au soir sur le chemin de la vallée.

— Le bonheur – la chose est plus mystérieuse que le mot – est-il un abri clos, ou un tremplin qui permet de mieux rebondir ? Rêvait-elle à voix haute. Heureuse, je ne me suis jamais sentie si légère, si disposée à rebondir… au-delà de mon bonheur, pourrais-je dire. Comme dans les rêves, je croirais presque qu'il me suffirait d'étendre les bras pour partir en flèche dans les airs, devenir l'alouette, ou le nuage…

Sa main, cependant, jouait dans mes cheveux.

— Pierre, Pierre, comment, avec un nom si dur, pouvez-vous être si tendre ?

L'étrange est qu'il fallait l'entendre – à la signification de l'intonation – presque comme un reproche, comme si le mot « tendresse » eût signifié ici laisser-aller ou mollesse…

Au cours d'une des promenades par lesquelles j'essayais de lui faire oublier sa réclusion, je m'étais assis au flanc d'une colline. Elle était venue se blottir entre mes genoux, s'adossant contre ma poitrine, dans son fauteuil, disait-elle, et j'avais incliné ma tête sur sa nuque, goûtant dans l'échancrure de sa blouse la saveur de sa peau tiède et souple. Mes bras s'étaient refermés sur ses seins.

— Rien, rien ne pourra me l'arracher, soufflai-je à mi-voix dans l'ombre de sa chevelure.

Au bout d'un long silence, je l'entendis murmurer :

— Il fait beau, beau, comme si j'allais mourir…

Je poussai un cri.

— Pourquoi ? reprit-elle. Le bonheur est tellement plus grand que la vie, que lorsqu'on se confie tout entière à lui, on dépasse la vie, et la mort n'a plus de sens.

— Non, Yvane, c'est un blasphème. Il ne faut pas tenter les Dieux.

Elle réfléchit quelque temps.

— Vous tenez plus que moi à ma chair, dit-elle. Celui qui aime le plus n'est-il pas celui qui va le plus loin, poussé par son bonheur ?

Si grande était la puissance de l'envoûtement qu'à plusieurs reprises, au soir de ces journées, j'oubliai de rayer le jour échu sur le calendrier. La seconde quinzaine de juin était entamée. Nous décidâmes que nous ferions l'ascension d'une montagne voisine durant la nuit du solstice d'été. Nous verrions, au jour le plus long de l'année, se coucher le dernier soleil du printemps, et nous marcherions toute la nuit pour atteindre la cime et le voir reparaître à l'aube, soleil d'été et déjà nous fuyant…

Narda nous conduisit en voiture, au pied de la montagne, nous traitant de fous parce que nous avions refusé d'emporter quoi que ce fût.

— Je veux marcher les bras libres, ne connaître que mon seul poids, avait dit Yvane. Toute précaution, tout préparatif est une injure au paysage, une arme contre la nature…

Nous prîmes le sentier à huit heures du soir. Le jour était tiède encore. Je la laissai marcher devant moi pour régler l'allure, qui était plus que paresseuse, et pour garder devant mes yeux, comme un

spectacle dont je ne me lassais pas, le balancement de sa taille, le jeu de ses longues jambes nues, au dessin juvénile, qui franchissaient parfois d'un bond rapide un obstacle, me révélant sous la robe courte un jarret plus pâle, chaste et creusé par l'effort. De ses mains qu'elle avait voulues libres, elle caressait au passage les baies des arbousiers ou éprouvait les pointes des feuilles d'aloès, se retournant brusquement pour s'assurer de ma présence et répondre par un sourire au sourire dont j'accompagnais tous ses gestes.

Les derniers lézards abandonnaient la place, la végétation se faisait plus rare, le sentier plus étroit. Adossés à un pan de muraille rocheuse, chaude encore, nous assistâmes au coucher du soleil. La vue s'étendait au fond de la vallée jusqu'à la mer luisante et grise dans la brume des lointains, la mer, ma secrète ennemie, maussade dans le décor illuminé par la terre rouge des monts, comme si je lui eusse ravi la proie qu'elle espérait. De cette proie, muette à mes côtés, je pris, avec une satisfaction de vainqueur, le bras nu qu'avaient par endroits éraflé les branches sèches des genévriers. Pour en effacer les traces blanches et lui rendre son poli naturel, je le caressai de ma paume ainsi qu'on fait pour un objet de précieuse matière.

— Vous non plus, vous ne croyez donc pas qu'il faut consentir aux marques qu'imprime la vie ? demanda-t-elle.

Je pris le temps de réfléchir, avant de répondre :

— La même vie qui les creuse les efface aussi, mieux que nos soins.

Elle avait renversé la tête vers le zénith, qui tournait déjà au violet sombre.

— Les nuages, eux, ne salissent pas le ciel, fit-elle.

L'ombre montait de l'Est. Plus d'oiseaux. Un épervier attardé passa au-dessous de nous, fuyant vers la vallée.

— Nous serons ce soir sur la montagne les deux seules choses vivantes, et qui pensent ; c'est une grande responsabilité, fit-elle avec ironie. Voici la nuit, je la sens venir, plus tiède… Et, se tournant vers moi : « La première nuit où nous serons ensemble. » Puis, brusquement : « Je suis contente, il y aura clair de lune. »

Une clarté pâle se laissait voir sur la cime en face de nous.

— Vous devinez tout, vous voyez tout avant moi, constatai-je. Moi, je ne veux voir que vous… Mais il est bien que vous soyez en avant, interrogeant les choses, comme ma vigie infiniment sensible.

Elle noua ses bras autour de mon cou, coucha sa tête sur mon épaule.

— C'est portée par vous que je vois mieux et loin. Seule, je ne serais

jamais venue si haut. Et tout ici est si calme ! Qu'allons-nous trouver au sommet de la montagne ? Si nous allions rencontrer des anges ?

— Heureuse ? demandai-je.

— À en oublier de vivre, répondit-elle.

Nous reprîmes notre marche. Notre montagne n'avait rien d'immense et de pénible, mais elle était une cime et son dos débonnaire nous rapprochait des étoiles. L'air s'immobilisait et les pierres gardaient autour d'elles un peu de la chaude atmosphère du jour tout imprégnée de thym. Peu à peu, sous la clarté lunaire, les formes perdaient leur sens trop précis. Le monde de la nuit naissait autour de nous.

Elle approcha sa bouche de mon oreille pour murmurer :

— Écoute, dans sa course sur la terre, la nuit marche de cime en cime, et nous allons, j'en suis sûre, vers l'endroit où se pose son pied nu…

Je savais que l'exaltation prenait chez elle la forme d'un retour à l'enfance. Moi-même je me sentais peu à peu entrer dans la féerie. Une fatigue diffuse m'inclinait à suivre toutes les sollicitations de l'imagination et j'eusse pu voir de bonne foi les elfes se glisser entre les flaques de lune.

Je proposai une halte.

— Non, plus haut, plus haut encore, dit-elle.

Je suivis son ombre blanche qui escaladait en courant les éboulis des dernières pentes.

— Le sommet ! fit-elle s'arrêtant brusquement, interdite devant le décor fantastique des pierres dressées qui couronnaient le plateau que nous venions d'atteindre. Elle haletait. Un reflet de lune, accroché au bouton de cristal de sa robe, palpitait comme une étoile pâle.

— Enfant, vous allez briser ce cœur, fis-je en posant la main sur son sein.

— N'importe… Pauvre cœur, il m'a portée jusqu'ici. Il est à vous, gardez-le. Moi, je suis à la nuit.

La nuit nous entourait de son silence infini. Tout près de mon oreille, un murmure se fit entendre :

— Jamais je ne pourrai consentir à cesser d'être heureuse. Maintenant, je suis si heureuse, si ivre d'être si loin, si haut, que je voudrais danser, danser seule pour la nuit.

Je reconnaissais à peine sa voix.

Elle s'arracha de mes bras, bondit à quelques pas, et rejetant

brusquement sa robe, parut s’enfuir dans le ciel étoilé.

Forme blanche sous la lune, sautant de pierre en pierre, un instant immobile, presque grêle sous le ciel immense, puis bondissant à travers les ombres pour reparaître à l’autre bout de la nuit sous la voûte bleu sombre, tantôt arrêtée sur un autel de pierre, tantôt se glissant plus rapide entre les monstres gris des rochers accroupis… On eût dit la prêtresse d’un culte étrange qui n’était célébré et compris que par elle-même. Quel esprit émané de cette terre antique avait ainsi pris possession de son corps ? Quelle flamme sacrée, renaissant des cendres du passé, se reprenait à vivre en elle ? Chaste Bacchante, éprise des grands secrets de la nature, elle semblait s’offrir à la caresse des cieux…

La reine des elfes dansait cette nuit-là sur la montagne. Une étincelle de chair bondissait aux confins de la terre et du ciel. Mes yeux l’ont vue sous les étoiles qui ne voient point.

— Je n’osais intervenir. Quelque chose, là, me dépassait, dont je sentais la gravité plus que je ne la comprenais, une chose, pourtant, à la signification haute et profonde…

Je reçus dans mes bras, reposai sur mes genoux, une forme épuisée, à demi évanouie de fatigue, ruisselant des senteurs de la terre et des sucs distillés par sa chair. Sur sa tempe, parmi ses cheveux collés, je recueillis pieusement, comme un fidèle obscur du grand mystère, la sueur versée par ce corps en libation à l’esprit de la nuit. Ce cœur qu’on m’abandonnait, palpitait encore des émotions d’une trop folle tentative, j’en berçai doucement le repos jusqu’au retour de l’aube.

À la lueur du ciel pâlissant, des cernes mauves se laissèrent voir autour de ses paupières closes. Ses joues creusées prenaient des teintes d’ivoire. Le jour nouveau me révélait un autre visage que je reconnaissais à peine, un visage périssable mais que sa faiblesse même me faisait aimer plus encore que son image glorieuse. Je l’aimais à toucher le fond de la tendresse humaine, à délirer de joie. Elle ouvrit les yeux, et, devant les étoiles, argentées, plus lointaines, murmura : « C’est la fin, déjà… » avant d’enfouir son visage contre ma poitrine.

Je l’enveloppai de mon vêtement. La première fraîcheur du jour nous menaçait. Nous commençâmes à descendre. Elle marchait les yeux fermés, appuyée sur moi, telle une somnambule. « Comme c’est long ! » soupirait-elle. Je voulus la porter dans mes bras. Marcher à l’aube, portant l’objet de son amour ! Dans mon ivresse, j’eusse soulevé le monde… Quand le soleil d’été se leva, je le regardai avec orgueil, en égal.

Je ne la quittai qu’au seuil de sa chambre, à l’abri dans le cadre familier. Une dernière fois, je la serrai à l’étouffer. Le bonheur

ruisselait en moi, allant imprégner jusqu'aux plus lointaines de mes fibres. J'allai me jeter sur le divan du pavillon pour reprendre le rêve…

Plus tard, dans un demi-sommeil, j'entendis une voix qui appelait : « Pierre ! Pierre ! » Je me dressai : c'était la voix de Narda. Je bondis sur le seuil. Narda montait en courant vers moi.

— Pierre, cria-t-elle, venez vite.

— Quoi ? Qu'y a-t-il ?

— Yvane, venez vite, Yvane, dans sa baignoire, elle ne bouge plus, elle est toute froide.

Cauchemar ou réalité ? Je chancelai. Brusquement, face au soleil de midi, je compris, et m'écroulai sans connaissance.

# 11

Le médecin légiste demanda une enquête qui conclut à un accident. Un séchoir électrique manié dans l'eau du bain avait provoqué un début d'électrocution dont l'œuvre avait été achevée par une immersion prolongée du corps dans l'eau froide. Je ne l'appris que plus tard. En sortant de mon évanouissement, je n'avais pas voulu revoir celle qui n'était plus. Aucune image de mort ne devait ternir son souvenir. Je ne voulais rien voir, rien entendre, continuer le rêve.

Je décidai de fuir, de quitter pour toujours le pavillon. On me conduisit sur le quai d'une gare. Je montai dans un train. Quand le train s'arrêta, je descendis dans une ville. Pendant deux jours je vécus dans un monde que je ne reconnaissais plus. Il n'y avait rien, il ne restait rien. Je ne pouvais m'arracher à mon hallucination. Je me disais : « Il faut manger ? Ah ! Oui, il faut manger. Tiens ? il faut donc manger ? » Ou : « Dormir ? Il faut donc dormir ? » Mais le sommeil ne m'obéissait pas. Si, d'aventure, je parvenais à m'assoupir quelques heures, mon réveil n'était que plus atroce. « Qu'y a-t-il donc ? » me demandais-je pendant de longues minutes, ayant perdu toute mémoire. Puis, je retrouvais l'horrible appel, je croyais entendre le cri de Narda. Chaque fois, c'était le même choc au cœur, la même chute dans le vide, le même gouffre au fond duquel j'étais précipité. Le fil rompu ne se rattachait pas. Mon esprit restait égaré. Un être se mesure au vide qu'il laisse. Yvane disparue, le vide était si grand qu'il couvrait le monde.

Je ne pouvais plus continuer à vivre ainsi. Je revins au pavillon. Là, du moins, je retrouvais des souvenirs, là flottaient encore sous les branches des ombres avec lesquelles je pouvais m'entendre et qui peu à peu m'inviteraient peut-être à accepter ce que, de toutes mes forces en révolte, je me refusais encore à subir.

Je ne sortais presque pas, attendant les heures dédaignées des humains, les heures de la pleine nuit, ou de l'aube, pour me livrer à des manières de pèlerinages au cours desquels je rebrassais sans fin des songes. Je ne craignais aucun ridicule. J'allais retrouver les chiens dans leur chenil pour leur parler d'Yvane. Ces bêtes qu'autrefois je pouvais à peine approcher, comme si elles avaient compris, m'acceptaient maintenant pour compagnon. Je me glissais dans le garage pour revoir la petite voiture dans laquelle je l'avais aperçue pour la première fois, j'en caressais le siège, le volant, je posais mes lèvres sur la poignée du

changement de vitesse qui avait été polie, usée par la paume de sa main et, les yeux clos, renouant dans l'espace avec cette main enfuie et froide, je dévidais le chapelet des souvenirs qui lui étaient associés : sa main brune sur la table de l'auberge, son mouvement, de la main gauche toujours, pour ramener les mèches rebelles derrière son oreille, sa main sur la barre du bateau, ou encore ses doigts étendus, comme pour accrocher les notes lointaines d'un clavier, et enserrant son front : c'était le jour où nous étions montés dans la *loggia* d'où se découvraient les montagnes rouges… Au détour d'une allée, une bouffée de chèvrefeuille m'arrêtait, je croyais réentendre sa voix disant : « Je le préfère à toutes les orchidées de la terre », elle allait paraître, ses socquettes de laine blanche roulées sur ses chevilles bien prises dans de larges souliers jaunes, ses boucles blondes s'échappant du serre-tête pour flotter sur sa nuque mordue de soleil, tout son beau visage clair, transparent, illuminé de ses yeux bleu pâle… Retrouvant sous une table de jardin un gant que je pensais lui avoir appartenu, je crus défaillir, et mon trouble fut si visible que Narda, mensonge ou vérité, réclama vivement le gant comme étant un des siens.

Je la recréais, d'abord attentif à ne rien ajouter qui ne lui appartînt pas, mais aussi ne conservant d'elle que ce que nous avions eu en commun. Forme plus légère, plus diaphane, plus aisée à manier dans mes songes, avec laquelle je pouvais continuer à poursuivre le rêve dans lequel j'avais vécu. Ainsi le dormeur arraché au sommeil s'efforce, de toutes les ressources de son imagination éveillée, à renouer le fil rompu du songe qui l'avait enchanté. Des fragments de nos conversations me revenaient à l'esprit. Peu à peu, j'en inventais d'autres, imaginaires, où je faisais questions et réponses, me guidant sur les intonations de sa voix restées dans ma mémoire pour trouver les mots qu'elle aurait prononcés. Souvent il m'était arrivé de maudire les faiseurs de légende, mais force m'était de reconnaître que certains êtres obligent à la légende.

À voir évoluer mon Yvane de rêve, je comprenais mieux qu'elle n'ait pu vivre dans un monde réel, compliqué, exigeant trop de calculs. Une certaine maladresse de ses gestes – le jour du tricycle, que serait-il arrivé si je n'étais survenu ? – un certain oubli de son corps, un dégoût de l'action, la versatilité de son humeur, bref tout ce qui faisait d'elle un être délicieux et charmant était en désaccord avec le train du monde. Trop délicate pour vivre. Qui sait ? vivante, je ne l'avais peut-être déjà aimée que comme on aime une morte, idéalement ? Mais quel était donc ce monde si les seuls êtres précieux qu'on y rencontre sont aussi les seuls qui n'y puissent pas vivre ?

Je savais bien qu'à la première distraction de ma pensée, au premier relâchement de mon effort volontaire, je viendrais au contact

de cette réalité : « Elle est morte », et que s'effondrerait le fantôme aérien que je m'efforçais de faire vivre. La faiblesse de mes songes en regard de la densité implacable du réel m'était ainsi un rappel constant de la dureté du monde. Et la sèche philosophie du docteur, le côté implacable du destin, s'imposait peu à peu à moi. Tout était écrit, il avait raison, il n'y avait rien à faire. Yvane, elle-même, n'en avait-elle pas eu conscience ? Son laisser-faire en face des choses, son refus de prendre des décisions, ne la montraient-ils pas soumise d'avance à une invincible fatalité ?

Des pluies lentes d'été accompagnaient ces rêveries. Les habitants du château respectaient ma solitude et mes folies. Quant à moi, j'en étais venu à une indifférence complète à l'égard du docteur et de ses recherches. En ce qui me concernait, elles avaient épuisé d'un seul coup leurs possibilités. L'avenir ne m'intéressait pas plus que la vie présente. Il m'arrivait d'apercevoir de loin mon hôte dans le parc. Je remarquai qu'il s'était fait plus sévère, plus soucieux semblait-il, mais je faisais un détour pour ne pas le rencontrer. À divers symptômes, je devinai que l'agitation régnait dans les laboratoires, les fenêtres restaient allumées une bonne part de la nuit. Parfois les hurlements des bêtes martyrisées venaient jusqu'à moi. Peu m'importait. J'étais étranger à l'univers, en mon genre aussi égaré que Dirk pouvait l'être dans l'avenir par l'effet de la magie du docteur. En mon cas, point n'avait été besoin de tout l'attirail de la science, le simple souvenir d'Yvane avait suffi à ravir mon esprit, à l'emporter dans le passé, ne laissant au présent qu'un corps vide.

Il m'arrivait précisément de rencontrer parfois le pauvre Dirk. Sans que je sache pourquoi, l'espèce de captivité dans laquelle on l'avait tenu longtemps semblait s'être faite moins sévère. Comme il était toujours muet, il ne me gênait guère. Il m'emboîtait le pas, s'arrêtant quand je m'arrêtais, s'éloignant quand je lui faisais signe que sa présence me lassait.

Un jour, dans le bois de pins, nous étions assis tous deux sur un tronc abattu. Au loin, une équipe de bûcherons travaillait dans une région récemment incendiée, et des coups de hache ponctuaient à intervalles réguliers le silence. Il murmura :

— Quelle horrible guerre…

Je crus qu'il s'agissait d'un combat de fourmis qui se déroulait à nos pieds et vers lequel je dirigeais un œil vague, puis je me rappelai que ses paroles ne pouvaient pas s'appliquer au présent. J'eus l'occasion de les rapporter au docteur qui me surprit un matin dans le garage. Son visage paraissait fatigué, avec dans le regard une nuance un peu hagarde assez nouvelle chez lui. Une certaine brusquerie de gestes et de paroles perçait sous son désir de se montrer toujours affable.

— La confidence est intéressante, dit-il. Dirk a près d'un an d'avance en ce moment. Il doit s'agir d'une guerre européenne. Depuis plusieurs jours, je ne parvenais pas à obtenir quelque chose de lui, j'en vois maintenant la raison : l'époque où il vit est perturbée par les événements, et les possibilités d'accrochage avec l'atmosphère calme où nous vivons ici sont plus rares.

— Ah ! la guerre… fis-je.

Je le disais machinalement, au fond assez indifférent. Le docteur se méprit sur le sens de ma réflexion.

— Le fait qu'il vous a parlé doit vous rassurer quant à vous-même, et établit qu'en tout cas, dans un an, vous serez encore vivant.

J'eus un geste de détachement. Cette logique dans les déductions m'agaçait. Et je trouvais à tous ces propos plus ou moins obscurs sur le futur un caractère puéril. Ils me rappelaient les prédictions des voyantes, et, pour être à prétentions scientifiques, tout ce marc de café ne m'intéressait pas davantage.

— Ne vous étonnez pas si vous entendez un peu de bruit, me dit encore le docteur, je vais être probablement obligé, lors des prochaines séances, de tirer quelques coups de fusil pour créer l'atmosphère.

C'est après l'avoir quitté que ma pensée revint sur cette assurance qu'il m'avait donnée : « Dans un an, vous serez encore vivant. » Ainsi, dans un an, je serais encore le même personnage, ayant régulièrement mangé, dormi, ayant continué le jeu monotone de la vie, ayant oublié peut-être. On en vient à aimer sa douleur au point d'accepter malaisément qu'elle puisse vous quitter un jour. La perspective d'en venir à oublier, me blessa particulièrement. Puis, cette brève entrevue avec le docteur avait réveillé d'un seul coup ma rancune. La même révolte qui s'était emparée de moi à l'annonce de la mort d'Yvane me souleva à nouveau. « Ah ! Dans un an je serai encore vivant ! » De quel droit disposait-il de moi ainsi ? Et ma liberté, qu'en faisait-il ? Cette impression de fatalité sous laquelle il me fallait vivre me devenait insupportable. Je sentais que j'étais aux limites d'une espèce de folie, mais il n'était plus en mon pouvoir de me dominer.

Tout un chaos de sentiments et de pensées m'agita : ma douleur, le souvenir d'Yvane, une rébellion contre la fatalité, contre la vie. Brusquement je crus entrevoir une possibilité de vengeance contre l'univers, contre le docteur, contre ses dires. « Dans un an, vous serez encore vivant » ; il était bien hardi de l'oser avancer. S'il était impossible d'empêcher la mort de faire son œuvre à l'heure dite, avec la vie on devait pouvoir en agir encore à sa guise. Moi, vivant dans un an, c'était à voir…

Glissant sur cette pente, dans l'atmosphère de semi-folie qui était

alors la mienne, – et la seule dans laquelle je pusse vivre – j'en vins à penser que, si je parvenais à infliger un démenti au docteur, je ruinerais tout son système et que, par contrecoup, la mort d'Yvane se trouverait niée. Cette idée insoutenable m'apparaissait néanmoins comme plus lumineuse de jour en jour. Ah ! Il allait tirer des coups de fusil ! Mais, moi aussi, j'avais un revolver… J'étais mûr pour tous les errements de la solitude… Maintenant il me semblait être appelé par Yvane. Si, créant sa légende, je n'avais pas obéi à une pure fantaisie, mais cédé à son invitation, n'était-ce pas, maintenant, que, des lieux indicibles où se perpétuait son souvenir, elle m'invitait à la rejoindre ? Oui, c'était bien elle qui m'appelait… Dès lors, menacé d'un côté par un univers à la marche implacable, de l'autre sollicité par le plus gracieux fantôme qu'eût jamais porté l'air léger de ces nuits d'été, pouvais-je longtemps hésiter ?

Quand revint un soir tiède et paisible, si semblable au soir où nous étions partis ensemble pour notre dernière promenade que je crus entendre à ma porte le bruit de la voiture qui nous avait emmenés, je ne résistai plus, je glissai mon revolver dans ma poche, et je partis pour la montagne.

Avec application, je remis mes pas dans ses pas. Rien, je n'avais rien oublié. Chaque caillou, chaque brin d'herbe était resté dans mon souvenir. Je caressais au passage les feuilles mêmes qu'elle avait frôlées. À la première halte, le long de la paroi de roc, le même soleil plongea dans son bain d'or fondu, et, dans le vide, ma main passa et repassa longuement sur le bras qu'on ne me tendait plus. Une dernière hésitation me tenait encore, mais quand le même épervier rappelé par le soir à son nid de la plaine plongea devant moi dans la vallée, je ne doutai plus qu'elle m'attendît là-haut. Le sens de la scène étrange au cours de laquelle elle s'était échappée de mes bras pour aller bondir dans la nuit m'apparaissait maintenant en clair. Avec une merveilleuse prescience elle m'avait, vivante, donné rendez-vous en ces lieux de mystère où la vie rejoignait la mort. Son fantôme dansait toujours, il suffisait d'aller le rejoindre.

J'eusse continué le chemin les yeux fermés. Je remontai l'éboulis, accédai à la cime. Les rocs étaient là, dressés, attentifs, fidèles à leurs formes étranges. À la place où je l'avais reçue dans mes bras, je m'assis et j'attendis le miracle. La lune suivait lentement son chemin à travers les étoiles, mes yeux s'usaient à interroger les reflets et les ombres, mon cœur appelait dans ma poitrine, rien ne répondait dans le silence.

Alors, je compris le sens des battements de ce cœur : un dernier pas me restait à franchir. J'inspirai longuement, gonflant jusqu'à refus ma poitrine pour la dernière fois. Je fermai les yeux, accueillant avec un sourire de bienvenue cette autre nuit déjà descendue en moi et

qu'allait illuminer une apparition radieuse. À même la peau j'appliquai le canon sur ma poitrine, je pressai la gâchette, un déclic se fit entendre : l'arme était enrayée.

Je jurai, jetai le revolver à terre. Vaincu ! J'étais vaincu. Le docteur l'emportait. Le droit de me tuer, lui-même, m'échappait. Yvane était morte, bien morte. En vain pour essayer de la rejoindre m'étais-je avancé jusqu'au dernier seuil, l'ultime porte était restée close. Je demeurai seul, dégrisé, sur le bord de l'abîme, et je sentis alors se dénouer en moi cette longue crise de démence au cours de laquelle j'avais tenté de la faire revivre.

Mais, tout en reconnaissant le côté insensé de l'aventure, tout en concevant maintenant avec une parfaite lucidité quel raisonnement de fou m'avait poussé à me vouloir tuer pour qu'elle vive, je ne consentais pas encore à être dominé par la fatalité. Sans doute, rien ne pouvait faire revenir le destin sur ses décisions passées, mais si je n'avais pas pu me tuer pour Yvane, j'allais du moins me tuer pour me prouver que, malgré tout, j'étais libre.

Il est étrange de se suicider deux fois pour des raisons entièrement différentes. À tâtons, je cherchai le revolver dans les bruyères. Fort posément je démontai le chargeur, le remis en place, fis jouer le canon pour l'armer. J'eus un nouveau sourire, mais de haine à l'adresse du docteur. « Tu as gagné deux fois, maintenant, à mon tour ! » criai-je. Je portai le canon, à la tempe cette fois, et, plus délibérément, plus volontairement encore que tout à l'heure, j'appuyai sur la détente.

Les revolvers ne s'enrayent pas deux fois.

# 12

C’était blanc, mieux que blanc, comme une étoile d’argent ou de métal poli. Des reflets bleus se tressaient aux rayons qui venaient de cette chose vers moi, et me guidaient aux carrefours de lumière pour me permettre de parvenir jusqu’à la chose elle-même, l’étoile d’argent, qui semblait être encore un diamant destiné à servir de gîte à mon regard. Jamais je n’avais vu pareille merveille, brillante, suspendue, immobile, attirante. Jamais astre à son lever, goutte de cristal surprise dans la rosée de l’aube n’avait brillé d’un éclat aussi pur. Ma paresse, errante dans l’espace obscur, s’échappait des ténèbres où elle s’était complue, et dans cette flamme éclatante et glacée que je surprenais tout à coup au bout de mes regards, j’assistai à cet extraordinaire miracle, le réveil de ma curiosité. La lumière, la vraie, faisait renaître en moi les clartés de l’intelligence, l’une enfantait l’autre, et ma conscience ranimée par cette étincelle qui l’arrachait aux limbes se surprenait elle-même au moment de son réveil pour prêter sa magie irréelle à la magie de la réalité. Un instant je restai en suspens, comme au confluent de deux mondes : celui des choses et celui de leur compréhension, immobile sur leur frontière étincelante, hésitant à choisir, à renoncer à l’émerveillement pur et simple du seul regard conscient, mais déjà l’intelligence éveillée ne me laissait plus de loisir, me poussait dans le réseau infini de ses interrogations muettes pour capter l’objet de ma première surprise, qu’entre mille souvenirs d’expériences antérieures, endormis, oubliés, épars dans les combles de ma mémoire, elle put enfin reconnaître et classer comme étant un robinet nickelé.

La magie cessa brusquement avec cette reconnaissance, mais le repos qui suivit le bouillonnement d’activité revenue ne me fut pas moins délectable. Pour le goûter, je fermai les yeux, retournai un instant à la nuit. Quand je les rouvris, il y avait un ange sur le mur. Peut-être l’attendais-je ? L’ange ne disait rien, se souciant moins de moi que d’un jeune homme dont il retenait le bras. Un fort bel ange, en vérité, dont les ailes aux formes harmonieuses descendaient jusqu’au sol, et j’admirai qu’il les portât avec cette aisance, comme les basques d’un habit endossé pour l’éternité. Un ange aux cheveux blonds et longs, trop longs pour mes souvenirs, oui décidément trop longs… Dans le même instant, grâce à cette chevelure exagérément répandue, je compris que je n’étais pas mort et que l’ange faisait partie d’un

tableau accroché au mur de ma chambre.

Je n'étais pas mort, et le chromo devant mon lit contait l'histoire du jeune homme miraculeusement sauvé par son ange gardien dont l'apparition l'arrête au bord du précipice. J'avais déjà rencontré la gravure dans les livres de mon enfance. Ici, plus prétentieuse en son cadre doré, elle participait du charme étrange des réclames d'apéritifs au mur des cafés de village. Mais je n'étais pas mort. Pourquoi donc avais-je à faire cette constatation qui n'est, à l'ordinaire, point de celles qui s'imposent au réveil ?

Une femme, en tenue d'infirmière, entra, apportant un déjeuner. Elle parut surprise de m'entendre lui poser des questions, revint en compagnie d'un homme en blouse blanche, dont le visage s'éclaira quand il m'entendit. Mes réflexions bien ordinaires ne portaient cependant que sur le beau soleil qu'il faisait ce matin-là. On se retira pour me laisser déjeuner. Plus tard la porte s'ouvrit encore.

— Narda ! m'écriai-je.

Je la regardai venir à moi, aussi brune que l'ange était blond. Elle prit ma main entre ses deux mains.

— Pierre ! Que je suis heureuse ! Vous me reconnaissez ! Vous me reconnaissez !

Le son de sa voix acheva de me faire revenir à moi-même, et me permit de renouer avec les souvenirs du passé. En un éclair, je revis le château, le pavillon, mon départ, la nuit sur la montagne.

— Mais où suis-je ? demandai-je.

— À l'hôpital, en Suisse, près de Lausanne. Nous vous avons emmené avec nous.

— Mais, pourquoi ? Que s'est-il donc passé ? Depuis combien de temps suis-je ainsi ?

— Il y aura demain six mois depuis le matin où l'on vous a retrouvé sur…

Elle s'arrêta, craignant de réveiller de pénibles souvenirs.

— Six mois ! m'écriai-je, ne pouvant en croire mes oreilles. Comment ? Je suis resté six mois dans cet état !

— La blessure fut vite guérie, le reste fut plus long à rentrer dans l'ordre, m'expliqua-t-elle avec une discrétion d'expression qui me toucha. Quand on m'a téléphoné ce matin que vous parliez, je n'ai pas voulu perdre une minute, je suis venue tout de suite… Je n'avais jamais perdu l'espoir, mais les docteurs ne voulaient donner aucune assurance…

La nouvelle n'arrivait pas à passer, et dans mon désarroi, ce fut une

pensée bien triviale qui me vint aux lèvres :

— Pour une fois que j'ai un an de congé, je passe six mois dans l'inconscience, voilà bien ma chance…

Mais il me fallait encore des explications.

— Qui s'est occupé de moi ?

— Nous, dit Narda, mon oncle, les docteurs…

— Est-ce que votre oncle m'a soigné ? jetai-je brusquement inquiet.

— Non, rassurez-vous, me dit-elle en riant. Mais on ne savait qui prévenir. J'ai écrit aux adresses trouvées dans vos papiers. Nous avons eu une réponse du Caire, de votre sœur. Elle offrait de vous recevoir là-bas, mais le climat…

— Pourquoi suis-je en Suisse, en effet ?

— Une idée de mon oncle. Le séjour en Provence avait cessé de lui plaire. Vous ne devinerez jamais pourquoi : il craint une guerre. Nous nous sommes transportés en Suisse avec armes et bagages, et vous avec nous.

— Je vois, je vois, murmurai-je, redevenu pensif depuis que le nom du docteur était entré dans la conversation. Je vous ai des obligations infinies, ma petite Narda. Il est vraiment admirable qu'un solitaire trouve toujours, aux heures où cela devient nécessaire, des dévouements à son service…

Un bain d'oubli qui dure six mois, alors même qu'on n'en a pas eu conscience, vous vaut de considérer d'un autre œil celui qu'on a été. Je reprenais possession de moi-même comme d'un appartement abandonné, je reconnaissais la disposition générale des lieux, des objets, mais les liens affectifs qui m'unissaient à eux avaient changé. J'étais étranger dans ma propre demeure. En passant la main sur mon front, je rencontrai près de ma tempe une cicatrice, première chose nouvelle que je trouvais en moi. C'était aussi la dernière de celui que j'avais été. Là donc se faisait la jonction de mes « moi » successifs. Dans l'ancien « moi » cette cicatrice avait eu une signification spirituelle profonde, mais je n'accédais plus à sa gravité. Ce n'était plus maintenant, pour le nouveau « moi », qu'une petite ligne sinueuse, se perdant à la racine des cheveux, et que je me bornais à suivre du doigt avec une curiosité presque amusée.

En peu de jours, je retrouvai tout l'usage raisonné de moi-même, je pus quitter la clinique, sortir pour des courses en ville, et, après la brève ivresse des convalescences, retrouver les petits ennuis de la vie. La politesse, à défaut d'autres sentiments de reconnaissance, m'obligeait à rendre visite au docteur Mops. Je ne pouvais m'y résoudre, non pas tant, croyais-je, à cause des souvenirs d'un passé qui

était bien mort, que parce qu'il me déplaisait de me présenter à lui sous les traits un peu ridicules du suicidé qui s'est manqué. Jour après jour, je remettais ma visite, me laissant aller, dans la molle ambiance suisse, du petit déjeuner au déjeuner, et du déjeuner au dîner, sans prendre aucune décision.

Au cours des visites que me faisait Narda, je dépensais des trésors de diplomatie pour décliner les invitations qu'elle m'adressait au nom de son oncle.

— Nous sommes installés aux environs, rien n'a changé, vous verrez, me disait-elle pensant m'amadouer.

— Oui, oui, faisais-je distraitement, sachant très bien pour quelles raisons rien n'avait changé… Et me laissant aller à l'enchaînement des souvenirs : « À propos, et Dirk, que devient-il ? » demandai-je.

— Toujours le même, toujours aussi fou. Il ne parle pour ainsi dire plus. Pourtant il n'a pas oublié, mais il mélange tout. Il y a quelque temps, il m'a salué d'un « Bonjour madame Delambre », qui m'a bien surprise. Je m'attendais si peu à entendre votre nom sortant de sa bouche !

Malgré moi, j'accusai le coup.

— Pierre, qu'avez-vous ? Vous êtes tout pâle.

Aussitôt je me sentis devenir écarlate et cherchai à me détourner pour fuir les regards de Narda.

— Pardon, dit-elle, je suis trop sotte. Je ne voulais pas vous rappeler le passé… Enfin le mal est fait, ne m'en veuillez pas. Et puisque je suis si maladroite, je vous laisse…

Il était clair qu'elle n'attribuait mon trouble qu'au souvenir d'Yvane. Quant à moi, mon émotion ne tenait pas tant à cette nouvelle prédiction de Dirk, – que je me sentais de taille à démentir, maintenant que, fort de pied en cap, aucun sentiment ne me paralysait plus – qu'à la pensée que se poursuivait encore cette expérience dont l'interférence avec ma vie avait déjà eu de telles conséquences, et qui menaçait encore de vouloir m'entraîner.

La décision que j'hésitais à prendre fut, du coup, arrêtée sur-le-champ. Parfaitement résolu à tirer un trait sur toute l'histoire et à ne plus mettre les pieds chez le docteur qui penserait de moi ce qu'il voudrait, je partirais dès le lendemain pour Paris.

Le lendemain, mes valises faites, je m'occupai de les faire transporter à la gare quand on m'apporta un billet : il était de Narda.

*Il se passe ici des choses qui m'inquiètent. J'aurais besoin qu'on m'aide,*

*mais je ne sais trop où m'adresser. Ne pourriez-vous demander à un des médecins qui vous ont soigné, et en qui je pourrais avoir confiance, de venir sous un prétexte quelconque ? Il faudrait d'abord me demander. Désolée de vous ennuyer en vous priant de me rendre ce service. C'est assez urgent.*

Il me restait dix minutes de réflexion avant le départ de la voiture pour le train. Ma première pensée fut de ne rien modifier à mes projets. Puis il me parut que j'avais le temps de téléphoner au médecin-chef de la clinique où j'avais été soigné, pour lui faire part de la demande de Narda. Pourtant, je n'en fis rien. N'était-il pas assez lâche de ma part d'abandonner une jeune fille de dix-huit ans à des difficultés que je pouvais pressentir assez dures puisque je n'hésitais pas à les fuir ? Sans compter que je lui devais la vie, puisque c'était elle qui m'avait fait rechercher sur la montagne… Mais il était aussi vraiment trop bête de recommencer à jouer les Terre-Neuve, et j'avais par-dessus la tête de toutes ces histoires, de toute cette famille. J'avais décidé de partir, je n'avais qu'à le faire… Je relus la lettre. Ce n'était pas un appel, en tout cas il était détourné et fort discret. En dépit de sa brièveté, il contenait plusieurs fautes d'orthographe qui m'émurent. Ce furent ces fautes d'orthographe qui me firent remettre mon départ au train du soir…

Un peu plus tard, dans la matinée, je sonnai chez le docteur Mops.

# 13

— Bonjour Delambre, bien content de vous revoir.

Le docteur était entré dans la pièce pendant que je tournais le dos. Il s'avança, je l'aurais à peine reconnu, tant il semblait avoir vieilli. Sa voix, plus dure, se cassait sur les finales. Son ton voulait encore se faire protecteur, mais il forçait la note et manquait son effet.

Comme Narda, auprès de qui j'avais demandé qu'on m'annonçât, ouvrait à son tour la porte, il jeta sèchement :

— Laisse-nous un instant, mon enfant, je désirerais m'entretenir seul avec M. Delambre.

Narda obéit sans répondre, mais avant de disparaître, elle me lança un regard dont je ne pus démêler exactement la signification. Elle avait l'air de m'inviter à être circonspect.

La brusquerie de façons du docteur visait peut-être à m'en imposer. Mais n'ayant plus aucun ménagement à garder avec lui, je me sentais prêt à répondre du tac au tac.

— Voulez-vous me suivre ? demanda-t-il. Ici, je me méfie des cloisons.

Nous nous retrouvâmes dans l'éternel bureau, où l'hémisphère droit du cerveau se balançait à sa place accoutumée. Ce vieux décor ne m'impressionnait plus, mais il eut cependant sur moi un effet inattendu : pour la première fois depuis que la conscience m'était revenue, je me mis à repenser à Yvane. Non que je l'eusse oubliée, mais son souvenir occupait une région de ma mémoire où je m'étais interdit de revenir jusqu'à ce jour. Et voici que, par le seul effet de la disposition des meubles, toute cette zone volontairement obscure de mes souvenirs s'illuminait, s'animait, non plus comme autrefois d'une vie qui tenait intimement à la mienne, mais comme une image brusquement éclairée par derrière, et dont le filigrane révèle un visage familier. Ce n'était plus l'Yvane vivante, mais un portrait d'Yvane, éveillant plus de curiosité que de trouble profond. Un portrait qui donnait à songer, tout de même…

— Mon cher, commença alors le docteur qui pendant un long temps m'avait laissé le loisir de m'installer, vous voyez devant vous un homme fini, vidé, claqué. Le ressort a cassé, il y a quelques jours.

De fait, sa voix s'était faite misérable, le masque autoritaire avec lequel il m'avait accueilli était tombé, révélant un visage flasque aux traits désunis, un regard terne et las. Mais loin de ressentir de la pitié, j'éprouvais plutôt une légère répugnance.

— Voilà, j'ai exagéré, continua-t-il : Dirk est mort.

— Ah ! fis-je un peu décontenancé par cette nouvelle. Et je pensai à part moi : « Voilà donc ce qui ennuyait Narda. » Puis je repris à voix haute : « Et vous redoutez probablement des ennuis. Mais j'imagine que vous pourrez facilement trouver des explications. »

— J'ai tué la poule aux œufs d'or, continua-t-il sans m'écouter.

J'aurais bien dû prévoir qu'il n'était pas homme à s'apitoyer sur la disparition d'un sujet d'expérience et qu'il ne déplorait que la perte de ses intérêts.

— Du reste, reprit-il en se levant, vous allez le voir.

— Non, non, protestai-je, je n'y tiens pas.

Je préférais n'être pas mêlé à toute cette histoire qui pouvait devenir louche. Et comme il ne semblait pas comprendre mon refus, j'ânonnai une vague explication :

— Moi, vous savez, la vue des cadavres…

— Comment ? La vue des cadavres ? Que voulez-vous dire ?

— Eh bien, vous venez de me dire qu'il est mort.

— Vous m'avez mal compris, reprit-il. Il est mort, mais il se porte comme vous et moi.

L'ahurissement dut se peindre sur mon visage.

— Je croyais que vous vous souveniez, m'expliqua le docteur. Je pousse Dirk vers l'avenir. Il avait huit ans d'avance quand, brusquement, il y a quelques jours, toute possibilité de communication avec lui s'est trouvée rompue. J'ai tout essayé avant de me rendre à l'évidence : il se tait parce que dans huit ans il sera mort, tout simplement. Mais, en attendant, pour les huit années qui lui restent à vivre, il est là, solide, bien vivant. Vous allez en juger vous-même.

Alors, il se leva, gagna la petite porte, et la scène recommença que je connaissais bien :

— Nous allons pouvoir travailler, Dirk, voulez-vous descendre ?

En entendant le pas de Dirk dans l'escalier, l'indifférence que j'éprouvais jusque-là fit place à une vague inquiétude. Quel était ce fantôme qui allait paraître ?

Dirk vint à moi, la main tendue. Je dus vaincre une légère hésitation, mais serrai cette main. Elle était vigoureuse, tiède, comme

une vraie main.

— Mais voyons, fis-je, en me tournant vers le docteur, êtes-vous sûr qu'il est…

La présence de Dirk m'empêchait de prononcer le mot.

— Hélas ! soupira le docteur. Et, s'étant levé, il alla frapper sur l'épaule de Dirk, puis, sans aucune retenue : « Mort, mort, il est bien mort, je vous assure. À la longue, il fallait certes s'y attendre, mais qui eût pu penser que, dans huit ans, ce gaillard-là serait déjà claqué ? Il est solide pourtant, regardez-le. Je lui donnais trente ans de vie encore, et je continuais sans crainte, gagnant chaque jour plusieurs semaines vers l'avenir. Avec huit ans seulement d'avance, je croyais avoir encore une belle marge devant moi, et crac ! il me part dans les mains… »

Une sorte de colère désespérée redonnait quelque animation au visage du docteur. Il allait de long en large, tout en continuant à se lamenter.

— Au moment où j'étais en train d'apprendre grâce à lui des choses étonnantes sur le traitement des tumeurs cancéreuses par les rayons cosmiques ! Car vous pensez bien qu'avec huit ans d'avance je ne jouais plus à la Bourse, simple amusette du début ; du reste il y avait des difficultés… Non, ce qui m'intéressait c'était de déchiffrer la science de l'avenir. J'en venais au véritable but de l'expérience, je réalisais ce rêve de tous les savants : connaître la suite du grand feuilleton de la découverte, l'état de la science pour les générations futures. Vous vous rappelez le mot de votre Renan : « Je donnerais tout ce que je sais pour pouvoir lire le petit manuel qu'ânonneront les écoliers du siècle futur ! » Et voilà que ce rêve que j'étais en train de réaliser s'effondre subitement par la mort de cet imbécile. C'est toute l'œuvre de ma vie qui tombe à rien…

Dirk écoutait, comme s'il se fût agi d'un autre. La scène était curieuse. Doutant toujours, je hasardai quelques objections.

— Qui vous dit qu'il est mort ? Il ne vous parle plus, mais peut-être est-ce vous qui aurez disparu dans huit ans ?

— J'y ai songé, mais j'ai des contre-épreuves irrécusables. Le microphone installé dans sa chambre enregistre continuellement sur pellicule, de jour comme de nuit, tout ce qui lui échappe. Ce qu'il dit en rêve, remarquez-le bien, est indépendant du décor extérieur, puisque chaque nuit ressemble à n'importe quelle nuit du passé ou de l'avenir. Jusqu'à ces derniers jours, les pellicules enregistraient des bribes de cauchemar. Mais, depuis trois jours, c'est le silence complet après une dernière nuit où il n'est pas difficile de reconnaître la nuit de l'agonie. Tenez, je vais vous la faire entendre…

— Non, non, je vous crois, c'est inutile.

Mon regard ne quittait pas Dirk qui semblait suivre toute la conversation, tournait la tête d'un interlocuteur à l'autre, souriait, se passait parfois distraitement la main sur la joue. Un mouvement d'intérêt l'avait fait se dresser quand le docteur avait proposé de faire entendre sa nuit d'agonie. Mais une attention plus soutenue permettait pourtant de reconnaître le caractère automatique de ces gestes, et certaine absence dans l'expression du visage pouvait dénoncer le mort-vivant.

Malgré ma volonté de me tenir à l'écart de toute cette histoire, je me laissai gagner par l'intérêt de la scène. Des gouttes de sueur me perlaient au front. Je m'épongeai, en fait je me sentais très mal à mon aise. Avec une insensibilité de bourreau, le docteur continuait à me donner à haute voix des détails. Je me demandais si, tout de même, Dirk ne comprenait pas, ne sentait pas quelque chose. Le docteur ne s'apitoyait que sur lui-même :

— Vingt ans d'études, dix ans de laboratoire, deux ans de soins journaliers consacrés à parachever un merveilleux sujet, une expérience pour laquelle j'ai tout sacrifié, et bien plus encore que vous ne pouvez supposer, et tout cela disparaissant d'un seul coup !… Que voulez-vous que je fasse maintenant dans la vie ? Tout ce travail était ma raison d'être. Il ne me reste rien, rien… Recommencer ? Je suis trop vieux, et on ne trouve pas tous les jours un sujet pareil… Je croyais avoir atteint le fond de la détresse, jadis, avec mes infortunes conjugales… Aujourd'hui, c'est plus cruel encore. Je retombe à zéro, sans avoir rien où me raccrocher. Toute espérance m'a quitté. Le vrai mort, dans l'histoire, c'est moi. Lui, il s'en fout bien, regardez-le…

La scène devenait pénible. Le docteur s'emportait et son visage se congestionnait. Comme je me gardais de répondre à ses plaintes, il s'indignait dans le vide, comme un damné.

— Ce chauffage central est vraiment sans pitié, s'écria-t-il soudain, on étouffe ici.

Marchant vers une des fenêtres à vitraux, il l'ouvrit d'un seul coup en grand. Un souffle d'air frais fit irruption dans la pièce, et un merveilleux décor de montagnes s'offrit dans l'encadrement de la baie. Par-delà le Léman, la vue s'étendait sur la grande chaîne des Alpes. Au-dessus de la brume du lac, dans le ciel bleu pâle et pur, s'enlevait l'éclatante blancheur des cimes neigeuses qui semblaient miraculeusement suspendues dans l'espace. C'était une magnifique journée d'hiver illuminée par un soleil bas de décembre, accusant si nettement les contours qu'aucun détail n'échappait aux regards. On eût pu croire qu'à étendre le bras on allait toucher les cimes. De grands

pans de glaciers renvoyaient çà et là comme des miroirs d'argent bosselé l'éclat du soleil. Ailleurs, une légère buée translucide s'élevait sur les pentes orientées vers l'ombre. Tout le panorama de la haute montagne s'étalait vide, sans demeure, sans humain, immense et pur comme un gigantesque cristal de neige où la nature semblait se contempler elle-même. L'air glacé qui venait baigner les tempes entraînait irrésistiblement les pensées vers les songes de l'altitude. Le docteur avait cessé de parler, une détente se faisait dans nos esprits. Je me réfugiai dans la contemplation du paysage.

— Whisky ? proposa soudain le docteur.

Il me tendit le whisky-soda préparé, en offrit un à Dirk, et se laissa aller dans le fond d'un fauteuil, gardant au poing son verre où il agitait un morceau de glace. Dans le silence de la pièce, seul le son cristallin de la paroi de verre heurtée par la glace se faisait entendre.

C'est alors que se produisit la chose extraordinaire.

— Hosanna ! Hosanna ! fit une voix forte.

Je me tournai vers Dirk, sa bouche était encore ouverte, et le liquide se balançait dans le verre qu'il tenait. De saisissement, le docteur avait laissé échapper le sien qui s'était brisé sur le parquet.

— Vous avez entendu ? me demanda-t-il à voix basse.

— Il parle donc, fis-je.

Dirk, sans paraître attacher d'importance à notre stupéfaction, but une gorgée de whisky, reposa son verre, puis, saisi d'un frisson, s'écria :

— Hosanna ! Hosanna !

— Vous le voyez, il n'est pas mort ! m'écriai-je triomphant, heureux de marquer pour la première fois un point contre le docteur.

Mon triomphe était facile. La stupéfaction, l'ahurissement n'étaient pas des mots suffisants pour peindre l'expression du docteur. La bouche béante, l'œil tout rond, fixé sur Dirk, l'intelligence semblait avoir quitté définitivement son visage. À voix basse, il murmurait.

— Il est mort, mort, je suis sûr qu'il est mort.

Une idée me traversa subitement l'esprit, et je jetai comme une boutade :

— Eh bien alors, il est au ciel…

Je m'attendais à un éclat de rire de la part du docteur. Je le vis verdir.

— Au ciel ? dit-il d'une voix balbutiante et pénible, mais non, c'est impossible. Il n'y a pas de ciel, il n'y a que la mort, rien, le néant…

Comme au cours d'un combat on se trouve mystérieusement averti de la défaillance secrète de l'adversaire, j'eus à cet instant le sentiment que l'heure de ma revanche était venue. Je chargeai à fond.

— Qu'en savez-vous ? proclamai-je en me dressant avec autorité. Le décor, toujours le décor, cette neige, cette pureté d'atmosphère, il s'est retrouvé chez lui, il est au ciel, au ciel… C'est le moment où l'expérience va devenir vraiment intéressante et nous apprendre ce que nul n'a jamais pu savoir. À cette heure, il chante les louanges de Dieu…

Et pour la troisième fois, Dirk poussa son double « Hosanna ! » J'en venais presque à être convaincu moi-même. Très surexcité, je me retournai vers le docteur et lui criai :

— Comprenez-vous ? Il voit Dieu !

Je n'eus pas à continuer. Les yeux du docteur chavirèrent, son buste se raidit dans un sursaut, puis il s'effondra comme une masse sur le tapis.

# 14

Je le relevai, l'étendis sur le divan de cuir, et lui bassinai les tempes avec du whisky. Dirk continuait à boire, comme si de rien n'était. Je cherchais les sonnettes pour appeler à l'aide quand le docteur revint à lui.

— L'air frais m'a saisi après cette chaleur. Voulez-vous fermer la fenêtre ? demanda-t-il.

Il s'exprimait difficilement, et la pâleur de son visage sur le fond de cuir brun était saisissante. Un tremblement continuel agitait sa main droite qui pendait le long de son corps.

— Qui dois-je prévenir ? demandai-je.

— Mais, personne, répondit-il. Dans un instant j'irai mieux.

— Pourtant, insistai-je, un médecin…

— Je sais moi-même ce qu'il en est.

Il tenta de porter sa main gauche à sa nuque qui devait le faire souffrir.

Je lui glissai un coussin sous les épaules.

— Navré de vous donner ce mal, marmotta-t-il.

De toute son énergie, il essayait de tenir le coup.

— Reconduisez Dirk, je vous prie, me demanda-t-il encore.

Quand je revins, je le trouvai assis sur le divan. Il avait fait un effort pour se lever, il grimaçait encore.

— Menace d'hémiplégie du côté droit, murmura-t-il. Et il fit entendre un petit claquement de langue pour souligner la gravité du diagnostic.

— Je vais sonner pour qu'on vous porte dans votre lit, décidai-je.

— Jamais, jamais, protesta-t-il, je n'ai besoin de rien. Je n'ai confiance en personne. Tout ira mieux dans un instant. Si vous voulez m'être agréable, asseyez-vous… Causons ensemble pour essayer de voir clair. Vous m'aiderez à penser, je me sens la tête encore lourde.

Il ferma les yeux, passa à plusieurs reprises la main gauche sur son visage qui se plissa comme une peau de pachyderme.

— Vous avez dit une bien grosse bêtise en parlant du ciel, tout à l'heure, mon cher Pierre…

Je savais bien que c'était là le point irritant, mais je n'allais pas, par pitié pour son état, abandonner une position dominante. Il était abattu, physiquement et moralement, mais je le sentais coriace encore.

— Comment donc expliquez-vous que Dirk soit mort et qu'il parle ? lui demandai-je.

— Je ne me l'explique pas encore, c'est pourquoi je voudrais réfléchir. (Il ricana :) Le ciel ! Mais c'est à l'opposé de ce que j'ai pensé toute ma vie. Je n'ai pas cessé de lui tourner le dos, moi, au ciel. Et je ne vais pas, pour un ou deux cris échappés… »

— Mais l'expérience, insistai-je, votre expérience… On trouve ce qu'on ne cherchait pas, c'est presque la règle dans toute investigation scientifique.

Quand j'avais prononcé le mot « expérience », il avait rouvert les yeux et fixé sur moi un long regard globuleux. Il voulait voir si je parlais sérieusement, si je ne cherchais pas à le flatter en le prenant par son faible. Son « expérience », il y tenait, le vieux renard, et il se trouvait pris dans le dilemme : ou cesser de croire à son expérience, ou en accepter les conclusions. Il secoua la tête :

— Il est peu probable que je croie jamais au ciel. Je m'en moque moi, du ciel, c'est la terre qui m'intéresse.

Pourtant, il était loin de faire belle figure sur la terre. Sans ménagement, je déclarai, avec une autorité d'autant plus définitive que la question m'était indifférente :

— Alors, l'expérience est finie.

Une crispation parcourut son visage. Le cœur dut lui faire mal, car il porta sa main valide à sa poitrine pour fourrager dans son gilet. Il y avait quelque cruauté de ma part à torturer ce vieillard à la pensée diminuée, et, qui plus est, je sentais qu'il s'en apercevait, qu'il souffrait dans son orgueil d'être devenu mon jouet et de me voir prendre avec lui une attitude désinvolte. J'allais cesser d'exploiter mon succès et abandonner la partie, quand un élancement plus aigu lui fit rejeter brusquement la tête en arrière. Il commença : « Yvane, c'est… » Une seconde syncope le laissa quelques instants sans connaissance.

— À boire, fit-il en reprenant conscience.

Je remplis un verre que je dus tenir devant ses lèvres.

— Les comprimés, dans la petite boîte, là, sur mon bureau.

Je suivis ses indications.

— Deux, fit-il.

Il les prit, les avala avec une gorgée d'eau. Son œil ne me quittait pas, dardant sur moi un regard jaune et méchant : il m'en voulait plus que jamais, je le sentais… De quoi ? Peut-être d'être libre de mes gestes, bien portant, indifférent au fond à ce qui le tenaillait physiquement et moralement. Le plus curieux est qu'il se refusait toujours à ce que j'appelasse quelqu'un, et insistait pour me voir rester seul auprès de lui.

Le tremblement de sa main droite, qu'il avait dissimulée dans la poche de son veston, ne cessait pas. Il avait même gagné la tête, bien qu'elle fût appuyée sur le dossier du divan, et un petit crissement périodique du cuir rompait le silence de la pièce, comme eût fait un grillon dans une boiserie.

— Comme la vie est drôle, murmura-t-il, on s'habitue aux choses, aux êtres sans s'en apercevoir. Dans la maison court un petit animal vif, amusant, silencieux, une enfant bien sage, que l'on aperçoit soudain en arrêt dans les embrasures des portes, cherchant à deviner si elle peut entrer. Une fois, passant dans un couloir, j'ai écrasé les assiettes de sa poupée. Ce fut une crise de larmes, je l'ai prise sur mes genoux pour la consoler. J'ai caressé sa tête, des cheveux fins, noués d'un ruban noir… C'est là que ça a dû commencer.

Il bafouillait, d'une voix empâtée que j'avais assez de peine à suivre. Je crus qu'il commençait à délirer, mais il ouvrit les yeux et son regard tomba sur moi, dur, bien vivant, un regard qui n'appelait aucune pitié, et devant lequel instinctivement je me mis en garde.

— Yvane, dit-il sans me quitter du regard, c'est moi qui l'ai tuée.

Je réussis à rester impassible. L'hostilité de son regard m'avait prévenu qu'il fallait m'attendre à un coup direct. Pas un de mes cils ne bougea. À vrai dire, je ne compris pas sur le moment, et avant d'en venir au plein sens de l'aveu, je saisis seulement pourquoi j'étais resté là, quelle force obscure m'avait maintenu auprès de ce vieillard à demi foudroyé. Maintenant je savais, et ma première impression fut presque de soulagement.

Il avait refermé les yeux devant mon visage impassible, il continua, balbutiant, cherchant ses mots :

— Une rivale est née, c'est une phrase de roman. Peu importe, elle contient du vrai. La même image va revivre, plus fraîche, plus jeune, auprès de l'ancienne qui s'efface sans le savoir. La petite main qui disparaissait dans la grosse patte qu'on tendait grandit jour après jour, s'allonge. La voix se nuance, la pensée se précise, toute une chose neuve est là, en bouton qui va éclore. C'est un recommencement, on se trouve repris aux choses qui quinze années plus tôt vous avaient retenu. On ne sent pas sa propre vieillesse. Et puis l'on ne demande

rien, hormis une présence, et cette diffuse impression de contentement, de légèreté que procure la simple vue d'un visage gracieux. On est sans méfiance aussi.

« Elle a relevé ses nattes pour les porter en coquilles sur les oreilles. C'est sa première coiffure de grande personne, elle m'a demandé si ça lui allait ? Tout lui allait, mon sourire était une réponse. C'était sur un bateau, nous descendions le Rhin pendant les vacances, accoudés au bastingage. Son oreille, mordue par l'air frais, rosissait. Nous faisions le voyage ensemble, une philippine que j'avais perdue. J'avais emporté un gros parapluie dont elle se moquait.

« On ne sait pas, on ne sait jamais rien de ce qui se passe, au fond. Qu'allais-je chercher dans les livres, au laboratoire ? J'oubliais de vivre pour essayer de deviner la vie. Mais d'autres vivaient à ma place, et, de regarder vivre les autres, quand on les aime, c'est suffisant. Nous avons eu nos premiers secrets : c'est moi qui lui ai donné en cachette l'argent pour s'acheter sa première automobile. Un jour, elle préparait son bachot, elle est venue me demander de lui expliquer en deux mots le système nerveux : elle préparait l'oral, avait peur, tant elle était timide. Le système nerveux, en deux mots ! »

Il ouvrit les yeux pour dire :

— Elle était assise à votre place, écoutant avec une bonne volonté touchante des explications qui n'avaient jamais été si confuses. Je souffrais de voir son front se plisser d'attention à cause de ma lourdeur à m'exprimer. Ces rides creusées entre ses sourcils encore enfantins, voilà le seul signe que mes propos pouvaient éveiller sur son visage…

« Quand la mort a fait que nous sommes restés seuls, à travers le voile du deuil, je l'ai embrassée, j'ai connu le goût de ses larmes. Moi, je ne pleurais pas, je ne souffrais pas. Je n'avais pas conscience d'un déplacement d'affection. La vie continuait. Chaque jour j'étais frappé de sa ressemblance grandissante avec sa mère. Ce n'étaient point seulement ses bras, sa démarche, mais les expressions de son visage, les petites manies d'un être, sa façon de jeter son chapeau en entrant dans le hall, la même intonation chantante sur les mots un peu longs, le goût des mêmes fleurs, la même allégresse coupée d'hésitations, de réticences, et parfois une bizarre tristesse dans le regard. Celle que j'avais aimée était toujours présente. Elle tenait la maison avec une application touchante. Nous ne nous parlions guère, je ne savais pas quoi lui dire. Certaines attentions, d'inspiration filiale, me charmaient. Quand vous êtes paru, je vous ai tout de suite haï, car, à ce moment seulement, j'ai commencé à comprendre. Il m'a fallu lutter, j'ai lutté.

« J'ai lutté. Je n'en revenais pas de trouver le mal si profond, enraciné depuis si longtemps. J'ai employé tous les moyens, le

raisonnement, le raidissement moral, le travail acharné, j'ai été jusqu'à essayer de me traiter moi-même pour stériliser certaines zones de mon imagination sentimentale ! Pourquoi continuai-je à refuser d'accepter l'inéluctable ? Sans parler des obstacles infranchissables, j'étais vieux, et mon prestige était trop fragile en regard d'un seul sourire de la jeunesse. J'ai lutté. La Nature se rit bien de nos volontés. Plus je m'enfermais au laboratoire pour oublier, plus le mal me tenaillait. Quelles misères se cachent sous les apparences les plus indifférentes ! Un vieux fou avec une âme d'enfant ! Une horrible jalousie me dévorait. Ma dernière chance dans la vie m'échappait sans que je pusse la défendre. Il le fallait. Je devais y consentir. Pourquoi donc êtes-vous venu m'annoncer ce qui allait se produire ? »

J'écoutais malgré moi, écœuré et comme écrasé par une certaine forme d'horreur. Au nom d'Yvane, j'avais senti reprendre vie en moi tous les souvenirs gravés dans ma mémoire. L'image que j'avais crue morte, ou lointaine, redevenait présente et chair de ma chair. Et si je ne réagissais pas encore davantage, c'est que toute ma pensée, tout mon corps n'étaient plus qu'une masse confuse et douloureuse, et que l'éveil de cette douleur m'occupait tout entier.

— Je luttais. J'en étais venu à vous considérer comme un sauveur. Vous m'aidiez, sans le savoir, à mener le bon combat. J'encourageais vos rencontres. J'espérais que les choses s'arrangeraient, que la sentant chaque jour plus entraînée vers vous, la voyant tenir d'un autre un bonheur que je ne pouvais en aucune façon espérer lui donner, je m'habituerais… Je ne m'habituais pas. La jalousie, loin de s'éteindre, se faisait plus insupportable. Je n'étais pas tellement jaloux de vous, ni d'elle, que de votre jeunesse à tous deux, de cette jeunesse qui vous autorisait à faire montre au grand jour et sans honte de vos sentiments, alors qu'à mon âge, sous peine d'être un objet de répulsion et de dégoût, ils devaient être ensevelis. Yvane ne me voyait même plus, je l'ennuyais, elle paraissait à peine aux repas. Elle se retirait de ma vie. Je ne pouvais me faire à ce vide. J'en vins à penser que j'eusse préféré la voir mourir… Pourquoi donc êtes-vous venu à ce moment ? Pourquoi m'avez-vous annoncé que la chose devait se produire ? Vous m'avez révélé ce que j'allais faire et dont je ne me doutais pas encore… Et maintenant que je savais, à quoi bon lutter ? à quoi bon mes angoisses ? J'étais marqué pour la tâche affreuse, je devais succomber, il n'y avait pas à me dérober, rien à tenter. De ce jour, j'ai cessé de lutter. C'est vous qui m'avez lancé sur la pente, c'est vous qui m'avez annoncé l'arrêt du destin. »

Ainsi, non content d'étaler son ignominie, il prétendait…

— Mais vous êtes ignoble ! lui criai-je.

— Je le sais, cela m'est égal.

Et son visage à moitié paralysé se crispa dans une manière de sourire. Pourquoi donc souriait-il ?

Il avait réussi à me replonger dans un cauchemar. C'est moi qui, horrifié devant ce monstre calme, à l'idée d'une culpabilité possible, sentais l'angoisse du criminel me crisper le cœur.

Il chantonnait maintenant, et, ma parole, sa voix prenait presque un accent de triomphe :

— Je l'aimais, je l'ai tuée, comme on dit en cour d'assises. Avec quelques nuances, je pourrais en dire autant, et, vous aussi, vous pourriez en dire autant. Nos moyens ont différé. Mais, morte, elle appartient autant à l'un qu'à l'autre. Elle est à celui qui évoque son souvenir. Et je possède un atout que vous n'avez pas. Les avantages sont renversés : Dirk est mort, au ciel dites-vous ; eh bien, mon petit Pierre, il me donnera des nouvelles d'Yvane avant vous…

Je ne pouvais plus me retenir. Je passai de l'horreur au dégoût, de la répulsion à l'envie d'aller serrer à deux mains ce cou ridé duquel sortait, entre des raclements de gorge et des graillonnements, cette effroyable confession. Je me levai brusquement. Un instant j'hésitai. Puis, à deux reprises, je le giflai de toutes mes forces. Sa tête ballotta de droite à gauche, de gauche à droite sur l'appui du divan. Je marchai vers la porte. Derrière moi, un bruit de crécelle s'éleva dans la pièce. Il riait.

# 15

Je claquai la porte, m'enfuis dans le couloir. Je ne voulais plus rien voir, rien entendre. Cette vase qui venait d'être agitée ne cessait de dégager des poisons infects. Il me semblait en être tout imprégné, jusqu'au plus profond de moi-même. Tout ce à quoi j'avais tenu plus que tout au monde s'en trouvait désormais souillé. Alors que j'avais cru vivre un peu plus haut qu'à l'étiage ordinaire, je m'éveillais, pataugeant dans une mare et des horreurs sans nom.

Une main se posa sur mon bras, je le retirai d'une secousse.

— Mais, Pierre, qu'avez-vous ?

Narda tentait de m'arrêter au passage.

— Où allez-vous ? Je vous attendais, je voulais vous parler…

— Je m'en vais, je m'en vais, ne m'en demandez pas plus, répondis-je brutalement.

Et, courant presque, je m'engageai sur la route au-delà de la grille, pour fuir au plus vite. Elle me suivit :

— Enfin me direz-vous ce qui se passe ? On dirait que vous avez peur.

— Je m'en vais, je ne veux plus rien avoir à faire ici. Votre oncle est un monstre. Si j'ai un conseil à vous donner, faites comme moi. Trouvez des parents, des amis pour vous recevoir, ne restez pas une heure de plus dans cette maison.

Je parlais sans me retourner, comme si j'avais été poursuivi. Elle trottait à mon côté.

— Mais voyons, il me faut des explications, déclara-t-elle.

Des explications, il m'était difficile de les lui donner aussi complètes qu'il eût fallu. Du moins pouvais-je dire certaines choses. Tout en fuyant à grands pas, je lui racontai toute l'histoire de Dirk, la roulette, la Bourse, l'expérience du docteur, tout ce que j'avais vu, tout ce qu'il m'avait dit.

Alors sortit de cette bouche naïve une petite phrase qui me cloua sur place :

— Et vous l'avez cru ? demandait-elle ironiquement.

— Comment ? balbutiai-je, si je l'ai cru ? Il l'a bien fallu… Mais, en même temps, pour la première fois, le doute jaillissait en moi comme un éclair. La question que Narda posait candidement, pourquoi ne me l'étais-je pas posée encore ? M'étais-je laissé abuser comme le dernier des imbéciles ?

— Je suis presque sûre qu'il n'a jamais gagné à la roulette ou à la Bourse, reprit Narda. Je reçois le courrier et n'y trouverais pas tant de papier timbré s'il avait acquis la fortune que vous lui prêtez. Sans être pénible, notre situation est loin d'être aussi brillante qu'on pourrait le croire.

Ce simple renseignement pratique, donné d'une voix fraîche et avec un sourire, m'ébranla encore. Je n'avais jamais assisté en personne aux gains que le docteur me disait avoir faits à la roulette. Pourtant, à la réflexion, l'hypothèse d'une mystification était impossible. Je protestai :

— Mais enfin, il y a d'autres choses. J'ai assisté à l'expérience, j'ai vu votre oncle opérer. Ses connaissances et sa sincérité ne font pas de doute.

— Oh ! je l'ai beaucoup observé sans qu'il s'en doute, reprit Narda. Je le crois sincère, mais il s'abuse lui-même. Je voulais justement en discuter avec vous, et c'est pour cela que je vous avais demandé de venir. Peu à peu, il s'est figuré qu'il pouvait connaître l'avenir. L'avenir ! Voyons, c'est impossible ! Je ne comprends rien à toutes les explications scientifiques. Qu'il ait rendu Dirk stupide, c'est certain. Mais ce qui est aussi probable, c'est que la facilité avec laquelle le pauvre garçon peut être suggestionné a fait le reste et a permis à mon oncle de se faire illusion à lui-même. L'intérêt que vous avez paru porter à ses études a pu aussi l'inciter, le plus sincèrement du monde, à vous tromper. Il a joué la comédie, il a fini par y croire lui-même…

— Mais alors… fis-je.

— Oui, dit-elle, je le crois fou, possédé d'une curieuse folie. Il est devenu le prisonnier de sa simulation, ou, si vous voulez, il est devenu fou pour pouvoir croire à son expérience. Je voudrais qu'il fût examiné à son insu par un médecin spécialiste. Vous auriez présenté comme un de vos amis un docteur en qui nous aurions pu avoir confiance.

J'étais resté planté sur le bord de la route. Le docteur était fou. La chose, maintenant, m'apparaissait presque évidente. Du même coup, cette folie ôtait toute valeur à son affreuse confession, à ses accusations. Il délirait en me parlant tout à l'heure… Je commençai à respirer plus librement. En même temps, écouter parler Narda me procurait une curieuse impression de soulagement. Son bon sens me ramenait aux choses réelles. J'admirais qu'une tête de vingt ans à peine

ait vu clair du premier coup, avec une lucidité si convaincante, dans une situation où moi-même je m'embourbais.

— En vérité, Narda, ce que vous dites expliquerait bien des choses. J'aurais dû y songer plus tôt. Mais comment avez-vous été amenée à penser que…

— Cela me paraît tout naturel. Pendant votre maladie, j'ai parlé avec les médecins qui s'occupaient de vous, j'ai vu aussi d'autres malades. Je me suis aperçue que les fous n'avaient presque jamais l'air fou… et j'ai fait le rapprochement.

Il fallait pourtant en avoir le cœur net. C'est moi-même maintenant qui tenais à faire procéder d'urgence à l'examen psychiatrique suggéré par Narda. Je ne perdis pas une minute. Je pris à part un des médecins de la clinique où j'avais été soigné, je lui expliquai le cas. Dans l'après-midi nous revînmes à la villa sous prétexte d'une visite amicale à faire au docteur Mops.

Un bruit étrange nous accueillit dès l'entrée. On eût dit un accordéon ou un harmonium. Les domestiques semblaient absents. Je pris la place de Narda qui marchait en tête, et me dirigeai vers le premier étage. Le bruit se précisait : une musique faite de notes percutantes, sorte de danse légère, sauvage et raffinée à la fois, évoquant les génies de l'air, un ballet d'étincelles. Où donc avais-je entendu déjà une musique semblable ? Je poussai sans frapper la double porte du bureau, une bouffée d'encens me frappa au visage. La pièce était pleine d'une vapeur épaisse et blanchâtre. Le courant d'air la dissipa peu à peu. Dans un coin, deux Javanais accroupis devant leurs xylophones tapaient à tour de bras de ces airs balinais dont on accompagne là-bas la crémation des cadavres. Mais de grandes orgues se déchaînèrent brusquement dans la fumée. Une voix, où se reconnaissait le timbre du docteur, se mit à chanter :

*Au ciel ! Au ciel ! Au ciel !*
*J'irai la voir un jour…*

Nous aperçûmes alors au milieu de la fumée Dirk, assis devant une bouteille de whisky, et enfin le docteur lui-même. Il avait poussé au maximum de puissance un *pick-up* qui jouait un disque de Franck. Ayant passé une longue chemise blanche par-dessus ses vêtements, la tête renversée vers le plafond, il dévidait le ban et l'arrière-ban des chants religieux de sa connaissance :

*Esprit sain, descendez en nous…*

Comme, à notre vue, les Javanais avaient cessé de frapper leurs instruments, il s'en aperçut, et braquant sur eux un revolver :

— Jouez, nom de Dieu, rugit-il.

Les *Béatitudes* hurlées sur le mode furieux continuaient à nous déchirer les oreilles. L'odeur d'encens était irrespirable.

— Il n'y a pas besoin d'en voir plus, me souffla le médecin à l'oreille.

J'échangeai un regard avec Narda. L'expression de son visage me frappa. Il disait exactement le sentiment qu'inspirait cette scène : une tristesse résignée. Son calme ne se démentait pas, et elle trouvait d'instinct la note juste.

Il fallut approcher le dément qui nous tournait le dos. Tout à coup il m'aperçut :

— Non, non, cria-t-il, pas d'assassin au ciel !

Les mots se perdirent dans la courte lutte qui suivit. Bientôt une voiture spéciale emporta Dirk et le docteur.

Après ce brusque dénouement, je me retrouvai seul à l'hôtel où m'attendaient mes valises. Les pensées qui m'avaient forcément un peu quitté durant les allées et venues de l'après-midi revinrent m'assaillir. La folie du docteur jetait sur le passé des lueurs qui en modifiaient complètement l'éclairage et la signification. S'il pouvait être regardé comme un fou irresponsable, la part de responsabilité involontaire que j'avais eue dans les événements grandissait d'autant. « Assassin », le dernier mot qu'il m'avait jeté, retentissait longuement en moi. Dans cette horrible aventure où j'avais été entraîné sans y rien comprendre, mon rôle se révélait affreux. J'avais manqué de jugement et de méfiance au point de désigner au pauvre dément sa victime. De quel aveuglement n'avais-je donc pas fait preuve ! Je n'avais rien vu, rien senti de tout ce qui se passait entre ces êtres auprès de qui j'avais vécu des semaines. Comme un enfant ignorant, j'étais passé à côté de ces secrets affreux qui habitent d'autres cœurs, sans les pressentir, sans y prendre garde, trop égoïstement replié, trop reclus que j'étais dans mes propres sentiments. Je n'avais voulu voir qu'Yvane, je n'avais eu d'yeux et de pensées que pour elle, maintenant il me fallait l'expier.

Yvane, c'était autour d'elle que gravitaient toutes ces forces obscures, à elle que je revenais encore. Son fantôme me pressait plus étroitement que jamais. Et plus que tout me brisait le cœur cette pensée que, alors que je croyais lui avoir donné tout l'amour dont j'étais capable, je n'avais fait que la marquer pour la mort. Je me faisais horreur. Le sens de mes sentiments, de ceux mêmes que j'eusse cru les plus nobles, me paraissait trompeur et affreux.

Et malgré tout, tout cela restait obscur, et comme trop compliqué pour moi. Quelles parts de vérité et de mensonge se mêlaient dans les dires du docteur ? Avait-il voulu se venger de moi en me torturant par d'épouvantables confidences inventées de toutes pièces, ou avait-il confessé la vérité dans un dernier sursaut de lucidité ? Sa folie n'expliquait pas tout. Dans le jeu des puissances secrètes que nous avions tous déchaînées, moi, en me laissant mener par mon cœur, le docteur par ses folles recherches, le ciel et l'enfer semblaient perdre leurs couleurs pour mener indifféremment la partie.

Il restait aussi que certaines prédictions de Dirk s'étaient étrangement vérifiées. Et n'était-ce pas encore pour échapper à une nouvelle prophétie que, la veille déjà, j'avais décidé de m'enfuir ? La rectitude de pensée, la froide lucidité de Narda, qui m'avaient plu et rassuré, n'était-ce pas là un nouveau piège ? Pourquoi lui avais-je promis de l'aider ? Mais où était l'erreur ? Où était la vérité ? Les trop claires explications qu'elle donnait faisaient fi de trop de choses, de trop de nuances auxquelles, malgré tout, je me sentais attaché. Et n'était-ce pas elle qui rôdait autour de moi comme une nouvelle menace ? Je ne savais plus que penser, je prenais peur. À vivre dans cette atmosphère, je me sentais exposé à finir comme le docteur. Il fallait tout abandonner, renoncer à voir clair, partir, changer d'air, oublier.

# 16

Trois mois passèrent, mon congé tirait à sa fin. Après quelques jours dans une maison de repos où l'inactivité m'avait fait plus de mal que de bien, j'avais pris part à une assommante croisière d'hiver aux Canaries, puis accompagné un ami de rencontre dans une randonnée automobile à travers le Sahara. J'avais vu bien des visages, bien des horizons, des déserts et des mers, j'oubliais mal. Le remords me poursuivait toujours. L'humanité tout entière semble toujours se faire un devoir d'éliminer de son sein ce qui l'honore. Mais moi-même, pas plus que les autres, je n'avais, en dépit de tout mon amour et de ce que je pensais être une plus fine compréhension, été capable de sauver l'être le plus délicat et le plus merveilleusement sensible qui eût jamais vu le jour. Bien plus, j'avais été choisi, comme par les Dieux, pour être l'instrument de sa disparition. Je ne m'en relevais point.

Si, avec le temps, mon désespoir avait pris une forme moins précise, moins lancinante, s'attachant moins à tel de ces détails que la mémoire retrouve pour en percer le cœur, si je glissais à des considérations plus abstraites, plus vagues, le souvenir d'Yvane n'en occupait pas moins toute ma pensée, comme une chaîne indéfinie de montagnes, si imposante qu'aussi loin qu'on s'en écarte elle n'en marque pas moins de son caractère tout le paysage.

Qu'il entrât un certain orgueil dans ce désir de me composer une grande douleur, je le pressentais, mais de m'en rendre compte ne marquait pas de progrès vers la guérison. Toute attitude mise à part, il restait que j'avais rencontré le plus exquis des êtres et que je l'avais tué. J'étais infiniment coupable. Une certaine crainte de la vie, une certaine défiance de moi-même me paralysaient désormais. Tout geste me paraissait m'engager au-delà de ma volonté. J'eusse souhaité n'avoir pas à quitter le désert ou les quatre murs d'une chambre.

Il fallut pourtant que je revinsse à Paris pour retenir mon passage de retour en Extrême-Orient. Un matin, j'allais retirer mon courrier à l'*American Express* quand, dans le hall, une grande fille brune vint à moi.

— Narda ! fis-je avec surprise, puis aussitôt gêné de la revoir après la façon brusquée dont j'avais quitté Lausanne.

Mais elle ne paraissait pas disposée à m'en tenir rigueur. Elle m'accompagna, tout en bavardant, jusque sur le trottoir de l'Opéra.

Elle m'expliqua qu'elle allait partir en Amérique du Sud, à la suite d'une famille hollandaise, et abondait en détails sur sa future situation. Avec discrétion, elle évitait toute allusion au passé, mais une question me brûlait les lèvres : je demandai des nouvelles du docteur.

— Il est dans une maison de santé, assez calme, mais on n'a pas d'espoir de l'en voir sortir.

— Il vaut mieux qu'il en soit ainsi, dis-je en redevenant songeur, car il peut être dangereux.

— Dangereux ? fit-elle avec surprise.

Ce fut à mon tour d'être étonné qu'avec la sûreté de jugement que je lui reconnaissais elle ne fût pas plus avertie. Après diverses allusions, qui, bien que claires, ne furent pas comprises, je dis tout simplement :

— Mais enfin, Yvane, c'est lui qui l'a tuée.

— Comment ? fit-elle. Que dites-vous ?

— Je vous répète ce que votre oncle lui-même m'a avoué. (Et j'ajoutai :) Pour que les prédictions de Dirk ne se trouvent pas en défaut, il n'a pas craint… »

Malgré moi, ma voix se brisa.

— Mais Pierre, reprit-elle, en posant sa main sur mon bras, ce que vous dites est impossible.

— Il me l'a dit lui-même, et m'en a donné des raisons que je ne peux pas vous répéter.

— Son cerveau devait déjà être troublé, et peut-être sa mauvaise conscience parlait-elle. C'est un fou, mais il n'est pas criminel. Je suis absolument sûre qu'il n'a pas…

Rouge d'émotion, elle ne put finir sa phrase. Au milieu du fracas de la circulation, sur le terre-plein de l'Opéra, cette conversation prenait un caractère étrange.

Je regrettais d'avoir parlé, d'avoir encore enlevé des illusions à une âme innocente. Tout ce que je faisais tournait décidément à mal. Mais Narda reprenait :

— Il n'a pas tué Yvane puisque…

— … il y a eu accident, fis-je évasivement.

— Non, reprit Narda, en me regardant dans les yeux, il n'y a pas eu accident. Yvane s'est tuée elle-même.

Un autobus serait sorti de la bouche du métro que je n'aurais pas été plus stupéfait. Il me fallut tout le crédit que je faisais à la précoce maturité d'esprit de Narda non pas pour la croire, mais pour me

persuader qu'elle avait réellement prononcé les mots que je venais d'entendre.

— Se tuer ! Elle ! Mais voyons, c'est impossible !

— Yvane s'est tuée, reprit Narda très calmement. Je le sais parce qu'elle m'a laissé une lettre. La version de l'accident ayant été acceptée, j'ai préféré garder pour moi le secret, mais après ce que vous m'avez dit, vous devez connaître la vérité.

Je secouai encore la tête.

— Si vous voulez m'accompagner jusqu'à mon hôtel, je vous montrerai la lettre, proposa-t-elle.

Je la suivis, sans rien voir, rien entendre. Quand elle dit : « C'est ici », je m'arrêtai, je me laissai aller sur une chaise du hall. Elle apporta une lettre : une feuille de papier blanc, pliée en quatre. L'écriture haute, irrégulière, aux majuscules exagérées, était bien celle d'Yvane. Le feuillet tremblait dans mes mains, je dus appuyer le bras sur la table, je lus :

*Ma chérie, je meurs parce que je veux mourir. Je ne redescendrai pas de la montagne. Quand on a atteint le sommet du bonheur, on ne peut plus accepter de revenir en arrière. Ne pleure pas, je ne suis pas à plaindre. J'ai vu et senti tout ce qu'il fallait voir, et c'est avec une allégresse indicible que je pars. Jamais je n'ai été si heureuse. Sois gentille pour Pierre. Vous êtes tous les deux de la race des vivants. – Yvane.*

En face de moi, sur le mur du hall, était épinglée une affiche de la Compagnie Paquet représentant une négresse chargée de bananes à côté d'une étrave de paquebot. Par la porte entrouverte, je voyais passer, dans la petite rue de la rive gauche où se trouvait l'hôtel, des femmes en cheveux portant toutes le même sac de toile cirée d'où sortaient des légumes. C'était le matin, un marché devait être proche. « Il est vraiment curieux », me dis-je, « que toutes les femmes d'un quartier se ressemblent. » Au bureau, la gérante, une grosse blonde, frottait d'un chiffon la plaque de verre recouvrant la main-courante, déplaçant alternativement d'un côté à l'autre le téléphone et une pile de paperasses. L'autobus qui passait dans la rue voisine fit vibrer dans sa monture le globe électrique pendu au plafond. Je levai la tête, il n'était pas au-dessus de moi, heureusement. Je décroisai les jambes, le fauteuil d'osier crissa sous mon poids. Une vieille Américaine se présenta, propre et modeste, salua la gérante qui, après un coup d'œil aux casiers, secoua la tête : il n'y avait pas de lettres, pas plus aujourd'hui qu'hier, probablement. Puis j'entendis le bruit d'un balai

mécanique, manié dans les étages supérieurs et qui descendait par la cage de l'escalier. L'ascenseur était arrêté, pour cause de réparation. Sur la table en rotin qui me séparait de Narda un grand cendrier jaune portant une réclame d'apéritif accrocha mon regard. Cédant à sa sollicitation impérieuse, j'allumai une cigarette. Et je fis enfin : « Oui, oui… »

C'est ainsi que, dans ce décor que je n'avais pas choisi, que je n'eusse jamais pu imaginer tel, mais qui s'imposa à moi avec une réalité, une solidité que depuis de longues semaines je n'avais pu reconnaître au monde environnant, je sentis m'abandonner, en même temps que le remords, le fantôme insistant dont la compagnie me tenait prisonnier du passé. À quoi correspondaient dans le décor présent du monde les mots de cette pauvre lettre que je lisais encore ? À quel point d'un passé enfui essayaient-ils de se rattacher ? La montagne, le bonheur, cela était loin, loin, par-delà des mers et des mers. Les restes de la perturbation orageuse s'enfuyaient dans mon ciel intérieur. Un grand vent soufflait, ramenant avec lui la lumière quotidienne. Le familier, le banal, l'ordinaire reprenaient possession de ma vie.

Narda parlait toujours :

— … comme ma tante Suyter, sa grand-mère, qui s'était tuée aussi, peut-être le saviez-vous ? Une lourde hérédité pesait sur la famille. Pauvre Yvane, enfant elle était déjà bizarre, et avait dû être mise à diverses reprises dans une maison de santé. Des crises d'abattement terribles suivaient chez elle les instants de grande exaltation. Après la mort de sa mère, elle avait déjà donné les plus vives inquiétudes. Mon oncle avait tenu à la garder près de lui, mais sa compagnie n'était pas faite pour arranger les choses. J'étais moi-même trop nouvellement arrivée à la Colle pour me rendre nettement compte…

Sa voix ressemblait aux bruits de la rue. Ses cheveux étaient noirs comme le socle du téléphone. Le coussin en cretonne du fauteuil avait aussi un air de famille avec son corsage, à cause des fleurs brodées. Elle parlait. Son bon sens était écrasant et contagieux. À la pendule, en face de moi, il était midi vingt-cinq.

— Eh bien, si nous allions déjeuner ensemble ? déclarai-je brusquement.

Elle accepta sans se faire prier. Au tournant de la rue, je pris son bras. Il était lisse et musclé.

— Je connais un petit restaurant italien… commença-t-elle.

L'idée de ce petit restaurant m'illumina soudainement, j'avais faim, je m'en apercevais pour la première fois depuis bien des mois.

— Un restaurant italien ?… dis-je. Je me souviens, un jour à Bologne, tenez, j'ai mangé… comment ça s'appelait-il donc ? C'était merveilleux… un mélange de pâtes et de légumes… Ah ! C'étaient des lasagnes vertes.

— Eh bien, je crois justement en avoir vu ici sur la carte ! fit-elle dans une explosion joyeuse.

Je tenais très fermement ce bras qui se laissait tenir.

— Non ? Ils en ont ? Alors, je vous aime, lui répondis-je en riant.

Je ne devais pourtant l'épouser que beaucoup plus tard, après la guerre. Celle-ci fit irruption si brusquement dans nos vies que tout le drame que je viens de retracer glissa dans le passé avant que je pusse m'en faire une idée nette. Au reste, je me suis longtemps appliqué à n'y point repenser trop intensément, et la guerre eut au moins le mérite de m'aider dans cette tâche. Ainsi, entre tant d'explications proposées, je n'ai jamais su exactement comment était morte Yvane, et pourquoi. Dans l'expérience du docteur, je n'ai également jamais pu déterminer avec certitude quelle part de vérité se mêlait à la simulation. Tout compte fait, je préfère l'ignorer. J'ai rapporté les faits, je laisserai à d'autres la prétention d'y voir clair et de les interpréter. Pour ma part, je me borne à l'opinion désabusée que je disais en commençant : tout se fait n'importe comment, et seul un désir assez vain de l'esprit invite à imaginer des raisons et des causes à ce qui arrive. Il est tant de façons également plausibles de se représenter les choses que j'ai renoncé définitivement à en adopter une. Et ce n'est pas ce que j'ai vu pendant la guerre qui pourrait modifier ma façon de penser – ou plutôt de ne pas penser.

## À propos de cette édition électronique

**Texte libre de droits.**

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

***Ebooks libres et gratuits***

**http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits**

Adresse du site web du groupe :
**http://www.ebooksgratuits.com/**

—

**Juillet 2017**

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : BruceLimat, PatriceC, YvetteT, Coolmicro